

*Jean-Marie Gauvreau*

# ARTISANS

*du Québec*



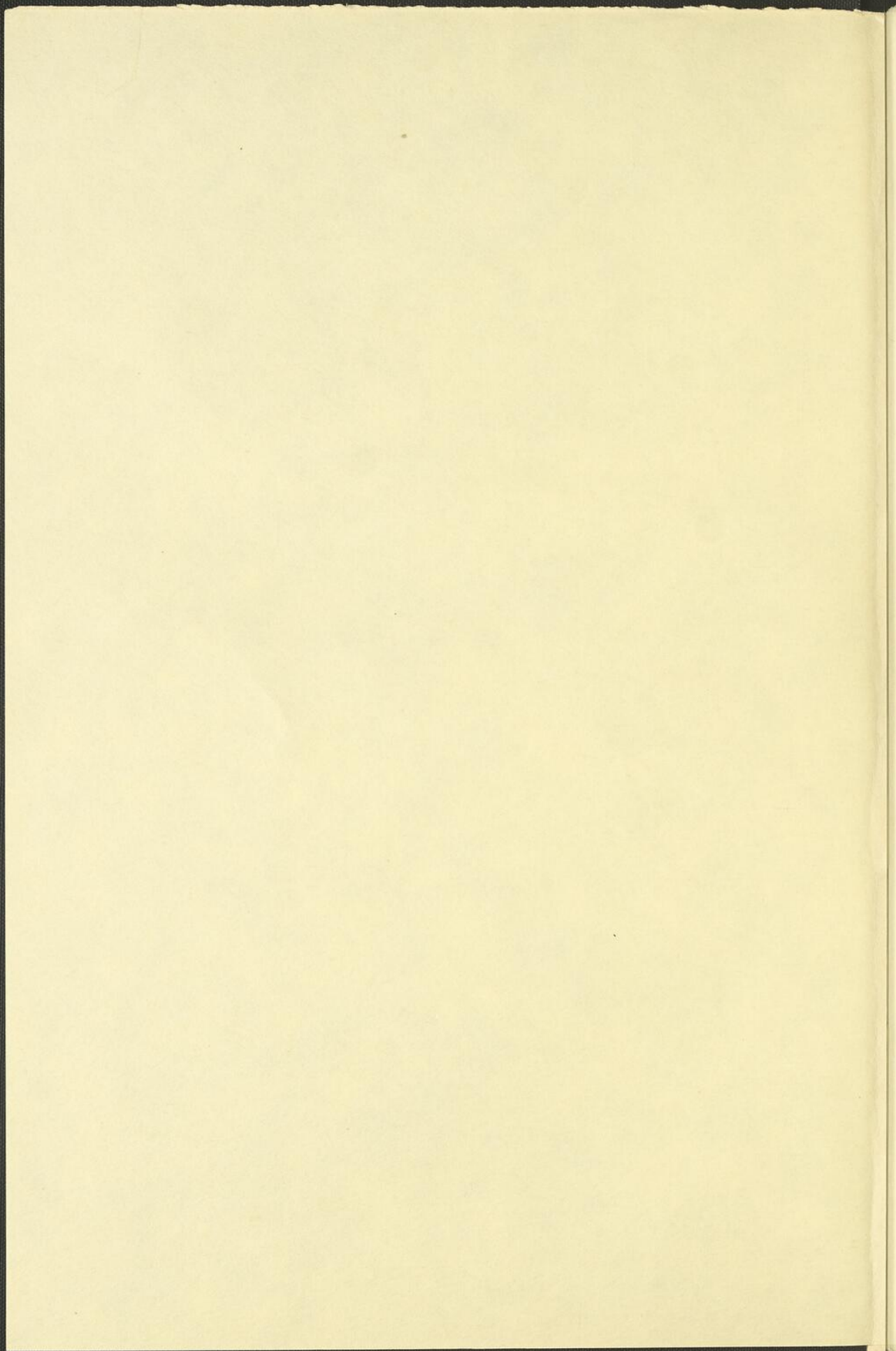
PHOTO TAVI

**80 ILLUSTRATIONS EN HORS-TEXTE**

**LES EDITIONS DU BIEN PUBLIC**

**1940**

EDITION DE LUXE  
HORS COMMERCE



# ARTISANS DU QUÉBEC

## DU MÊME AUTEUR

---

*Nos intérieurs de demain*, brochure de 150 pages dont 32 planches en hors-texte. Editions de l'ACF, Montréal, 1929, épuisé. Prix d'action intellectuelle de l'A.C.J.C., section de la critique d'art, 1930.

*L'enseignement de l'ébénisterie à l'Ecole Technique de Montréal*, plaquette de 16 pages, 4 illustrations. Montréal, 1931. Epuisé.

*Notes de technologie du bois*, brochure de 104 pages, illustrée de 145 dessins et photographies. Editions des Ecoles d'Arts et Métiers, Montréal. En réimpression.

## EN PREPARATION

*Bois et Meubles du Québec.*

*Bourgault de Port-Joli.*

Droits réservés Canada 1940, par Jean-Marie Gauvreau.

*Jean-Marie Gauvreau*

DIRECTEUR DE L'ÉCOLE DU MEUBLE DE MONTRÉAL.

# ARTISANS

*du Québec*

80 ILLUSTRATIONS  
EN HORS-TEXTE

LES EDITIONS DU BIEN PUBLIC

1940

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :

- 25 EXEMPLAIRES SUR JAPON CHAMOIS AVEC  
HORS-TEXTES SUR PAPIER COUCHÉ, MARQUÉS  
DE A À Z ET NON MIS DANS LE COMMERCE,
- 25 EXEMPLAIRES SUR JAPON BLANC AVEC  
HORS-TEXTES SUR PAPIER COUCHÉ,  
NUMÉROTÉS DE 26 À 50 ET MIS DANS LE  
COMMERCE,
- 3000 EXEMPLAIRES SUR PAPIER COUILLE AVEC  
HORS-TEXTES SUR PAPIER COUCHÉ,  
FORMANT L'ÉDITION ORDINAIRE.

*Cet exemplaire marqué J  
a été imprimé pour*

**M. et Mme Jules Derome**

*Après de très honnêtes*

*Paul Derome*

**A MA FEMME,  
A MES HUIT ENFANTS.**

L'auteur exprime sa vive reconnaissance à tous ceux qui, de près ou de loin, lui ont apporté l'appui d'une collaboration sincère et désintéressée.

Parmi ceux-ci, il doit mentionner M. l'abbé Albert Tessier, M. Léon Trépanier, M. Jean Chauvin, M. Maurice Gagnon, Madame Pierre-F. Casgrain, MM. Clément Marchand et Raymond Douville, qui, par une action discrète, une collaboration précieuse, lui ont permis d'offrir au public une fort belle édition, selon le témoignage des connaisseurs, à un prix modique.

Sincère merci à la revue Technique, à La Revue Populaire, à Horizons et à la Revue du Québec industriel de la "Northern Electric", à MM. Armour Landry et E. Stucker dont les clichés figurent à travers l'importante illustration présentée dans "Artisans du Québec".

## **SIMPLES PROPOS SUR L'ARTISANAT**

Cet ouvrage est consacré au labeur et à la conscience de quelques artisans du Québec. L'auteur n'a pas la prétention d'avoir épuisé le sujet ni même d'avoir mis en relief l'oeuvre de tous les artisans, encore trop rares, qui accomplissent leur tâche avec amour et goût de "la belle ouvrage".

Depuis quinze ans, nous avons collaboré aux nombreuses initiatives organisées en faveur de la renaissance de notre artisanat. Le hasard a voulu que l'auteur fût le propagandiste bénévole d'un groupe déjà considérable d'artisans de chez nous.

Au cours de nos visites nous les questionnions et les écoutions avidement. De toutes ces conversations familières, nous avons tiré une documentation importante. Nous avons pensé qu'il serait profitable, aussi bien aux adultes qu'aux jeunes, à la recherche d'une carrière, de vulgariser certains renseignements accumulés au cours de nos pérégrinations.

La guerre actuelle nous réserve de durs problèmes. Il serait sage de préparer les cadres de réadaptation à la vie civile de quelques centaines de milliers des nôtres qui présentement ont répondu à l'appel de la patrie.

L'artisanat ne sera pas la seule solution à ce problème de

rééducation. Il peut être une des nombreuses formules d'orientation à condition que nous y pensions dès maintenant.

On dit et on répète, plutôt à tort qu'avec raison, que les Canadiens-français sont peu aptes à diriger de grandes entreprises. Nous ne le croyons pas, bien que nous laissons à plus compétents que nous-même le soin de répondre à pareille affirmation. Ce qu'il y a de certain et d'irréfutable, c'est que la très grande majorité des nôtres possède des aptitudes absolument insoupçonnées. Pourquoi ne pas les coordonner et les diriger ?

Les historiens de nos arts et techniques du passé, en particulier MM. Marius Barbeau, Emile Vaillancourt, Gérard Morisset, et M. l'abbé Lionel Groulx dans son cours d'histoire du Canada, nous ont fait toucher du doigt combien nos ancêtres étaient ingénieux, habiles, artistes même. Ils surent, ces artisans, tirer de nos matières premières des oeuvres que les contemporains ont eu le tort de méconnaître ou d'ignorer au profit de collectionneurs étrangers à notre langue et à nos traditions.

De nos jours c'est aux Etats-Unis, en Angleterre ou dans les provinces voisines qu'il faut aller consulter les collections les plus typiques de nos arts populaires canadiens-français, si on veut s'en faire une idée exacte, bien comprendre ce qu'ils furent.

On dédaigne volontiers les produits de chez nous, semblant croire qu'un article fabriqué à l'étranger est nécessairement plus attrayant, plus utile, plus artistique.

Si on se donnait la peine de rechercher les productions locales ou régionales qui nous entourent, on constaterait que souvent, sinon la plupart du temps, nous sommes en mesure de répondre à une infinité de besoins. Si nos artisans, étaient

davantage encouragés, ils réaliseraient qu'enfin nous renonçons à cet exotisme bête qui nous anime et qui nous domine trop fréquemment. Ils produiraient dans des domaines plus nombreux des oeuvres qui pourraient se comparer aux productions étrangères.

Nous accordons dans notre livre une plus large place à l'artisanat masculin qu'à l'artisanat féminin. C'est avec intention que nous avons agi ainsi. L'artisanat masculin a toujours été un parent pauvre dans notre province. En dehors des écoles techniques et de quelques rares écoles d'arts et métiers on ne s'est pas préoccupé, ou si peu, de la formation d'une main-d'oeuvre compétente en ce qui regarde la menuiserie, la charpente, la ferronnerie, domaines où on trouvait de si remarquables exécutants dans toutes nos campagnes, il y a une cinquantaine d'années.

Les traditions artisanales se sont ainsi peu à peu perdues ; les jeunes gens de la campagne sont généralement plus habiles que ceux des villes parce que plus aptes, plus entraînés aux travaux manuels.

Signalons la très louable initiative entreprise il y a huit ans par le ministère provincial de l'agriculture dont le titulaire à l'époque était le premier ministre actuel, l'honorable Adélar Godbout.

En organisant l'Ecole Moyenne d'Agriculture de Sainte-Martine, on a prévu l'aménagement de deux vastes ateliers de menuiserie et de forge où les étudiants, en même temps qu'ils s'initient aux secrets de la science agricole, apprennent à développer leurs aptitudes pour les travaux manuels.

L'auteur, qui a eu la joie d'être l'organisateur et le premier titulaire de ces cours, peut parler en connaissance de cause et louer sans réserve les résultats concluants qui n'ont cessé,

depuis, d'enthousiasmer ceux même dont les prévisions étaient par trop pessimistes. L'École Moyenne d'Agriculture de Rimouski, rattachée au Séminaire, a établi une semblable collaboration avec l'École des Arts et Métiers, également affiliée au séminaire.

Nous ne saurions trop souhaiter que les écoles d'agriculture nouvellement fondées, comme celles de Nicolet, de Sherbrooke, de Chicoutimi et de Gaspé, suivent un si louable exemple.

Peu à peu se rétabliront les solides traditions de métiers qui, par nonchalance ou incompréhension, se sont perdues depuis une cinquantaine d'années.

Il ne s'agit pas de détourner les jeunes ruraux de leurs fonctions naturelles d'agriculteurs. Bien au contraire. Nous voudrions qu'à l'exemple de leurs soeurs, qui reçoivent, dans nos admirables écoles ménagères — que nous ne développerons jamais trop — un entraînement aux travaux d'art et d'artisanat domestiques, nos jeunes gens puissent s'entraîner également aux tâches multiples et diverses qui les attendent sur la ferme. L'artisanat rural n'est pas un luxe mais bien une nécessité de premier plan.

Avec la coopération de spécialistes ressusciteront et se développeront nos petites industries domestiques sur un plan modernisé et amélioré.

Il est important aussi de songer aux jeunes ruraux qui n'ont pas de goût prononcé pour la culture de la terre et de leur assurer dès maintenant une orientation rationnelle, et cela, en les retenant dans leur milieu au lieu de les attirer vers les villes. Qu'on leur fasse comprendre qu'en vivant à la campagne, en y exerçant un métier, en se livrant à une forme quelconque d'artisanat, ils se créeront un avenir plus enviable que les malheureux locataires de nos logements ouvriers urbains,

chômeurs plus souvent qu'à leur tour et dont la malheureuse progéniture ne peut s'ébattre ailleurs que sur l'asphalte des trottoirs.

C'est en nous livrant à ces considérations, poignant problème d'actualité, que nous est venue l'idée d'écrire ces pages, qui veulent inviter le lecteur à tirer une conclusion, une adaptation pratique, une leçon salubre.

Nous avons voulu montrer que l'artisanat n'est pas une question à l'étude de laquelle peuvent se livrer simplement quelques idéalistes pour le plaisir de la spéculation.

Nous n'apporterons au cours de ces pages que des exemples et des faits soigneusement contrôlés et nous souhaitons ardemment que cette étude suscite de sérieuses vocations.

S'il nous arrive de louer les artisans dont nous présentons les oeuvres, nous prions nos lecteurs d'avoir la même indulgence que nous y avons mise dans notre jugement. Il y a une renaissance réelle de notre artisanat. Cela ne veut pas dire que tout soit parfait et que nous ayons la prétention de présenter des oeuvres d'art exemptes de toute critique, bien que plusieurs des articles fabriqués par nos artisans se comparent avantageusement à ce qui se fait ailleurs dans le même domaine.

S'il nous arrive de faire des réserves ou de nous permettre une critique, qu'on veuille bien croire à notre volonté très sincère de faire oeuvre constructive. Quand notre artisanat se sera davantage développé, qu'il sera mieux lancé, nous aurons le droit de réclamer un jugement plus sévère.

Nous avons la conviction que tous ceux qui, dans le passé, se sont occupés de l'encouragement à l'artisanat, que ce soient nos gouvernants ou les initiatives privées, ont agi avec la plus grande sincérité et un vif désir de servir une grande cause.

Notre étude n'exprimera que des idées personnelles, la plupart du temps inspirées par ce qui se fait ailleurs, et qui n'engagent que nous-même.

On s'étonnera peut-être qu'il ne soit pas question de l'École du Meuble, que nous avons l'honneur de diriger, et qui a pour mission de former, selon un programme bien défini, des artisans compétents dans les arts appliqués de l'ameublement. Nous assurons dès maintenant nos lecteurs qu'un autre ouvrage, consacré entièrement à cette question, est déjà en préparation et qu'il devra paraître sous peu.

Si nous avons hâté la publication de ce volume sur l'artisanat, c'est pour répondre aux aimables sollicitations de nombreux collaborateurs qui croient à l'urgence d'une éducation des nôtres sur cette question d'une croissante actualité.

La première exposition de l'Île Sainte-Hélène, de même que la seconde qui s'ouvrira dans quelques semaines, a permis à notre population de la région de Montréal de se familiariser avec certains noms d'artisans. C'est pour faire connaître et apprécier davantage leur oeuvre que nous parlerons surtout de ceux-ci en nous réservant de rendre justice en temps et lieu à tous ceux qui travaillent véritablement pour la réalisation des idées qui nous sont chères.

Qu'on ne voie dans notre ouvrage aucune exclusion volontaire. Il faudrait des milliers de pages pour raconter et louer comme il convient l'activité de tous les artisans de chez nous.

Nous n'avons pas l'intention de tenter une classification. Il serait inopportun de dresser un inventaire de toutes les formes d'artisanat pratiquées dans le passé, impossibles à faire renaître. Nous vivons en 1940 et non en 1870. Loin de nous la pensée de faire revivre des traditions là où les artisans ne pourraient gagner convenablement leur vie.

Qu'on ne s'étonne donc pas si nous nous attachons tout de suite à des exemples pratiques, réalisables. Trop souvent, on expose des théories en flottant dans les nuages. Qu'il fait bon déposer les pieds sur un terrain solide sans penser aux atterrissages acrobatiques pas toujours rassurants !

Evidemment nous nous appliquons davantage à mettre en relief les travaux d'artisanat qui requièrent une formation à la fois technique et artistique parce que nous considérons que ce devrait être la formule mise de plus en plus de l'avant par nos écoles spécialisées, afin de former l'élite, les chefs dont nous avons besoin. Il importe que l'art et la technique se complètent harmonieusement, et rien ne rendra mieux notre idée en guise de conclusion à cet avant-propos que le court article que nous extrayons ici de "Beaux-Arts" de Paris (9 juin 1939), sous la signature de Renée Moutard-Uldry.

"Le mot "artisan" évoque le plus souvent l'image du vieil ouvrier bottier, tisserand ou vannier qui, bien loin dans un village perdu, travaille solitaire, s'efforçant de conserver la tradition d'un métier manuel qui disparaîtra avec lui. C'est, en effet, sous cette forme assez désespérée que se présente généralement l'artisanat. On sait les efforts qui ont été faits et se poursuivent intelligemment pour le sauver. Les plus efficaces sont sans doute ceux des "jeunes" qui se mettent courageusement à la tâche et apprennent patiemment des métiers durs, difficiles, peu rémunérateurs."

"Nous avons parlé souvent ici des tisserands B. Le Caisne et Jacques Plasse. Ces jeunes artisans ont appris, depuis quelques années, jour après jour, tous les secrets du métier. Maintenant ils tissent aussi bien les courtines d'église, les chasubles de soie ornées de décors délicats faits au "brocheton", les robes de lin aux raies multicolores, la toile à torchon, les nappages, les épais lainages, les douces écharpes de soie

tramées sur une chaîne de laine naturelle, que les tapis de "lirette".

"Le tissage à la main les tentait comme une merveilleuse et interminable histoire dont ils ont voulu connaître toutes les péripéties et tous les mystères. Ils apprirent d'abord seuls leur métier, puis, forts de techniques élémentaires qu'ils avaient retrouvées une à une, ils entreprirent leur "tour de France". Le Lyonnais, les Alpes, l'Ardèche, la Haute-Loire, la Bretagne les virent à la quête d'enseignements, de traditions qu'ils recevaient, de métiers, d'ourdissoirs, de caneteuses, de navettes, de rouets et de quenouilles qu'ils sauvaient de la destruction, car trop souvent les vieux artisans brûlent métiers et outils lorsqu'ils cessent de travailler, sachant que nul après eux ne saura plus les utiliser."

"Il faut voir les ateliers de Houx où sont montés sous le toit de chaume de la grange les grands métiers dont quelques-uns sont centenaires, chargés de laine, de soie et à côté ceux que Jacques Plasse a construits pour leurs deux enfants âgés de quatre et six ans pour lesquels le tissage est le plus beau des jeux."

"Mais il y a mieux que le spectacle de cette activité, que la beauté émouvante des vieux métiers qui revivent, animés par de jeunes mains, il y a la très authentique qualité des tissus, la richesse et la variété des trames, la gaîté de coloris. Ce n'est pas seulement une oeuvre courageuse et salvatrice que réalise ce jeune ménage d'artisans, ils ont entrepris une création où s'expriment dans le labeur journalier leurs goûts, leur fantaisie et leurs sensibilités d'artistes."

Jacques Plasse et sa femme, deux artisans tisserands de grande classe, élèvent leurs enfants dans l'amour de leur métier. "Le tissage est le plus beau des jeux!"



Photo C. N. R.  
Cliché Technique,

● Le tissage, "le plus beau de tous les jeux !"



Photo C. N. R.  
Cliché Technique,

● Intérieur: maison de fermier canadien de la province de Québec. Le métier à tisser la toile et les tapis de catalogne: vieux métier sur lequel plusieurs générations n'ont cessé de travailler pour les besoins domestiques.



Images de la Mauricie  
éditions du Bien Public

● Fabrication du couvre-lit boutonné dans une des nombreuses fermes de la région de Charlevoix.



Photo Jean-Marie Gauvreau

● Première exposition de l'île Sainte-Hélène. La bénédiction des artisans et de leurs oeuvres par M. l'abbé Lecours, le zélé propagandiste des arts domestiques, curé et aumônier du Cercle des fermières de Sainte-Madeleine de Saint-Hyacinthe.



Photo Tavi

● Première exposition de l'Île Sainte-Hélène. Mlle Lachance, professeur à l'École provinciale des Arts domestiques, au métier à tapisserie.



Photo Jean-Marie Gauvreau

● Première exposition de l'île Sainte-Hélène. La bénédiction des artisans et de leurs oeuvres par M. l'abbé Lecours, le zélé propagandiste des arts domestiques, curé et aumônier du Cercle des fermières de Sainte-Madeleine de Saint-Hyacinthe.



Photo Tavi

● Première exposition de l'île Sainte-Hélène. Mlle Lachance, professeur à l'Ecole provinciale des Arts domestiques, au métier à tapisserie.



Photo Tavi

● Première exposition de l'île Sainte-Hélène. Mlle Dionne, de l'École provinciale des Arts domestiques de Québec, donnant une démonstration de la fabrication de la ceinture fléchée.



Photo Tavi

● Première exposition de l'Île Sainte-Hélène. Mrs Grunau, professeur de tissage de la "Canadian Handicrafts Guild" de Montréal, donne une démonstration.

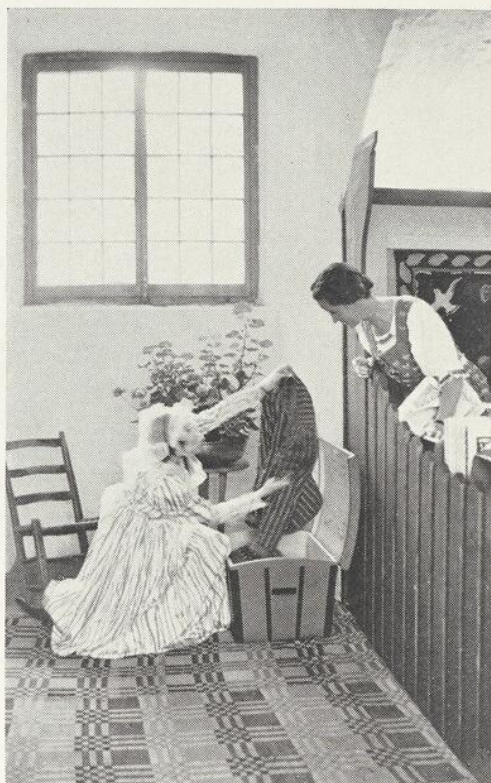


Photo Stucker.

● Première exposition de l'Île Sainte-Hélène. Vision d'un autre âge. Mlle Ducharme faisant admirer à Mrs Gerald W. Birks, présidente de la "Canadian Handicrafts Guild", une pièce d'étoffe ancienne.



Photo Tavi

● Première exposition de l'île Sainte-Hélène. Une élève de Mlle Marguerite Lemieux exécutant une pièce d'étain repoussé.



Photo E. Stucker

• Première exposition de l'île Sainte-Hélène. Une collaboratrice de Madame Déry, directrice des ateliers "Les Rouets qui chantent". Au mur les fameux manteaux du soir et gilets de sport exécutés au crochet d'après les dessins de Roger Larose, diplômé de l'École des Beaux-Arts de Montréal.



Photo C. P. R.

● Première exposition de l'Île Sainte-Hélène. Quelques collaboratrices de Mlle Léonie Laplante, directrice des ateliers "Arts féminins", donnent une démonstration de filage et de tissage au lin.



Photo C. P. R.

● Première exposition de l'île Sainte-Hélène. Mlle Anne-Marie Matte, de Saint-Basile-de-Portneuf, faisant une démonstration de ses peintures à l'aiguille sur toile du pays.



Photo C. P. R.

● Première exposition de l'Île Sainte-Hélène. Deux élèves de l'École du Meuble de Montréal, Raymond Rouillard et René Milette, initiant les visiteurs au travail du placage et de l'incrustation.

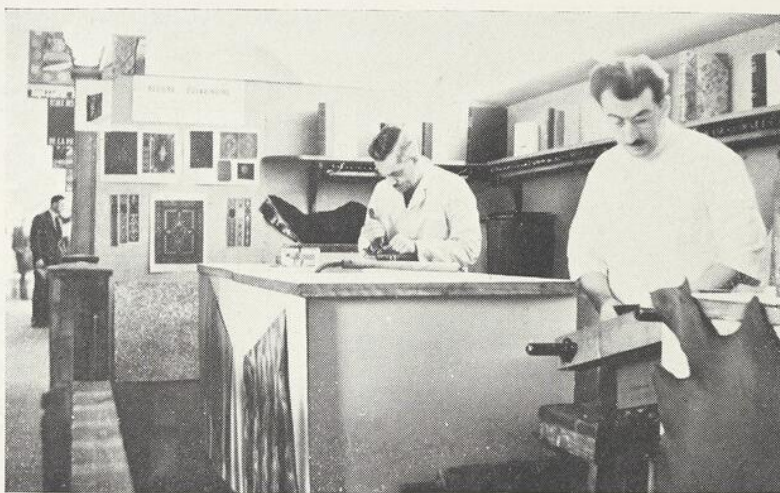


Photo E. Stucker

● Première exposition de l'île Sainte-Hélène. M. Philippe Beaudoin, chef de la section de reliure à l'École Technique de Montréal, donne, aidé de ses élèves et collaborateurs, une démonstration de son art délicat.



Photo E. Stueker

● Première exposition de l'île Sainte-Hélène. Repas d'adieu offert aux artisans dans le restaurant "à la vieille marmite", sous la direction de Madame Jehanne Patenaude-Zimmerman. On reconnaît à droite, au centre, MM. Léon Trépanier, Clarence Gagnon, P.-E. Piché et Jean-Marie Gauvreau.



"Au puits des Forts" — Photo E. Stucker

● Mlle Mariette Charbonneau, diplômée de l'École supérieure des Arts et Métiers, de la rue de Bullion, jeune tisserande de grande réputation, photographiée dans son costume d'exposante à l'île Sainte-Hélène.

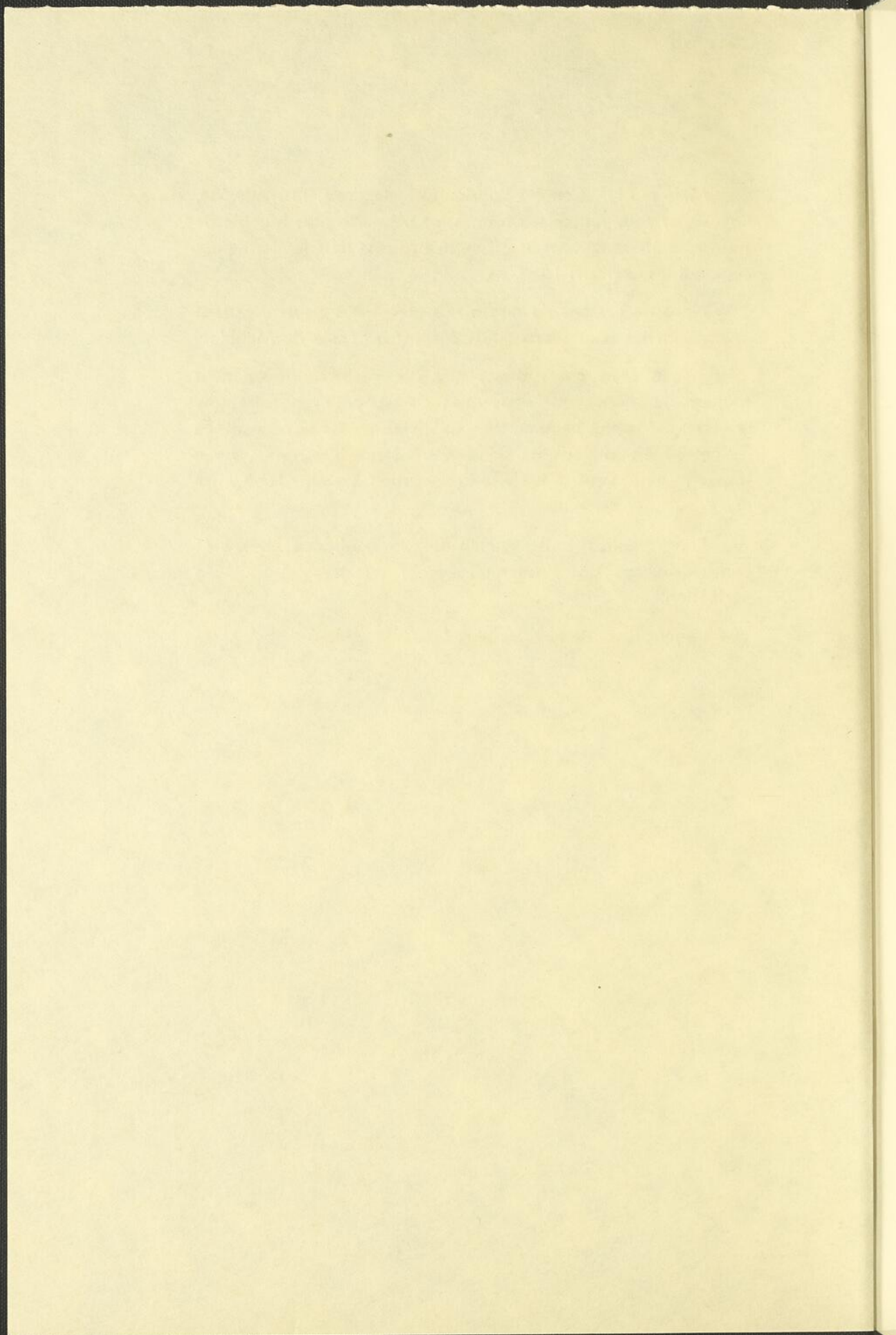
Mais oui ! Comme l'agriculture, le droit, la médecine, l'apostolat sous toutes ses formes, et même le plus humble de tous les métiers doivent être le plus beau de tous les jeux pour ceux qui les exercent !

Nous ne cessons de dire à nos élèves dès qu'ils débutent et pendant les quatre ans qu'ils passent à l'Ecole du Meuble .

"Dites-vous bien chers amis, que dès maintenant et pour toujours le métier que vous avez choisi, pour en faire une carrière, est le plus beau de tous. Si vous n'êtes pas convaincu de cette idée, si vous ne vous en pénétrez bien, vous ferez fausse route et vous aurez vite la sensation d'avoir gâché votre vie. "

Pour réussir, il faut avoir la foi, la confiance en soi et l'enthousiasme dans l'accomplissement du devoir jusqu'à la perfection.

Le plus beau de tous les jeux !



## L'EXPOSITION DE L'ILE SAINTE-HÉLÈNE

Depuis une dizaine d'années nos dirigeants ont montré, à l'égard de l'artisanat, une sollicitude réelle.

On avait constaté, non sans regret, que la production avait plutôt ralenti, que certaines techniques, si elles n'étaient pas complètement oubliées, semblaient mises au rancart, que peu à peu l'industrialisation avait provoqué un grave recul dans le développement de notre artisanat canadien-français. On s'est attaché à ce problème et on a loyalement tenté un effort sérieux de réaction.

Depuis 1930, nous avons assisté à la création de l'Ecole Provinciale des Arts domestiques sous l'instigation de l'honorable J.-E. Perron, ministre de l'Agriculture, qui en confiait l'organisation à M. Oscar-A. Bériau; à la création de l'Ecole du Meuble de Montréal, en 1935, par la volonté de l'honorable Athanase David, secrétaire de la Province; à la création d'un atelier de céramique à l'Ecole des Beaux-Arts de Montréal; à la récente orientation vers les arts domestiques de l'Ecole des Beaux-Arts de Québec; à la fondation d'une section de reliure à l'Ecole Technique de Montréal, sous la direction de M. Philippe Beaudoin; à la vive impulsion donnée à nos Ecoles ménagères et aux Ecoles d'Arts et Métiers; à l'enquête provinciale sur l'artisanat en 1938 et en 1939, sous les auspices

du ministère de l'Industrie et du Commerce. Voilà autant d'actes officiels posés en faveur de l'artisanat de chez nous.

L'Association catholique de la jeunesse canadienne-française a organisé, en 1932 et en 1933, de remarquables expositions d'art domestique avec la collaboration du gouvernement provincial; elle a multiplié les petites expositions paroissiales pour susciter l'émulation, entre artisans, et réveiller l'opinion populaire. L'Office d'Initiative économique de Montréal, sous l'impulsion de M. Valmore Gratton, organisait au parc Jeanne-Mance, en 1937, une exposition où les artisans, non seulement offraient leurs oeuvres en vente, mais aussi donnaient des démonstrations. (1)

C'est à cette occasion que se rencontrèrent, quelques-uns pour la première fois, tout un groupe d'hommes d'action, sincères et désintéressés, qui se rendirent compte du splendide travail qu'on pourrait accomplir en faveur de nos artisans.

A l'automne 1938, la section Duvernay de la Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal projetait d'organiser une exposition de l'artisanat chez Dupuis Frères de Montréal, qui mettait à la disposition des organisateurs son sous-sol nouvellement restauré.

A la même époque, des démarches étaient faites par la Canadian Handicrafts Guild de Montréal, auprès de M. Léon Trépanier, nouvellement nommé directeur général des fêtes du

---

(1) Nous ne signalons ici que les entreprises dont nous avons eu personnellement connaissance, à Montréal. Cela ne veut pas dire que nous méconnaissons ce qui s'est fait ailleurs, à Québec, aux Trois-Rivières et à Chicoutimi notamment. Nous savons que les syndicats d'initiative de Québec, des Trois-Rivières, de Chicoutimi ont travaillé intensément dans le sens que nous exposons, de même que les syndicats catholiques de la région saguenayenne. Une "Association de la petite industrie", subventionnée par le gouvernement provincial, a commencé à fonctionner l'an dernier à Québec. Malheureusement pour nos lecteurs, nous connaissons peu de chose de ces louables activités.

Troisième Centenaire de Montréal. Le comité, présidé par l'architecte Durnford et madame Gerald W. Birks demandait à M. Trépanier son influence pour qu'il obtienne l'autorisation d'utiliser les casernes de l'Île Sainte-Hélène, restaurées par les travaux d'assistance aux chômeurs (avec les contributions des gouvernements provincial et fédéral); la Canadian Handicrafts Guild offrait d'y organiser une exposition d'arts domestiques.

M. Trépanier, déjà au courant de l'autre projet, démontra à ses amis de la section Duvernay l'avantage qu'il y aurait à grouper toutes les bonnes volontés et à lancer une exposition de grande envergure.

Ainsi M. Léon Trépanier trouva-t-il spontanément réunis autour de lui les adeptes les plus enthousiastes de la cause, tant chez nous que chez nos compatriotes de langue anglaise. Il convient d'accorder une place de choix à la Canadian Handicrafts Guild de Montréal, dont l'expérience désintéressée a largement contribué au succès de cette splendide manifestation artisanale, la première, en qualité et en importance, de toute l'histoire de notre province.

Plus de cinquante mille personnes, en moins de quinze jours, visitèrent attentivement cette exposition qui fut pour tous une véritable révélation. On avait déjà admiré, dans les comptoirs ou les foires, certains produits de nos artisans mais jamais on ne les avait vus à l'oeuvre. Une trentaine d'artisans travaillèrent sous les yeux ravis des visiteurs. Quelle belle leçon d'orientation ce fut pour la jeunesse de nos écoles! Orientation dans le sens des aptitudes et des goûts de chacun. L'exposition n'aurait-elle atteint d'autre but, qu'elle aurait déjà droit à notre sympathique admiration.

La Commission du IIIe Centenaire de Montréal a voulu faire davantage. Elle a pensé qu'en stimulant l'artisanat on pourrait provoquer un réveil et stimuler la production, pour les

grandes fêtes de 1942, de toute une série d'articles de bon goût, originaux et spécifiquement canadiens. Plusieurs de nos artisans n'ont peut-être pas réalisé jusqu'ici combien il était important de fabriquer un article soigné et attrayant. Une visite ou leur séjour à l'exposition les a convaincus, d'autant que les ventes ont dépassé tout ce que l'imagination des plus optimistes avait prévu.

Souhaitons que la Commission du IIIe Centenaire puisse réaliser l'un des nombreux projets qu'elle caresse pour 1942 : la tenue à Montréal d'une exposition internationale de l'artisanat. Nos gens pourraient ainsi observer de très près les différentes formes d'artisanat dans le monde entier, adapter des méthodes et des techniques nouvelles et perfectionner celles qui existent déjà. Nous ne multiplierons jamais assez les occasions de stimuler l'initiative, le génie inventif des nôtres.

Il semble que depuis un certain temps, le sens des choses fraîches, des choses simples et naturelles, se soit presque perdu. Des familles entières, qui autrefois vivaient des ressources du sol, ont préféré tout jeter par-dessus bord pour s'attacher aux vêtements standards, aux meubles standards, aux aliments standards et à tous les articles standardisés.

Et l'on sait pourtant comme la Providence nous a grassement pourvus sur cette terre canadienne. Nous avons des bois en qualités et en quantités incalculables pouvant répondre à tous les besoins et à tous les caprices des hommes. Nous pouvons même fabriquer des articles de luxe avec certains de nos bois. Et combien d'autres matières premières n'avons-nous pas jusqu'ici dédaignées et jugées inférieures !

Il en est ainsi de la laine et du lin, produits dans notre province. Nos ancêtres, jusqu'à il y a une centaine d'années et avec des techniques rudimentaires, sont parvenus à fabriquer des étoffes qui sont aujourd'hui encore recherchées pour leur

qualité et leur solidité. Nous avons des argiles qui se prêtent très bien à la fabrication de la céramique.

Aujourd'hui, par abandon, insouciance ou je ne sais quoi encore, nous sommes trop souvent tributaires de l'étranger quand nous avons besoin d'une main-d'oeuvre compétente dans divers domaines. Bien des carrières nouvelles s'offriraient si on voulait ouvrir les yeux et se lancer de l'avant avec coeur et ténacité.

L'Exposition de l'Île Sainte-Hélène a donné, croyons-nous, quelques leçons de fierté et de confiance en soi: les organisateurs, dans un espace forcément limité, ont voulu grouper quelques artisans, parmi les plus représentatifs, sachant d'avance que la liste n'était pas complète, mais qu'elle pourrait facilement s'accroître quand d'autres expositions du même genre auraient lieu.

Pour les travaux féminins, on a vu filer le lin et la laine; tisser des étoffes de vêtement et d'ameublement; crocheter les tapis et les tentures murales; fabriquer les tissus exigés par les goûts les plus capricieux de la mode féminine; tricoter des articles, depuis les plus utilitaires jusqu'aux robes les plus somptueuses; confectionner les vêtements de sport par des techniques nouvelles; enfin on a vu également le cuir et l'étain transformés en articles décoratifs.

Les visiteurs purent voir aussi nos céramistes modeler ou tourner habilement nos argiles; les ébénistes exécuter de délicates marqueteries ou fabriquer des articles en bois; nos sculpteurs manier la gouge et le fermail et maîtriser la matière en admirables figurines illustrant les types de chez nous; les ferronniers battre le fer et le rendre malléable au point d'en réaliser les dessins et les arabesques les plus compliqués; les orfèvres ciseler l'or et l'argent et fabriquer des pièces destinées au culte liturgique ou à l'orfèvrerie civile; les relieurs satis-

faire les goûts des bibliophiles les plus exigeants. Voilà une énumération bien sèche, mais qui vous donne une idée de la variété du travail exécuté à l'Île Sainte-Hélène en 1939. Le spectacle sera encore plus varié et plus complet lors de la prochaine exposition qui aura lieu du 15 juin au 7 juillet 1940.

Il importe d'encourager de façon tangible ceux qui ont eu le rare mérite de s'éloigner des sentiers battus et d'ouvrir la voie souvent ingrate des orientations nouvelles. C'est pourquoi les organisateurs de l'exposition ont voulu faire leur part en accueillant gratuitement tous les exposants et en leur permettant de vendre leurs produits exclusivement à leur profit.

Vous pensez bien qu'une telle organisation n'a pas été sans amener des critiques à la Commission du IIIe Centenaire. On a semblé voir dans cette manifestation le but ultime des fêtes de 1942. On a laissé entendre en certains milieux que ce serait une contribution bien maigre pour célébrer avec éclat l'anniversaire de la fondation de Montréal, si on s'en tenait à ce genre de manifestation.

N'ayant aucun mandat à remplir vis-à-vis de la Commission, je suis bien à l'aise pour répondre à ces insinuations, pour dire combien on est injuste à son égard. Celle-ci, sans doute, lancera bien d'autres initiatives d'ici 1942. En organisant cette exposition elle a voulu prendre une température, jeter un coup de sonde, mesurer nos forces.

Les fêtes de 1942 devront faire une large part aux réjouissances populaires. C'est pourquoi M. Léon Trépanier invitait chaque soir les associations chorales, les fanfares, les conservatoires ou les sociétés d'amateurs, à offrir des spectacles aux visiteurs. C'était, pour ces associations, un encouragement à se perfectionner, un entraînement à paraître avec aisance devant les foules. Nous pourrons ainsi, en 1942, offrir aux nombreux visiteurs qui nous viendront de partout, des specta-

cles où l'improvisation ne nous exposera pas à des demi-réussites.

Rien ne pouvait mieux convenir que ces divertissements pour mettre en valeur notre riche folklore, plongeant à la fois dans nos propres traditions et dans le passé des divers groupes ethniques qui se fondent dans le grand tout canadien.

L'exposition a voulu aussi offrir à ses visiteurs une cuisine traditionnelle, d'où serait banni tout ce qui sent l'américanisme dans ce qu'il a de plus détestable. Tous ont apprécié les menus délicats, les plats savoureux des vieilles provinces de France, savamment préparés par Mme Jehanne Patenaude-Zimmerman, qui fut une parfaite hôtesse dans sa délicieuse auberge de "à la Vieille Marmite".

Il serait souhaitable de conserver à l'Île Sainte-Hélène le cachet évocateur qu'on lui a donné au cours de l'exposition. Il faudrait que les autorités de Montréal et les gouvernements intéressés comprissent qu'en gardant à l'île son atmosphère d'ancien temps, qu'en y faisant revivre les vieilles traditions en même temps que les souvenirs historiques, elles attireront vers ce coin de terre enchanteur de nombreux touristes. On fera ainsi coup double. En créant un fort mouvement touristique on augmentera le rendement d'une industrie qui compte de plus en plus chez nous et on enrichira en même temps le climat national de notre coin de terre, pour le plus grand bien de tout le monde.

Le capital histoire, tout comme les capitaux de la spiritualité, de l'atmosphère française, du caractère humain, de l'hospitalité, des beautés naturelles, de la littérature et des beaux-arts, de l'artisanat, du folklore et des sports, doivent être mis intensément en valeur. C'est à ce prix que nous resterons en Amérique la terre privilégiée du tourisme.

Plusieurs amis de la cause de l'artisanat sont d'avis qu'il ne faut pas le commercialiser, qu'il faut d'abord le faire servir aux besoins domestiques. Nous sommes d'accord sur ce point, nous avons insisté là-dessus, au premier chapitre de cet ouvrage, mais l'un n'exclut pas l'autre.

Ce qu'il y a de certain, c'est que, depuis nombre d'années, il se vend pour des centaines de milliers de dollars aux touristes de passage. Nous ne pouvons ignorer ce fait. Il faut en tenir compte et tendre à relever le ton et la qualité de nos produits domestiques. C'est à cette tâche que s'emploie le comité directeur de l'Exposition de l'Île Sainte-Hélène. (1)

Parmi les nombreuses initiatives du comité qui, depuis septembre 1939, travaille à l'organisation de la deuxième exposition, il convient de mentionner les concours qu'il a lancés.

Concours d'affiches pour annoncer l'exposition; concours de tapis et de catalogue afin de provoquer l'amélioration des modèles et de bannir les copies détestables; concours de jouets de bois pour stimuler l'utilisation du bois, empêcher le gaspillage d'une précieuse matière première; concours de poupées historiques, suggéré par l'un des comités féminins de la Commission du IIIe Centenaire.

Autant d'initiatives intéressantes qui ne manqueront pas d'apporter des idées nouvelles, des applications originales.

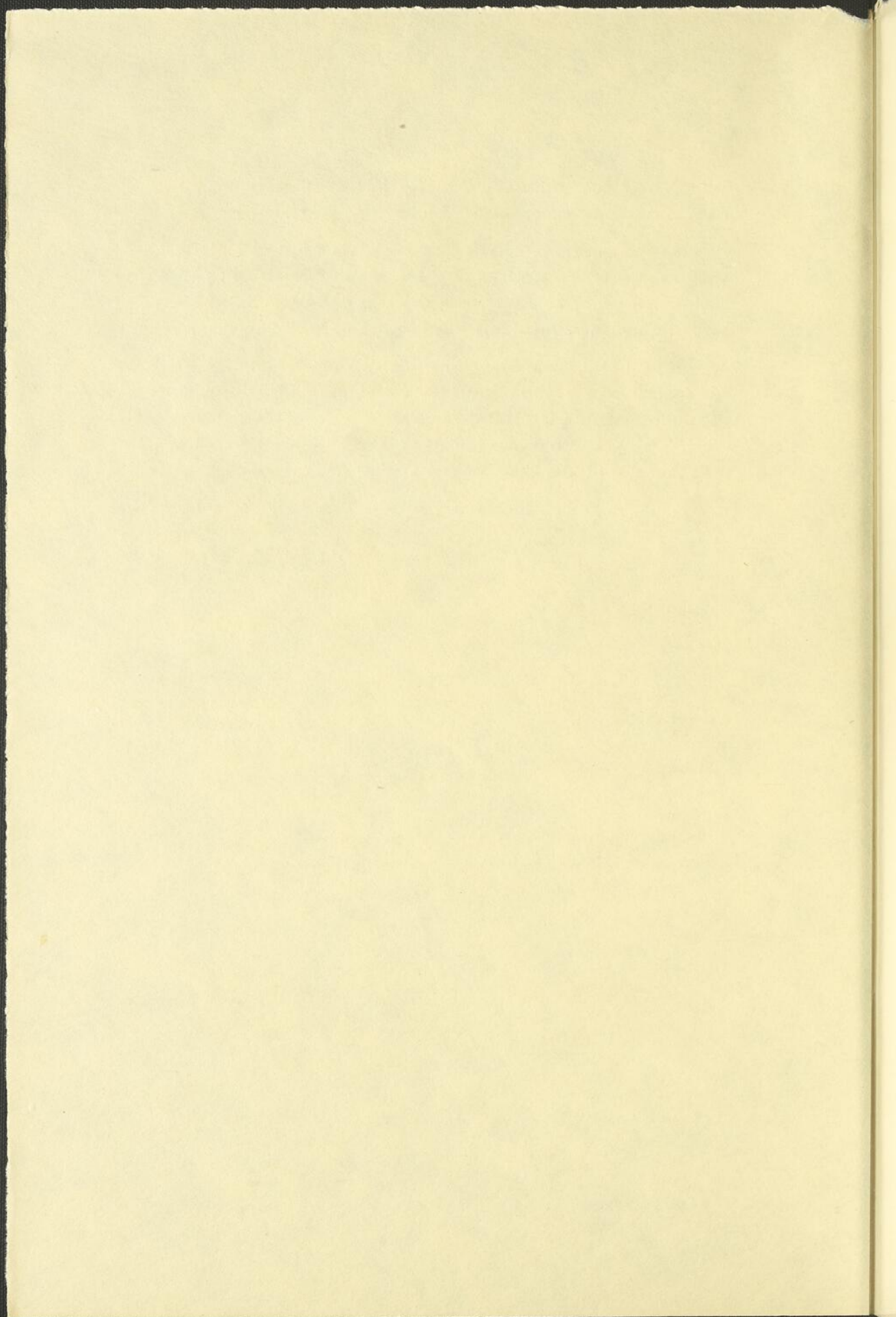
---

(1) Les membres de ce comité sont: MM. Léon Trépanier, président; Clarence Gagnon, R.C.A.; A. T. G. Durnford, architecte, président de la Canadian Handicrafts Guild; P.-E. Ostigny, financier; Roy Wilson, architecte; Marcel Parizeau, architecte et professeur à l'École du Meuble; P.-E. Piché, i.c., surintendant des chantiers municipaux de Montréal; Mme Gerald W. Birks présidente de la Canadian Handicrafts Guild; et Jean-Marie Gauvreau, Mlle Helen Drummond, secrétaire de la Canadian Handicrafts Guild, et Mlle Eileen Peters, secrétaire conjointe de la Commission du IIIe Centenaire de Montréal, agissent comme secrétaires.

Toutes les pièces primées ou jugées intéressantes figureront dans la deuxième exposition (15 juin - 17 juillet 1940)

Ne manquez pas cette occasion de vous instruire et de vous convaincre, s'il y a lieu, qu'il est de votre devoir de participer activement à une entreprise destinée à venir en aide à de modestes mais très méritants travailleurs du Québec.

Et peut-être, comme les milliers de visiteurs de l'an dernier, reprendrez-vous à votre insu les épithètes qui jaillissaient spontanément: "C'est extraordinaire!" . . . "C'est admirable!" . . . "Nous n'avions jamais pensé qu'il y avait en notre pays tant d'aptitudes chez nos gens; c'est une révélation !"



## SILHOUETTES D'ARTISANS

Il nous est impossible, à notre grand regret, de consacrer à chacun des exposants de l'Île Sainte-Hélène une monographie particulière. Il nous semble néanmoins nécessaire d'apporter quelques renseignements précis sur certains d'entre eux, de faire en marge de leurs oeuvres des commentaires.

Signalons que le gouvernement de la province était représenté par trois institutions dont le public connaît déjà les initiatives et le mérite. Les visiteurs se sont longuement attardés devant le magnifique étalage de l'École des Arts domestiques de Québec, la plus importante contribution de toute l'exposition, où cinq des professeurs les plus compétents ne ménagèrent pas au public les renseignements ni les démonstrations. (1)

Cette école accomplit dans nos campagnes, auprès des Cercles de fermières, de la bonne besogne et nous ne saurions trop en parler pour que son action s'intensifie.

---

(1) L'École provinciale des Arts domestiques de Québec était, depuis trois ans, rattachée à l'ancien service de l'Économie domestique, dirigé, au ministère de l'Agriculture, par M. Emile Gauthier, B.S.A. M. Oscar Bériau a repris, depuis quelques semaines, ses anciennes fonctions de directeur de l'École. Il est assisté de Mme Bienjonnetti, comme directrice des cours.

L'École Technique de Montréal était présente par sa section de reliure, où Philippe Beaudoin, ses collaborateurs et ses élèves, reliaient des ouvrages canadiens, en toile du pays ou en catalogue. Il nous est bien agréable de joindre, au nom de Beaudoin, ceux de deux autres jeunes artisans de talent qui se sont distingués dans de nombreuses expositions: Louis Forest, instructeur au pénitencier de Saint-Vincent-de-Paul, chercheur et travailleur acharné dont quelques-unes des oeuvres toujours très personnelles furent exposées à Paris en 1937, au Pavillon du Canada; Gérard Perrault nous a aussi prouvé dans le passé qu'il était capable de satisfaire une clientèle, encore trop restreinte chez nous, d'amateurs de la belle reliure.

L'Université McGill avait tenu à exposer de magnifiques collections de reliures, de cuirs dorés et gravés.

"Tavi", le distingué collaborateur de cet ouvrage, avait mis à la disposition des organisateurs une centaine de ses plus belles photos illustrant nos vertus rurales et artisanales.

L'École du Meuble donnait des démonstrations de marqueterie, de tournage, d'esquisses d'ameublement.

Parmi les exposantes, il en est une que le public connaissait à peine: Mlle Mariette Charbonneau. Comme tous les visiteurs, j'ai admiré les merveilleux tissus d'habillement dus à son talent, à sa technique et à son goût sûr. Cette jeune fille, qui a fait son apprentissage à l'École des Arts et Métiers des Dames de la Congrégation, rue de Bullion, mérite à plus d'un titre notre admiration. Ceux qui l'ont approchée, qui ont causé avec elle de son métier, de son art de tisserande, se sont rendu compte que Mlle Mariette Charbonneau voit juste et loin.

Je me souviendrai toujours de notre première rencontre dans son joli atelier-studio de Montréal-Nord, alors qu'elle me posa la question suivante avec un éclair dans les yeux: "Je

crois à cela l'artisanat, moi ; y croyez-vous toujours, M. Gauvreau ? ”

Mlle Mariette Charbonneau connaîtra avant longtemps la notoriété qu'elle mérite grâce à son allant, à son entrain, à la débrouillardise qui président au perfectionnement de son art du tissage. Ses tissus sont si remarquables que plusieurs des visiteurs ne croyaient pas à des travaux "faits-main". Mlle Charbonneau est d'ailleurs bien secondée par sa mère qui a fait sienne l'oeuvre de sa fille.

L'exemple de cette jeune fille mérite d'être retenu à cause de son souci de faire beau et bon, de se perfectionner sans cesse, d'apporter dans ses créations une personnalité qui dépasse ordinairement les travaux du même genre. Nous ne pouvons que l'inciter à continuer, en l'assurant que, dans cette voie, elle ne peut connaître de déception. Depuis l'été dernier, elle s'est adjoint son frère comme collaborateur. Voilà une orientation naturelle qui ne doit pas provoquer de surprise. J'ai signalé qu'il y aurait de la place pour plus d'un tisserand dans notre province. Au Moyen Age, la corporation des tisserands-drapiers était une des plus importantes, des plus puissantes. Aujourd'hui, nous avons des métiers mécaniques ; est-ce que l'opération très pénible et harassante du métier à pédales doit être, pour cette raison, laissée exclusivement aux femmes ? Mariette Charbonneau mérite de vives félicitations pour cette nouvelle initiative.

Le bibliothécaire de l'Ecole des Hautes Etudes commerciales connaît bien notre jeune tisserande. Mariette passe ses soirées à étudier les techniques, à les approfondir. Elle est la seule, ou à peu près, à réclamer les livres techniques sur le tissage, à demander des renseignements de tous genres. Mademoiselle Charbonneau est animée du feu sacré, celui qui trempe et consacre les compétences !

Que de choses ne pourrions-nous pas développer en ce qui regarde les arts féminins. La mode, cette grande dame si capricieuse, mérite d'être exploitée au profit de notre artisanat. Avez-vous déjà songé que les nombreux Américains qui viennent, chaque année, "villégiaturer" dans la belle région de Charlevoix recherchent les tissus domestiques pour s'en faire d'élégants costumes et que nous, Canadiens, nous leur préférons les tissus anglais ou écossais ?

Nous nous rappelons avec plaisir le beau spectacle de "La marche des laines" qui nous était offert, il y a deux ans, au Cercle Universitaire, par l'initiative de "Paysana". Madame Françoise Gaudet-Smet et sa collaboratrice, mademoiselle Fanchette Lambert, dont les beaux tricots ont été si remarquables à l'Île Sainte-Hélène, avaient trouvé une heureuse formule pour glorifier les travaux au métier. Cette revue de mode, pure laine, mériterait d'être reprise, amplifiée. J'ai la conviction très nette que le jour où l'on pourra offrir à la clientèle ce qu'elle désire, plutôt que de lui imposer, de lui faire l'article sous le couvert du patriotisme, on aura réglé le problème de l'achat chez nous.

Pourquoi ne pourrions-nous plus fabriquer couramment les confortables flanelles et les étoffes de sport dont s'enorgueillissaient nos ancêtres? Le développement rapide de nos sports d'hiver serait un marché tout trouvé; pourquoi des costumes tyroliens pour la pratique des sports dans les Laurentides? Pourquoi? Je vous pose la question!

Le tissage et la broderie pourraient s'allier de la plus heureuse manière et contribuer à créer un costume canadien, ce qui n'est pas nécessairement synonyme "d'habitant", expression qu'on emploie trop souvent, à mon avis, dans un sens péjoratif autant qu'injuste pour notre classe agricole.



Photo Tavi

● Première exposition de l'Île Sainte-Hélène. Mlle Mariette Charbonneau, aidée de sa mère et de sa jeune soeur, surveillant le montage à tisser les "tweeds".



Photo Commission du 111e Centenaire de Montréal

● Première exposition de l'île Sainte-Hélène. M. l'abbé Lecours, curé de Sainte-Madeleine de Saint-Hyacinthe, visitant les fermières de sa paroisse, appliquées au crochetage qui a rendu célèbre cette région de la province de Québec.



Photo Tavi

● Première exposition à l'Île Sainte-Hélène. Mlle Aurore Benoit, de Sainte-Madeleine de Saint-Hyacinthe, une des plus célèbres crocheteuses du Cercle des fermières. Mlle Benoit signe ses oeuvres d'un B avec un point rouge dans la partie supérieure de la lettre.



Photo Tavi, cliché Le Mauricien

- Type de tapis composé et exécuté par nos fermières du Québec.



Photo Tavi, cliché Le Mauricien

- Type de tapis composé et exécuté par nos fermières du Québec.



Photo Tavi, cliché Le Mauricien

● Tavi a photographié dans le Bas-Québec ces scènes pittoresques de l'hiver canadien que les mains des paysannes crochètent sur la toile de leurs tapis. Un exemple entre mille du renouveau des arts paysans.

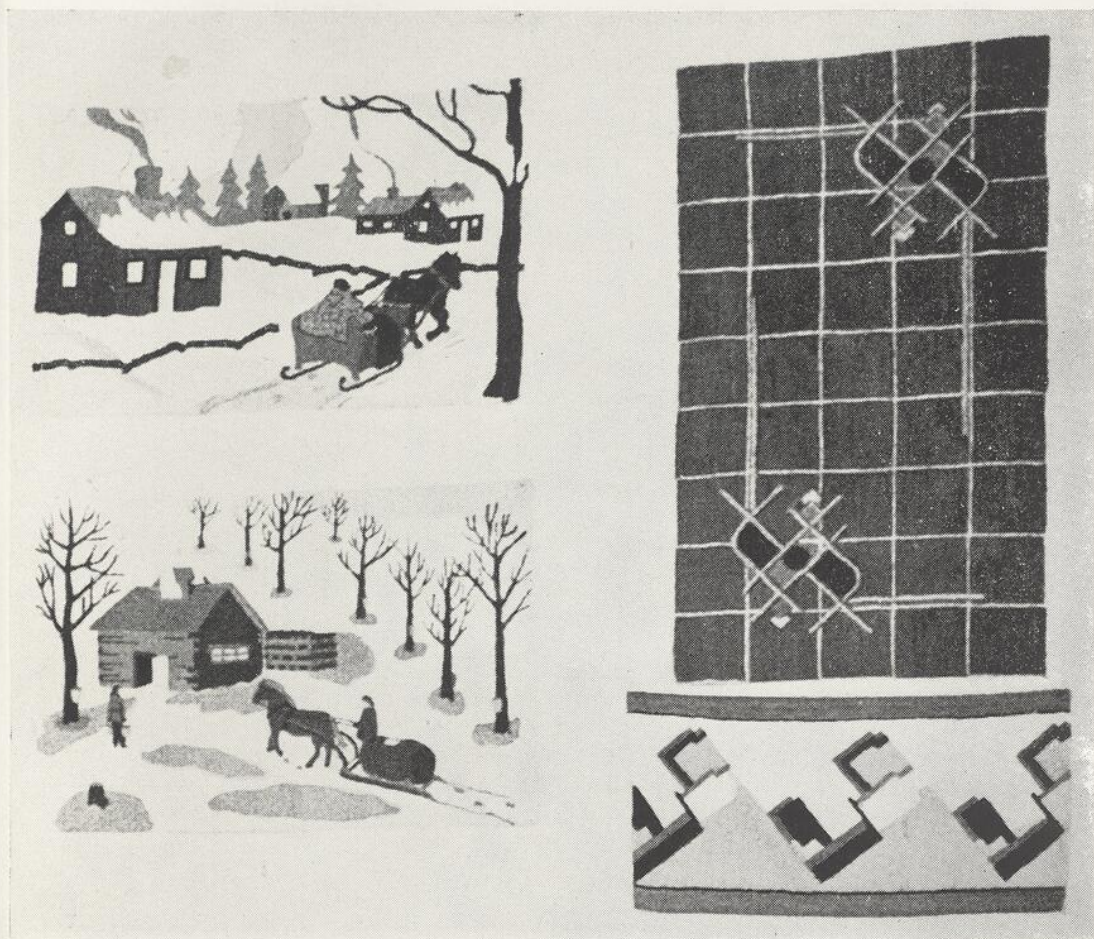


Photo: Gilles Richard

● Tapis crochetés exécutés par Mme Charles Dolbec, de Sainte-Anne-de-la-Pérade, d'après les projets étudiés au cours de décoration (2<sup>e</sup> année) de l'Ecole du Meuble, sous la direction du professeur P. E. Borduas. A gauche, de haut en bas : projets de Jean-Paul Lafortune, G. E. Couture, à droite: Laurent Tanguay et A. Durivage.



Images de la Mauricie  
Editions du Bien Public

● Un coin de l'Exposition organisée par l'Ecole du Meuble, à l'Hôtel Windsor, en janvier 1937. Sièges en merisier naturel recouverts de catalogne. Abat-jour garni de toile du pays des "Arts féminins" de Montréal. Cet ensemble était présenté comme suggestion pour l'aménagement de nos auberges campagnardes. Meubles dessinés par Alphonse Saint-Jacques.

Nous devrions, au contraire, avoir assez de fierté pour comprendre de mieux en mieux notre classe paysanne et reconnaître que nous lui devons pour une très large part la conservation de nos coutumes et de nos traditions les plus chères. Heureux devons-nous être que nos campagnes aient su conserver jusqu'à ce jour quelques traditions artisanales qui nous permettront de nous ressaisir pendant qu'il en est temps encore.

Nous avons admiré les élégants gilets de sport fabriqués, selon la technique du crocheté, par "Les Rouets qui chantent", organisation dirigée par Madame Déry, gilets dessinés par "Regor", monsieur Roger Larose, ancien élève de l'École des Beaux-Arts de Montréal. Cette technique peut également s'adapter à la confection de manteaux du soir et prêter, avec le jeu du coloris, aux fantaisies les plus décoratives. Pour dessiner ses modèles de gilets de sport aussi bien que la coiffure et les mitaines, "Regor" s'est inspiré de dessins indiens, ce qui prête à une harmonie de tons fort attrayants.

Madame Déry a imaginé aussi la confection de ceintures de sport en catalogue et aussi d'élégants gilets tissés, où le lin se marie sympathiquement à la catalogue. Toutes ces innovations méritent de retenir notre attention parce qu'elles sont dues à l'imagination créatrice des femmes de chez nous.

Vous connaissez tous l'atelier-école "Arts féminins", que dirige avec tant d'énergie, de patience et de dévouement, mademoiselle Léonie Laplante qui a eu l'avantage et le mérite de former une soixantaine d'ouvrières compétentes? Mademoiselle Laplante a voulu de plus inculquer à ses jeunes élèves le souci de la perfection, le goût du travail soigné. Elle veut développer les techniques anciennes qui tendent à disparaître. C'est pourquoi elle nous présentait, à l'Île Sainte-Hélène, un magnifique étalage de travaux de lin exécutés sur place avec une rare habileté et une rare perfection. Mademoiselle

Laplante, qui est modeste et qui fuit systématiquement toute publicité, nous a supplié de parler peu d'elle et beaucoup des idées qui lui sont chères dans le développement des arts domestiques.

Voilà une femme qui croit à la noblesse du travail manuel, où l'intelligence sait faire le point entre la technique et l'esthétique. Voilà une femme qui, s'inspirant de ce qui s'est fait ailleurs, notamment dans les pays nordiques, a compris qu'il ne fallait pas toujours compter avec les gouvernements débordés de demandes du même genre, pour faire oeuvre éducative, mais que l'initiative privée se doit aussi de faire sa part.

L'étalage et les démonstrations des "Arts féminins" étaient irréprochables. Le lin, matière noble! Le lin en faveur duquel la directrice de "Paysana" a fait l'année dernière un si vigoureux plaidoyer.

Le lin qui va connaître enfin dans notre province une renaissance qui s'imposait. Le lin qui, nous le souhaitons, sera un jour entièrement traité et filé dans notre province, avec un outillage approprié, pour répondre aux exigences multiples de notre vie moderne. Sans flagornerie, nous ne saurions trop féliciter le gouvernement de la province et son chef, le ministre de l'Agriculture et de la Colonisation, pour cette impulsion, cette politique nouvelle en faveur d'une matière première pour la culture de laquelle nos terres sont particulièrement propices.

Les métaux et le cuir repoussés, la pyrogravure, la reliure, le tarso, le travail à l'émail sont des techniques qui conviennent à l'artisanat féminin. Les suffrages qu'ont recueillis mademoiselle Marguerite Lemieux et mademoiselle Berthe Prévost à l'Exposition de l'Île Sainte-Hélène, nous laissent deviner qu'elles sont en pleine possession d'un talent qui n'a plus qu'à s'épanouir vers les tendances qu'elles nous ont laissé soup-

çonner. Souhaitons que de plus en plus, les formes et les motifs qui naîtront sous leurs doigts agiles, s'inspirent davantage de la nature canadienne, de ses traditions et de son histoire.

Elle est intéressante l'initiative de mademoiselle Anne-Marie Matte, de Saint-Basile-de-Portneuf, qui a connu une vogue justement méritée à l'Exposition de l'Île Sainte-Hélène pour ses peintures à l'aiguille.

Mademoiselle Matte, qui a fait ses études au couvent Saint-Roch de Québec, chez les Dames de la Congrégation, y avait appris le dessin à vue, le pastel et la peinture à l'huile. Un jour, pour occuper ses loisirs, elle imagine de transposer, en les brodant avec des soies de couleur, les tableaux inspirés par les maîtres. Puis elle interprète des compositions personnelles en brodant le lin sur de la toile du pays tissée dans les environs de son village natal. Mademoiselle Matte se donne à cette tâche depuis une quinzaine d'années. C'est surtout depuis cinq ans que ses produits sont commercialisés.

Les "Arts féminins" de Montréal et la Canadian Handicrafts Guild ont particulièrement contribué à faire connaître les oeuvres de mademoiselle Matte, de même que "L'Auberge du Faubourg" de Saint-Jean-Port-Joli, dirigée par Léonard Bourgault.

Horatio Walker, le regretté peintre de l'Île d'Orléans, s'est intéressé à cette artiste du terroir qui, à l'aide de son aiguille, a reproduit plusieurs tableaux de l'artiste de Sainte-Pétronille : "Le Postillon du roi", "L'Ave Maria", "A l'abreuvoir", "La coupe de la glace", etc . . .

Mademoiselle Matte, qui a écoulé plus d'une centaine de ses tableaux à l'Exposition de l'Île Sainte-Hélène, ne se laisse pas éblouir par ce succès mérité. Elle sait que son art peut se

perfectionner, devenir plus personnel. Elle veut développer de plus en plus l'emploi du lin dans l'exécution de ses travaux. Elle profitera de ses randonnées en skis ou de ses promenades estivales pour prendre des croquis, pour traduire à l'aide de son aiguille magique la silhouette des beaux vieux types de Portneuf, pays des centenaires.

La réputation de mademoiselle Matte a maintenant franchi les frontières. Chaque année, à l'époque des fêtes, une cinquantaine de ses oeuvres sont expédiées en Angleterre par les soins des admirateurs fidèles de ses travaux.

Voilà un exemple des plus concluants de la réussite d'une entreprise qui, à son début, n'avait qu'une intention: celle d'occuper les nombreux loisirs que procure la vie à la campagne. Aujourd'hui, mademoiselle Matte mène l'heureuse vie de l'artisan, travaille à son art dix et même douze heures par jour quand les commandes l'y poussent; après avoir reçu une éducation privilégiée, elle ne trouve pas dégradant ce travail sur lequel trop de "snobinettes" feraient la moue; elle y trouve, au contraire, une satisfaction, un ennoblissement de sa vie, en pensant qu'elle contribue à une oeuvre belle et qu'elle s'assure par surcroît une intéressante source de revenus.

Puisque nous venons surtout d'insister sur l'artisanat féminin, qu'il me soit permis de souhaiter voir représentées, à l'avenir, dans nos expositions, toutes les formes de l'artisanat. Nous avons sûrement des dentellières dans notre province et c'est un genre de travail qui, en étant rénové, pourrait donner lieu à d'intéressantes créations, de même que la broderie. Voilà deux métiers d'artisanat féminin dont nous avons déploré l'absence, surtout lorsqu'à l'occasion des divertissements qui ont eu lieu, en marge de l'exposition, nous admirions les attrayants costumes hongrois ou ukraniens des jeunes chanteuses et danseuses qui nous ont charmés par leur parfaite aisance et leur entrain communicatif.

Dame mode, encore une fois, se charge d'accueillir ou de rejeter les techniques. Tôt ou tard, elle revient capricieusement et pour des raisons que la raison ne connaît pas, aux idoles qu'elle a foulées aux pieds; c'est pourquoi il est très important de ne rien négliger dans l'organisation de notre artisanat afin que l'on soit en mesure de répondre à toutes les éventualités.

La couture, la haute-couture comme on se plaît à la qualifier, devrait revenir à nos compatriotes. Remarquez bien qu'il n'est pas dans mon intention de faire ici de nationalisme mal compris. Mais je dis, sans crainte d'être contredit, que si les nôtres savent avoir la compétence, il n'y aura plus de raisons pour qu'on les délaisse en faveur des autres. Nous avons droit à toutes les places que nous saurons mériter à coup de travail et nos produits devraient, à qualité et à prix égaux, primer sur tous les autres.

Avons-nous toujours l'audace et la persévérance requises dans la conduite d'une entreprise? Avons-nous toujours le souci de la perfection? Que l'Exposition de l'Île Sainte-Hélène nous soit à ce point de vue une leçon.

Tous les artisans dont j'ai eu plaisir à vous entretenir n'ont pas la prétention d'être arrivés encore à la maîtrise finale. Ils connaissent leurs lacunes et c'est ce qui fait leur succès. Ils savent que la pratique d'un métier d'art est un long achèvement vers un idéal difficile : la perfection.

Faint, illegible text at the top of the page, possibly a header or introductory paragraph.

Main body of faint, illegible text, appearing to be several paragraphs of a document.

Lower section of faint, illegible text, possibly a concluding paragraph or a separate section.

## LA FORMATION MÉNAGÈRE, PÉPINIÈRE D'ARTISANAT FÉMININ

Depuis une dizaine d'années bien des systèmes ont été proposés pour résoudre nos problèmes et en particulier nos problèmes d'éducation; qu'il s'agisse de l'enseignement primaire, secondaire ou universitaire, deux groupes ont particulièrement croisé le fer: celui des satisfaits, des bénisseurs et celui des mécontents, des démolisseurs systématiques.

Je ne crois ni à l'un ni à l'autre des procédés, pas plus que je n'ai l'intention, en parlant de la formation ménagère, de bénir ou de démolir.

J'avais l'avantage, au cours de l'été 1938, d'assister à une conférence que donnait mon bon ami, l'abbé Albert Tessier, aux inspecteurs d'écoles de la province, réunis à Oka.

M. Tessier, qui est le visiteur général des écoles ménagères, signalait à son auditoire quelques-unes des formules mises périodiquement en circulation comme moyen de relèvement et de salut. "Chacun y va de son diagnostic et de ses remèdes! Et chacun sabre impitoyablement les méthodes voisines. Or, quand on y regarde de près, il saute aux yeux que la plupart veulent fondamentalement les mêmes choses, à des nuances près. Des nuances qui représentent d'habitude

une infime proportion du problème en cause. Pourquoi, alors, ces hérissements et ces frictions . . . si on est d'accord sur 90%? Avec un peu de réflexion, on devrait finir par comprendre et par se comprendre. Et nos énergies, au lieu de s'annuler stérilement, serviraient enfin à pousser de l'avant, dans le même sens."

"Si on pouvait, poursuivait l'abbé Tessier, accepter enfin de tenir le milieu entre la matraque et l'encensoir, et se faire une loi d'envisager les hommes, les causes, les mouvements, avec un oeil constructif, avec le souci de voir d'abord ce qu'il y a de bon et d'utile en eux, nous serions moins souvent rétifs et critiqueurs, nous aurions moins souvent envie de poser au censeur implacable et de toujours mettre des bois de travers dans les roues. La vie serait tellement plus belle et tous nos mouvements iraient tellement mieux !"

Ne vous attendez pas, après ces précautions oratoires, à des propos acides . . . ni à des commentaires au sucre.

Je veux simplement dire aux gens qui ont la manie de crier partout que tout va mal, qu'il est des domaines où ça va beaucoup mieux pour ne pas dire que ça va très bien. J'ai eu l'occasion récemment d'étudier d'assez près un secteur important de notre enseignement féminin . . . Comme beaucoup d'autres, je ne m'étais jamais véritablement arrêté à réfléchir sur ce que représentent les écoles ménagères dans notre culture. J'avais, de cette forme d'enseignement, une idée plutôt vague, ne voyant là rien de plus qu'un entraînement spécialisé visant à préparer des conférencières . . . ou des bonnes à tout faire capables de bien entretenir une maison.

Il nous arrive souvent, par défaut de mise au point, de rapetisser les choses et de les déformer. Dans le cas de l'enseignement ménager, cette déformation, assez générale dans le

public, s'excuse difficilement. Car il y a longtemps qu'on fait de l'enseignement ménager dans notre province . . . C'est même chez nous que cette méthode de formation aurait pris droit de cité pour la première fois dans les programmes officiels. La Belgique et la Suisse auraient ensuite emboîté le pas.

En 1882, l'enseignement ménager s'introduisit dans la province, grâce au sain réalisme de la Mère Saint-Raphaël et de ses compagnes ursulines, fondatrices de l'École de Roberval. L'exemple et les méthodes de ces excellentes éducatrices rayonnèrent bientôt sur toute la province, et l'on recommença à découvrir que l'éducation complète ne peut pas se limiter au développement exclusif des talents intellectuels. Car il y a d'autres talents que ceux de la mémoire. Même les talents manuels, qu'il ne faut pas classer au rang de talents roturiers et qui gardent toute leur importance et toute leur dignité dans la vie.

La formation ménagère tâche d'accorder à tous les talents leur place raisonnable. Les écoles ménagères régionales accueillent les élèves après la neuvième année, alors qu'elles ont acquis un certain développement intellectuel. Durant trois années supplémentaires (10e, 11e et 12e) elles poursuivent ce développement de l'esprit par des lectures et des études portant sur la formation religieuse et familiale, sur la psychologie et la pédagogie domestiques, sur la littérature et sur la langue françaises, sur les sciences naturelles, sur l'arithmétique, etc . . . . A cela s'ajoutent les études plus spécialement adaptées à la vie d'un foyer: art culinaire, tenue de maison, médecine et hygiène, technique de la coupe, de la couture, du tricot, du tissage, des arts décoratifs, etc. . . .

A cette culture générale s'ajoutent des travaux pratiques de tout genre, qui permettent de faire passer, de la mémoire à toute la personne, les théories et leçons des manuels. Ainsi

s'épanouit, dans un tout bien agencé, la personnalité complète des élèves.

Ce qui est de nature à nous plaire, c'est que la formation domestique redonne au travail manuel sa dignité et sa grandeur. Rendre au travail fait avec goût et perfection ses titres de noblesse, c'est accomplir une tâche bienfaisante et c'est restaurer une tradition bien française: le culte de la "belle ouvrage" !

La réhabilitation du travail manuel se poursuit doublement à l'école ménagère, car, en plus du cours de trois ans dont nous venons de parler, on a établi une "section familiale" vouée presque totalement à l'entraînement aux tâches multiples du foyer.

L'école ménagère régionale a vu se renouveler ses programmes depuis trois ou quatre ans. Les principes directeurs appliqués depuis 1882, chez nous, continuent d'inspirer ceux qui veulent assurer à nos jeunes filles une formation supérieure complète, une formation qui prépare à la vie réelle. Monsieur Alphonse Desilets, directeur du Service de l'Enseignement ménager, et monsieur l'abbé Albert Tessier, visiteur-propagandiste des écoles ménagères, ont déployé un zèle louable pour donner à cette forme idéale de culture féminine son plein épanouissement. De leur côté, les dirigeants des écoles ont poussé de l'avant avec une bonne volonté admirable. Toutes les communautés religieuses intéressées ont généreusement accepté certains sacrifices matériels assez lourds, car la mise au point des locaux et de l'équipement ménager exigeait des transformations considérables pour répondre aux spécifications des règlements nouveaux.

L'école ménagère se doit, en effet, d'offrir aux élèves des conditions de vie s'écartant du ton d'un simple pensionnat. On doit viser à créer une atmosphère épanouissante où la jeune

fille puisse s'entraîner à l'esprit d'initiative, sous une direction discrète. En somme, l'école ménagère doit apparaître comme un foyer modèle, où la vie s'organise harmonieusement.

Depuis quelques années, les cours ménagers ne sont plus une simple annexe du pensionnat. L'école ménagère est devenue maison autonome et les élèves ont leurs locaux particuliers: salles de travail, classes, studios, cuisine, réfectoire et dortoirs. Beaucoup de maisons ont aménagé des chambrées et presque toutes ont adopté un uniforme spécial, qui s'éloigne résolument du "costume" un peu funèbre des pensionnats. En somme, tout a été prévu pour donner aux élèves le goût de l'ordre, du travail joyeux, des responsabilités prises consciencieusement.

Il faudrait que ceux qui protestent à temps et à contre-temps contre l'immobilité rétive de nos éducateurs ou de nos éducatrices se donnent la peine d'aller voir de près les écoles ménagères régionales. Ils verraient comme on a su, dans ce secteur, comme dans beaucoup d'autres d'ailleurs, s'adapter rapidement et pleinement aux conditions actuelles.

Ce qui s'est accompli là me permet de suggérer des contacts plus confiants et plus constructifs entre les éducateurs et les parents désireux de vraiment collaborer à l'éducation de leurs enfants. Ces rencontres auraient les plus heureux résultats . . . de part et d'autre.

Le nouveau ménager actuel poursuit l'oeuvre inaugurée à Roberval en 1882, et reprise avec ferveur à Saint-Pascal vers 1905. Aujourd'hui l'enseignement ménager couvre entièrement la province et les doctrines qui l'inspirent pénètrent partout.

Ces idées avaient été mises en pratique par le regretté Mgr J.-C. Allard dont il nous est agréable de rappeler la mé-

moire à titre d'ancien curé et de fondateur de l'École Ménagère et de l'École d'Agriculture de Sainte-Martine. Il fut un grand éducateur, un animateur dont les oeuvres n'ont cessé d'être fécondes.

J'ai eu sous les yeux et j'ai pu examiner à loisir les programmes, les questions d'examens et les règlements qui régissent nos écoles ménagères.

Je n'ai pas la compétence pour les commenter comme je le souhaiterais, pour vous faire connaître cette oeuvre d'éducation plutôt méconnue, surtout dans nos grandes villes.

Aux jeunes filles et aux mamans mêmes, qui jusqu'ici se seraient imaginé que la formation ménagère ne pouvait que contribuer à développer des aptitudes de buandières et de cordons bleus de troisième ordre, je demande un sens plus honnête de la réalité.

Et comme exemple concret, écoutez les recommandations écrites au chapitre du dessin et des arts décoratifs qu'il nous est permis d'apprécier plus que tout autre matière.

"La culture d'un art inspiré de notre nature, de notre histoire, de notre vie canadienne s'impose au plus haut point. On devra en tenir compte largement dans le choix des motifs. Eviter surtout la copie en série des images coloriées brutalement; calendriers, sujets exotiques, moulins hollandais, scènes bretonnes, végétations tropicales, etc. . . . se servir de l'excellente discipline qu'est le dessin pour développer le sens de l'observation, aiguïser la vision des choses qui nous entourent."

Rien de plus juste, de plus net ni de plus précis. C'est le bon sens même encore une fois, bon sens dont on a souvent tendance à s'écarter pour des formes trop abstraites et détestablement trop théoriques. C'est en développant des prin-

cipes d'éducation comme ceux-là que l'on arrivera à former les chefs de file, les têtes dont nous avons besoin pour contribuer à la création d'un art vraiment régional.

C'est l'auteur de Menaud, l'abbé Félix-Antoine Savard, qui disait un jour, dans un de ces moments d'exaltation qu'il éprouve en face de la nature canadienne: "Nous marchons sur dix pieds d'épais de poésie, mais avec des bottes de sept lieues". Il faut que le dessin d'observation devienne une matière du programme régulier de chacune de nos écoles spéciales dans tous les domaines de l'éducation; développons donc de plus en plus ce sens d'observation indispensable, ouvrons largement portes et fenêtres des salles de cours, et délaissions le manuel chaque fois qu'il n'est pas indispensable.

Je me dois, avant de clore ces remarques à bâtons rompus, de vous illustrer ma démonstration par un exemple concret.

Je pourrais en citer plusieurs; j'ai fait allusion tout à l'heure à Sainte-Martine et à Mgr Allard. J'ai déjà eu l'occasion à maintes reprises de dire tout le bien que je pensais de cette institution comme je pourrais en dire de chacune des écoles, si j'avais eu l'avantage de les visiter toutes. Je m'excuse donc à l'avance, auprès des autres institutions, car il m'est impossible de parler de chacune. Je prends occasion d'une visite récente pour louer le zèle et la ferveur qui président aux destinées de l'Ecole Ménagère de Saint-Jacques de Montcalm, sous la direction des religieuses de Sainte-Anne, dans le diocèse d'un évêque fervent de la formation ménagère, S. Exc. Mgr J.-A. Papineau.

Les écoles n'existent pas en vue d'organiser des expositions de fins d'année. Ces dernières cependant permettent de se faire une idée exacte de la qualité de l'enseignement et des principes pédagogiques qui régissent les institutions.

Il m'est agréable de déclarer que c'est en visitant l'École Ménagère régionale de Saint-Jacques de Montcalm en juin 1939, en compagnie de quelques amis, que m'est venue l'idée d'écrire la présente étude. Toutes les remarques et appréciations que je viens de noter m'ont été suggérées par la visite de l'institution et des salles d'exposition dont la tenue était d'une rare qualité technique et artistique.

Le zèle des religieuses, leur volonté de se perfectionner sans cesse, leur souci du développement de toutes les qualités et aptitudes dont nous venons de parler, méritent d'être soulignés et loués.

Les religieuses de Saint-Jacques de Montcalm désirent de plus que leur enseignement ne se confine pas à l'intérieur des murs de leur école. Elles continuent à suivre les élèves après leur sortie; elles s'intéressent aux jeunes filles en les aidant à se perfectionner et en leur procurant les ressources nécessaires pour que celles qui désirent se créer un avenir dans l'artisanat puissent poursuivre la carrière de leur choix.

L'exposition nous a révélé que la moindre des préoccupations d'économie domestique n'était pas laissée au hasard, au petit bonheur.

On sait qu'à la campagne on peut, avec de la débrouillardise, trouver tout ce qu'il faut pour les besoins de la maison. Les religieuses ne désirent pas pour cela faire des futures mères de famille des mercenaires, ni des esclaves.

En leur indiquant des recettes simples d'art culinaire ou d'économie domestique, elles désirent tout simplement leur donner confiance en elles-mêmes dans le soin des moindres détails. L'École de Saint-Jacques accomplit une besogne remarquable. Son exposition nous a révélé que la coupe et la couture peuvent très bien être enseignées par des religieuses

sans pour cela que les robes, costumes et manteaux nous ramènent quinze ou vingt ans en arrière.

Des travaux de tissage, variés et de bon goût, ne le cèdent en rien aux meilleurs tissus commerciaux du même genre.

Les travaux d'art décoratif, qu'il s'agisse du cuir, du bois ou de l'étain repoussé, nous ont redonné espoir dans l'avenir de ces formes d'artisanat féminin.

L'inspiration était très au point, avec un souci d'amélioration constant, un désir de perfectionnement qu'on ne rencontre pas partout. Donnons le large crédit à nos communautés enseignantes; pour elles les secrets jalousement gardés n'existent pas. Quand une religieuse connaît bien une technique, un art ou une science, elle les transmet sans réserve et sans cachette.

J'ai vu à Saint-Jacques des choses plus humbles, mais réalisées avec combien de perfection; c'est bien là où la formation ménagère prend toute son ampleur, son sens le plus noble. La question des teintures domestiques est étudiée avec minutie et avec une réussite qui a émerveillé M. Clarence Gagnon, connaisseur dans la pratique de nos arts du terroir.

La fabrication des savons de ménage, de toilette, et même du savon à barbe, — oui messieurs! — a fait l'étonnement ravi des visiteurs.

On enseigne aussi la fabrication de l'eau de Javel dont le prix de revient est d'environ 1/5 du coût d'achat normal; on fabrique aussi les encaustiques et on attache une importance toute particulière aux produits de l'érable et du rucher.

Bref, rien n'est laissé au hasard et ce qu'on fait à Saint-Jacques, sous l'impulsion des RR. SS. de Sainte-Anne, et en particulier de la dynamique Directrice des cours, Soeur Marie-

Jeanne-de-France, continuateurice de l'oeuvre de Mère Marie-Aimée, on le fait aussi ailleurs, dans les autres écoles ménagères régionales, et cela est bien consolant.

Dans toutes ces initiatives, on sent des idées supérieures qui président et qui ont pour but la formation morale et intellectuelle, autant que ménagère et manuelle, de nos jeunes filles.

Il faut en féliciter le Secrétariat de la province qui fait oeuvre utile par le Comité catholique de l'Instruction publique. Il faut féliciter aussi le directeur de l'enseignement ménager, monsieur Alphonse Desilets, ainsi que l'abbé Albert Tessier, visiteur-général propagandiste, qui, dès sa nomination, a compris que son rôle ne consistait pas à vérifier des recettes de cuisine pas plus qu'à fournir des modèles de tricot.

Monsieur l'abbé Tessier agit surtout comme apôtre et propagandiste de l'enseignement ménager. Pour compléter son action, l'honorable Secrétaire de la province sur la recommandation du Comité catholique de l'Instruction publique, vient de nommer une visiteuse assistante, chargée surtout de promouvoir l'avancement technique des élèves. La titulaire de ce nouveau poste, mademoiselle Monique Bureau, apportera à sa tâche beaucoup de zèle et une compétence acquise par un long entraînement à toutes les formes de l'artisanat féminin.

"Au cours de sa première année de service, le visiteur a surtout regardé, écouté, observé. Avant de prendre des attitudes personnelles et de donner des directives, il a d'abord essayé de se rendre compte de la situation, de comprendre les problèmes et de se faire des idées aussi claires que possible. Cette année d'examen l'a convaincu des possibilités merveilleuses de la formule d'éducation complète qu'est l'enseignement ménager, ou mieux la formation ménagère. Le visiteur insista, en passant, sur la confusion que le mot instruction ou enseigne-



Photo Jean-Marie Gauvreau

● Georges-Edouard Tremblay, fabricant de tapis de Pointe-au-Pic, qui, avec sa femme et quelques ouvrières, travaille pour la "Little Shop", entreprise de M. Alcide Bergeron.



● De gauche à droite, Médard Bourgault et ses deux frères, Jean-Julien et André, sculpteurs sur bois de Saint-Jean-Port-Joli.



Cliché Technique

● L'un des groupes sculptés qui ont rendu célèbre Médard Bourgault. "Scène d'arrachage des souches". Au premier plan "Le forgeron".



Photo Tavi, Horizons juillet 1939

● Médard Bourgault sur le perron de son atelier à Saint-Jean-Port-Joli.

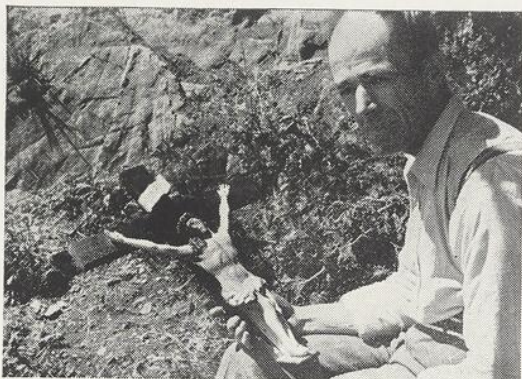


Photo Tavi, cliché Technique

● Médard Bourgault tenant en main  
son premier crucifix.

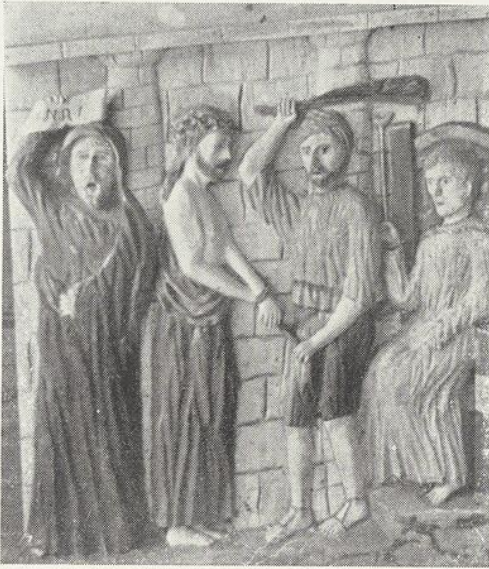


Photo Tavi, cliché Technique

● Station du Chemin de la Croix, une des premières oeuvres sculptées et polychromées de Médard Bour-gault. Collection Jean-Marie Gauvreau.

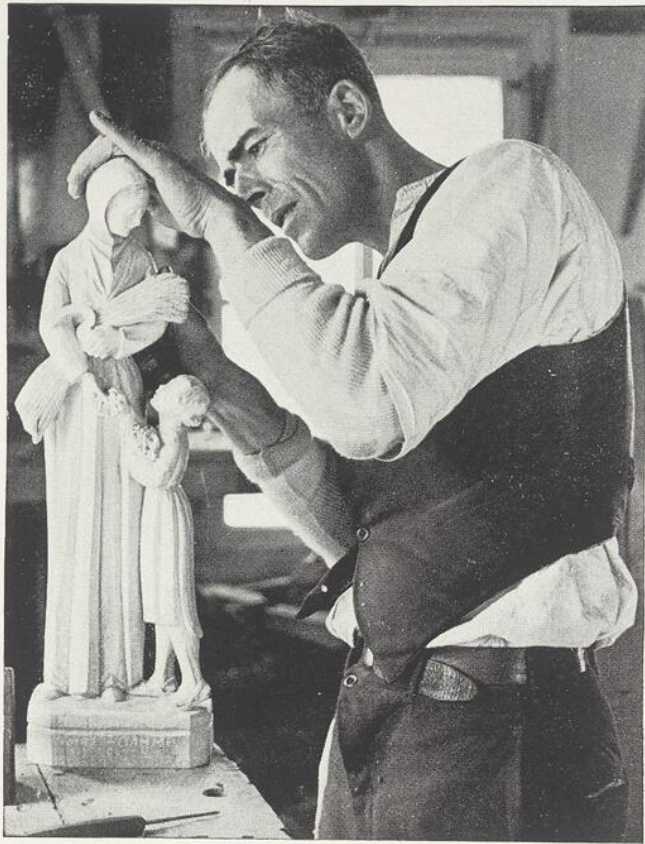


Photo Tavi, cliché Technique

- Médard Bourgault mettant la dernière main à une statue de sa composition qu'il a intitulée: "Notre-Dame des Agriculteurs".



Photo Tavi, Le Mauricien, novembre 1937

● **Jean-Julien Bourgault et sa soeur Yvonne à l'établi de leur atelier, à Saint-Jean-Port-Joli.**

ment risque de causer dans l'esprit des éducateurs. Le mot enseignement fait trop penser à des manuels, à des leçons, à des examens portant sur des textes livresques. Il ne faut pas que cette partie nécessaire de la culture prenne toute la place. Dans la formation ménagère en particulier les manuels doivent garder nettement leur rôle d'auxiliaires, de guides. La seule chose qui compte, en somme, c'est le développement, le dressage intelligent de la personnalité. La mémoire ne joue là-dedans qu'un rôle accessoire."

Les écoles ménagères régionales, tout en donnant une formation générale nous fourniront des sujets bien préparés pour affronter la vie et ses problèmes. Adaptée au milieu, soudée au réel, la formation ménagère est aussi une pépinière où celles qui se sentent des dispositions particulières pourront recueillir assez de renseignements et de formation pour réaliser leur idéal.

Les sujets de choix pourront ensuite poursuivre des études plus spécialisées, s'il y a lieu, et devenir des artisans, dans toute l'acception du mot. Établissons donc, à tous les degrés de notre enseignement, les paliers nécessaires au développement des compétences dont nous avons tant besoin dans tous les domaines.

Faint, illegible text, possibly bleed-through from the reverse side of the page.

## TAPIS A VENDRE

“Tapis à vendre”, quand ce n’est pas “Carpets for sale”, voilà une inscription devenue familière aux usagers de nos grandes routes !

Le tapis crocheté est une production spécifiquement canadienne-française, de même que la catalogue. Nos mères et nos arrière-grand’mères les ont toujours fabriqués pour les besoins domestiques. Pas une maison canadienne d’autrefois qui ne possédât sa réserve de carpettes et de catalogues soigneusement rangées dans le coffre traditionnel, soit pour remplacer les articles devenus hors d’usage, soit pour offrir à la jeune fille qui allait fonder un foyer.

Les touristes se sont intéressés à ce genre d’articles marqués souvent d’une note vraiment originale. Le sens d’observation et l’ingéniosité des ouvrières ont su parfois exploiter habilement les thèmes campagnards et les procédés décoratifs inspirés de notre nature et de nos plantes. Les tapis fabriqués dans nos campagnes, il y a une cinquantaine d’années, étaient d’une spontanéité que nous ne retrouvons pas toujours aujourd’hui.

Des commerçants peu scrupuleux, réalisant les beaux bénéfices à tirer du labeur de nos fermières, les ont exploitées souvent d’une façon éhontée. C’est ainsi que naquit le troc

de nos tapis canadiens. Contre dix, douze ou quinze tapis faits d'ailleurs à la hâte et sans goût, on offrait des statues, des pièces de prélat et des articles de nulle valeur. On fit croire à nos habitants que la laine de leurs moutons ne valait pas six sous. On leur échangea les tontes de leurs moutons pour des bas tricotés mécaniquement où la proportion de coton était plus élevée que celle de la laine.

Devant cet état de choses, nos fermières perdirent le goût de la "belle ouvrage". Elles ne retiraient plus que quelques sous pour des tapis qui leur avaient coûté tant de labeur. Même les pièces de choix, qui se vendaient trois, cinq ou dix dollars avant la guerre, rapportent péniblement un ou deux dollars. Les trafiquants, les profiteurs ont gâté la sauce. Ils ont expédié par ballots, aux Etats-Unis, le fruit de leurs cueillettes; ces tapis médiocres étaient ensuite revendus dans les magasins américains pour moins d'un dollar.

Notre main-d'oeuvre s'est trouvée dépréciée; plusieurs ouvrières se sont découragées et devant une telle situation, elles ont abandonné les solides traditions d'autrefois. Plusieurs offrent aujourd'hui de ces "tapis à vendre". Les cordes à linge en sont abondamment garnies: si le genre ne se renouvelle pas, le marché sera bientôt complètement saturé.

D'autre part, l'étalage au soleil et à la poussière, de pièces disparates et sans originalité contribue largement à tuer un commerce jadis florissant.

La production massive des tapis crochetés a poussé les ouvrières à travailler en vitesse et sur des thèmes faciles. On a cessé de créer en s'inspirant de notre vie et on s'est fait copiste souvent malhabile d'images de calendriers — même quand ces images représentaient des oeuvres de maîtres, tels Maurice Cullen, Horatio Walker ou Clarence Gagnon, la

transposition était rarement heureuse. La technique de la peinture et celle du tapis sont choses fort différentes.

D'ailleurs, un autre problème se pose à cet égard: le respect de la propriété d'autrui.

Il faut qu'on sache qu'on n'a pas le droit de copier ou de reproduire une oeuvre d'art, si on ne s'est pas assuré la propriété des droits d'auteur ou au moins une autorisation expresse de l'artiste ou de l'acquéreur du tableau qu'on veut reproduire.

Croyez-vous par exemple, que les artistes et les amateurs d'oeuvres d'art sont bien aise de voir reproduites à des centaines ou à des milliers d'exemplaires, les vieilles maisons, les scènes campagnardes de Clarence Gagnon ?

Ce dernier a produit toute une sensation parmi les artisans de l'Île Sainte-Hélène en leur rappelant ces vérités. Il leur a rendu un grand service, même si ses propos, très justes, ont pu déplaire sur-le-champ.

Sait-on que Clarence Gagnon a vécu plusieurs années à la Baie Saint-Paul et qu'il s'intéressa vivement à la renaissance de nos arts paysans et à la confection des tapis en particulier ?

Il mit avec désintéressement son beau talent d'artiste au service des ouvrières. Il leur composa des modèles, suivit avec intérêt leurs activités. Il les engagea à développer elles-mêmes leur ingéniosité et leur esprit d'observation, à faire parler les vieux et les vieilles sur les méthodes et procédés anciens de teinture et de fabrication.

C'est M. Gagnon qui nous a raconté qu'autrefois à la Baie Saint-Paul on incorporait à la laine, en la filant, le poil des peaux, recueilli dans les tanneries. Cette matière donnait aux tapis une consistance, une solidité et une apparence tout à fait remarquables.

Clarence Gagnon, au cours de ses nombreux voyages dans les pays scandinaves, s'est intéressé à tout ce qui touche au maintien des techniques, des traditions populaires et du folklore. Sa précieuse expérience a contribué et contribuera encore, au succès des activités de l'Île Sainte-Hélène et de la célébration du IIIe Centenaire de Montréal.

La question des modèles, c'est la grande pitié de la fabrication de nos carpettes et des nos tentures murales. Un tableau d'artiste n'est pas fait pour être transposé comme cela se pratique avec nos modèles de tapis crochetés. On nous répondra qu'aux Gobelins on reproduit en tapisserie des tableaux de maîtres. Je réponds tout de suite qu'on déplace la question et qu'une exception ne confirme pas la règle.

Aux Gobelins et ailleurs, on établit avec soin des cartons étudiés pour une technique particulière, où la stylisation a un rôle à jouer, beaucoup plus grand que dans la peinture de chevalet, même si celle-ci admet certaines simplifications de détail pour mettre en relief le sujet principal.

Il faut donc laisser aux spécialistes le soin d'élaborer des modèles, faire confiance à ceux qui ont des connaissances artistiques, qui maîtrisent à fond les lois de la composition décorative.

On devrait de plus en plus s'attacher à ces problèmes pratiques dans nos écoles; je ne dis pas qu'on ne s'y est pas intéressé jusqu'ici mais il faudrait amplifier, multiplier toutes les initiatives dans ce sens.

Qu'on me permette de signaler une réalisation de l'École du Meuble, l'année dernière. Les quatre meilleurs projets d'un concours de tapis, au cours de décoration, furent exécutés par Mme Charles Dolbec, habile ouvrière de Sainte-Anne-de-la-Pérade. Ce ne sont pas des chefs-d'oeuvre, mais ils indiquent

quelle collaboration précieuse pourrait s'établir entre artistes et ouvrières.

N'y aurait-il pas moyen, avec les centaines d'élèves qui fréquentent nos écoles d'arts, d'assurer la création de deux ou trois cents modèles, par année, modèles qui ne seraient pas des chefs-d'oeuvre, j'en conviens, mais qui serviraient à guider nos gens et à stimuler leur esprit d'invention. Répartissons cinq ou six modèles par comté, on évitera ainsi la copie standardisée. Cet effort vaut la peine d'être tenté; c'est une éducation à faire pour relever un art qui s'étirole.

Jean Palardy, artiste-peintre de talent, a dessiné, il y a quelques années, des modèles de tapis commandés par la maison Henry Morgan de Montréal. Ces tapis, exécutés par les ouvrières de Saint-Urbain, sortent de la banalité courante.

Nous nous souvenons d'un, en particulier: comme fond, les montagnes aux plans multiples de Charlevoix; au premier plan, trois poulains rétifs, une course folle dans la plaine; des étoiles stylisées garnissent le ciel. Éléments ordinaires, vivants, attrayants, pleins d'esprit et de vérité, dans une coloration de bleus, de verts et de jaunes. Une décoration simple, heureuse et bien de chez nous.

Combien vraie est cette phrase d'Henri Pourrat, dans son admirable livre: "Toucher Terre". Il écrit justement à propos des arts de l'artisan, qu'il appelle "les arts premiers", que "le beau n'est pas le difficile, s'il est difficile d'arriver au beau."

Palardy a pleinement réalisé cette sentence dans tous les tapis qu'il a composés. Il n'a pas voulu faire un tableau, mais une composition décorative adaptée à une technique particulière.

On pourrait écrire un volume entier sur l'histoire de nos tapis, lamentable histoire! Savez-vous que les Japonais

sont venus chez nous dans la province de Québec ? Ils ont acheté la plus belle collection de nos tapis traditionnels. Ils ont fait reproduire ces carpettes au Japon. Elles ont inondé le marché canadien pendant un certain temps. Au Japon, on travaille pour quelques sous par jour. Les tapis crochetés japonais se vendaient chez nous pour une bagatelle. On nous dit que, grâce à l'intervention du colonel Wilfrid Bovey, nous avons été fort heureusement délivrés de ces "japonaiseries".

La question des modèles de tapis a préoccupé plusieurs propagandistes de l'artisanat. Il y a trois ou quatre ans, madame Françoise Gaudet-Smet édita un album de modèles avec indication des couleurs; ils sont dus au réel talent d'un jeune artiste de Montréal, diplômé de l'École des Beaux-Arts, M. Maurice Raymond.

La Canadian Handicrafts Guild a déjà organisé de nombreux concours. De plus, un comité permanent de la guilde prépare une série de leçons de composition décorative élémentaire qui paraîtront dans "La Revue Populaire", accompagnées de nombreux croquis.

Voilà autant d'initiatives réconfortantes, dont pourront tirer parti nos meilleures ouvrières.

Plusieurs sont habiles au crochetage mais il est encore rare de rencontrer de véritables virtuoses du crochet. Dans les régions que j'ai eu l'occasion de visiter, je voudrais du moins citer les demoiselles Dionne de Saint-Arsène, Rivière-du-Loup, dont l'une est professeur à l'École des Arts domestiques de Québec; madame Beaupré de Saint-Valérien, dont l'habileté s'allie à une ingéniosité d'interprétation vraiment remarquable; Mlle Berthe Desjardins, de Notre-Dame-du-Lac. On me permettra toutefois, même pour ces exécutantes remarquables, de faire quelques réserves sur les thèmes traités.

Quand serons-nous délivrés des larges bordures noires qui entourent et tuent toutes les compositions? Pourquoi imiter des cadres avec du chiffon ou de la laine?

Dans la région de Charlevoix, il y a de nombreuses et très habiles ouvrières du tapis, notamment à Saint-Urbain, où il s'en fabrique par centaines dans presque tous les foyers. Bonne technique en général, mais toujours la banalité épidémique des modèles!

Monsieur et madame Georges-Edouard Tremblay, autrefois de Baie Saint-Paul, méritent une mention toute spéciale. M. Alcide Bergeron, propriétaire du comptoir "Little Shop" à Pointe-au-Pic découvrit les ressources de Tremblay et l'engagea à venir s'installer à Pointe-au-Pic. Depuis, monsieur Tremblay travaille chez Bergeron qui lui achète d'avance toute sa production. G.-E. Tremblay a perfectionné une technique qui lui permet de donner du relief à ses dessins.

Celui-ci a des dons artistiques intéressants. Il peint à ses heures et a déjà vendu plusieurs de ses oeuvres à l'occasion d'expositions locales. S'il veut bien accepter notre conseil, qu'il emploie ses moyens d'expression au service d'une spécialité artisanale où il excelle.

Qu'il délaisse la copie, pour composer lui-même des modèles qui nous reposeront de l'éternel plagiat. Tremblay en est capable, il l'a déjà prouvé.

Pour clore ce chapitre, je voudrais vous raconter une histoire vraie, réalisée par un curé de chez nous qui était convaincu des ressources que pourrait rapporter le travail de coopération, de centralisation et de régionalisation qui nous sont si chères.

M. l'abbé Lecours, curé de Sainte-Madeleine-de-Saint-Hyacinthe, constatant que les ouvrières de son Cercle de fermi-

ères possédaient des aptitudes, qu'elles travaillaient souvent à vil prix, et que nombre d'entre elles avaient des loisirs, décida de les spécialiser dans le crochetage des tapisseries murales de format réduit.

Autrefois on faisait des tapis de 30'' x 20'' environ qu'on avait du mal à vendre \$1.50 ou \$2.00. Aujourd'hui ces mêmes tapis ne se vendent guère plus que 50 cents et 75 cents. Les ouvrières ne retirent donc pas un prix équitable de leur travail.

Monsieur le curé s'est d'abord préoccupé de trouver du tissu préparé dans une manufacture de Saint-Hyacinthe. Il a choisi des modèles en s'inspirant des scènes de nos artistes du terroir. Il a réduit considérablement les dimensions des pièces à exécuter. Il a perfectionné la technique par l'emploi d'un chiffon plus fin permettant un crochetage beaucoup plus serré et partant plus long à exécuter.

Avec l'aide de sa soeur, mademoiselle Lecours, il n'a ménagé ni son temps, ni son dévouement. Il a critiqué, louangé, stimulé et encouragé à la fois ses gens; il est un entraîneur qui ne manque pas de feu sacré. Il est aussi un artiste passionné des vieilles choses de chez nous; soit dit en passant, il possède une rare collection de nos anciens mobiliers, vieilles étoffes, céramique et orfèvrerie d'autrefois. Il croit à la renaissance de notre artisanat et veut y collaborer. Il est en un mot un animateur et comprend son rôle de curé.

Il y a trois ans que l'expérience de Sainte-Madeleine, grâce au curé Lecours, se poursuit. Aujourd'hui le crochetage de Sainte-Madeleine est connu dans toute la province et à l'étranger. Les ouvrières ne sont pas assez nombreuses pour répondre à toutes les demandes que centralise monsieur le curé. Il est consolant et émouvant à la fois de voir, comme nous les avons vues, les ouvrières venir au presbytère apporter,

le soir, le travail de la journée, recevoir le produit de leur labeur, écouter les remarques toujours judicieuses de monsieur le curé et de mademoiselle Lecours.

On peut affirmer que monsieur l'abbé Lecours a contribué au perfectionnement de la technique du crochetage. Il a imaginé, par exemple, de faire amidonner la toile qui sert de fond, pour empêcher le crochet de ramener à la surface les parcelles de fil de la toile de jute. Le tissu à crocheter est une espèce de tricolette de coton servant à fabriquer généralement les sous-vêtements bon marché. Les dimensions réglementaires adoptées sont les suivantes :

5½" x 8", 6¼" x 9¾" et 10" x 12".

Une trentaine de jeunes filles emploient aujourd'hui tous leurs loisirs à ces travaux. La meilleure ouvrière trouve toujours \$1.00 par pièce de 10" x 12". Quand son tissu est préparé, elle peut facilement en fabriquer deux et trois par jour. Le tissu ne lui coûte pas cinq sous par pièce.

Une autre jeune fille, ancienne institutrice, travaille exclusivement pour la Canadian Handicrafts Guild de Montréal. On lui paie régulièrement \$1.50 par tapis de 8" x 12". Elle se donne à ce genre de travail depuis quatre ans. Elle admet retirer ainsi un salaire de \$15.00, \$18.00 et \$20.00 par semaine; avis aux institutrices en disponibilité !

Il nous semble que ces deux exemples sont assez éloquents pour conclure à la bienfaisance de l'oeuvre accomplie par M. le curé Lecours, dans sa paroisse de Sainte-Madeleine. Se représente-t-on ce que vaut à une famille d'ouvrier de village ou de cultivateur un apport comme celui-là.

Les arts domestiques et l'artisanat réussissent dans une paroisse quand ils sont l'oeuvre d'une personne qui sait suivre, coordonner et diriger les efforts.

Les marchés de la Canada Steamship Lines, du Canadien National, de la Hudson Bay et de nos principaux comptoirs, comme "A l'Araignée d'Or" des Trois-Rivières, sont ouverts aux tapis crochetés de Sainte-Madeleine.

La spécialisation régionale est la seule et unique formule heureuse qui soit. Parcourons les pays dont l'artisanat est célèbre et nous ne ferons point d'autres constatations. L'artisanat paie à la condition d'être coordonné, dirigé, bien présenté et bien exécuté. C'est le cas de Sainte-Madeleine : l'expérience est concluante.

Monsieur le curé de Sainte-Madeleine n'aime pas la publicité; il la fuit. Travailler pour le bien de ses gens, cette récompense lui suffit. Qu'il nous pardonne d'avoir éprouvé sa modestie. Son initiative, celle de mademoiselle Lecours, méritaient d'être citées en exemples et nous ne saurions nous repentir d'avoir accompli cet agréable devoir de reconnaissance et d'admiration.

## MÉDARD BOURGALT

ET

### L'ÉCOLE DE SCULPTURE SUR BOIS DE SAINT-JEAN-PORT-JOLI

Connaissez-vous le charmant village au nom gracieux de Saint-Jean-Port-Joli ? C'est là que Médard Bourgault est né, qu'il s'est épanoui, et qu'il veut continuer à vivre paisiblement ses jours, en exerçant avec les siens le beau métier de sculpteur sur bois.

De tous les artisans que je connaisse, Médard Bourgault est certainement celui dont la personnalité est la plus attachante. Il a la réserve du paysan. Lors de notre première rencontre, en 1937, il y avait déjà longtemps que nous échangeons des lettres et nos relations avaient été telles que je ne pus m'empêcher d'être surpris de son attitude peu loquace, distante même. Il a une tête d'ascète, visage osseux, oeil un peu enfantin. Ses paroles tombent lentes, sourdes, bien pesées.

Il répond volontiers à nos questions mais il a cette prudence qui vérifie chaque renseignement donné, non pas tant par peur de se compromettre, que par souci de l'exactitude.

Son histoire comporte toute une série de leçons que bien

des jeunes, à qui je pense en ce moment, en particulier mes chers élèves de l'École du Meuble, auront profit à retenir.

Il est fils d'un simple menuisier de Saint-Jean-Port-Joli, Magloire Bourgault, et d'Emilie Legros dont l'un des ancêtres, Amable Charron ancien élève de Quevillon, fut l'un des sculpteurs sur bois de l'église de Saint-Jean-Port-Joli où il exerça son métier, après son apprentissage à Saint-Vincent-de-Paul.

Par atavisme, sans doute, Médard fut, dès son enfance, attiré par la beauté des sculptures de son temple paroissial. Il ne se lassait pas d'admirer les arabesques et les volutes des frises, les acanthes des chapiteaux, l'ingénieuse et élégante composition de la voûte et des lambris. Chaque fois qu'il s'arrêtait à les contempler, il y découvrait quelque chose de nouveau en même temps que son admiration grandissait pour cette particulière expression artistique.

"Le travail artistique, j'ai toujours eu ça dans l'idée depuis que j'étais petit garçon. Tout ce que je voyais dans mon imagination me paraissait toujours plus beau que la réalité et j'avais toujours envie d'exprimer ce que je sentais."

C'est beaucoup plus tard qu'il lui sera permis de mettre ses projets à exécution, puisque très jeune, comme la plupart des gens de son village, il courut le fleuve et la mer. Il navigua pendant douze années consécutives. Cette vie de marin, avec ses longues heures de veille, d'attente et de rêverie, marquera profondément toute son existence.

Il y a en effet beaucoup de rêve dans son tempérament, dans sa façon de s'exprimer, beaucoup de ténacité tranquille aussi, comme le marin doit en déployer, pour subir sans défaillance les rudes caprices de la mer.

Et, c'est ainsi que, tour à tour, Médard navigue plusieurs

fois le long des côtes espagnoles, portugaises, françaises, anglaises et africaines. Les sorties que lui procurent les escales plus ou moins longues il en profite pour admirer les oeuvres d'art qui le hantent.

"Les idées de l'art, on a eu ça presque en naissant, dit-il. On était enfant et on avait des inspirations comme en rêve. Quand j'ai navigué, j'ai toujours cherché à m'instruire là-dessus et surtout à trouver quel pouvait être mon propre moyen d'expression. J'aurais aimé faire de la sculpture, mais il me semblait alors que je ne serais jamais capable et je n'osais pas me risquer".

L'idée lui vint cependant de tenter un essai, un jour qu'il naviguait encore, vers 1918 ou 1919. Sur un petit bout de planche, à l'aide d'un couteau de poche, il sculpte les emblèmes de la Foi, de l'Espérance et de la Charité : une croix, une ancre et un coeur.

Revenu définitivement à Saint-Jean-Port-Joli, en 1925, il travaille dans l'atelier paternel comme menuisier. Entre temps, toujours hanté par son rêve, il essaie de faire de la peinture d'inspiration religieuse. Le musée de l'Ecole du Meuble conserve une "Assomption de la Vierge" due à son pinceau naïf et inexpérimenté. "La peinture nous avoue-t-il, ce n'était pas ça qui était le plus de mon goût et, quand je faisais de la menuiserie, je réalisais que ce n'était pas ça non plus mon métier".

Vers 1920 ou 1921, il s'adonne résolument à la sculpture sur bois. Il travaille après ses journées, le soir, à la lueur d'un fanal, dans un hangar; il travaille à s'en "brûler les yeux, à en oublier le temps, jusqu'à deux ou trois heures du matin". Son enthousiasme va si loin qu'il subit cet hiver-là une dépression nerveuse. Mais il a trouvé sa voie. Sa première pièce

est un crucifix que le lecteur pourra examiner sur l'une des photographies que nous reproduisons.

Il essaye ensuite le bas-relief et sculpte trois stations du Chemin de la Croix dont l'une fait partie maintenant de la collection Marius Barbeau; les deux autres ont été offertes à M. l'abbé Tessier et à l'auteur de ces lignes.

Ces sculptures ont toute la naïveté des imagiers du Moyen-Age. Il s'en dégage un certain mysticisme dont Médard Bourgault ne se départira plus et qui est incrusté en lui comme une des plus riches qualités de sa forte personnalité. Les maîtres anciens, qui n'avaient ni école, ni culture, n'ont pas mieux fait dans bien des cas.

Ces premiers essais étaient polychromés par l'auteur avec les couleurs qui lui tombaient sous la main; son outillage était fort primitif: un couteau de poche, une lime et un tiers-point pliés et trempés à "la porte du poêle". "Ces outils, nous confie-t-il, n'étaient ni très effectifs, ni très coupants". Depuis cette époque, déjà lointaine, Médard s'est équipé d'une façon plus convenable mais on ne peut pas dire que tous les sculpteurs de profession se contenteraient du jeu de gouges et de fermails dont il se sert pour les oeuvres importantes qu'il exécute. "Plus j'allais, dit-il, plus j'avais le goût de la sculpture".

Pendant qu'il exerçait le métier de menuisier, Médard Bourgault travaillait généralement, l'hiver, dans les chantiers et il en rapportait quelques sculptures qu'il s'était amusé à tailler "pour passer le temps". Il commence aussi vers cette époque à orner les meubles qu'il confectionne; les armoires et les articles de son ménage en font foi.

En 1927, il se lance, définitivement résolu, dans la sculpture sur bois, après avoir reçu, l'année précédente, la visite de

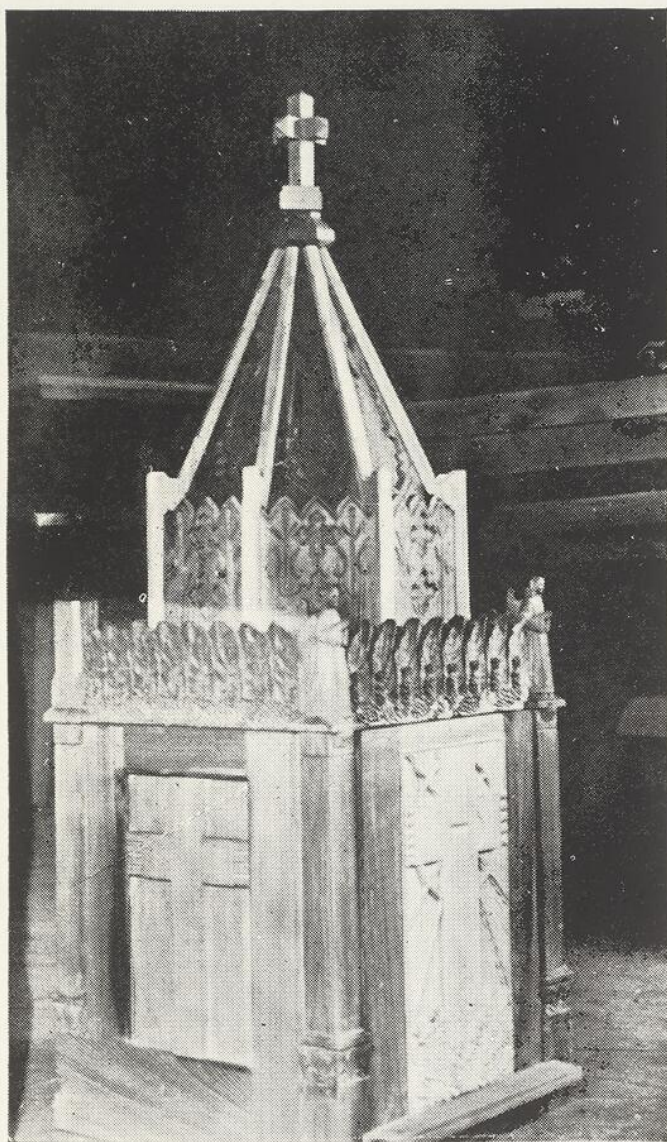


Photo Tavi, Le Mauricien, novembre 1937

● Voici un beau tabernacle sculpté à l'atelier des frères Bourgault de Saint-Jean-Port-Joli.

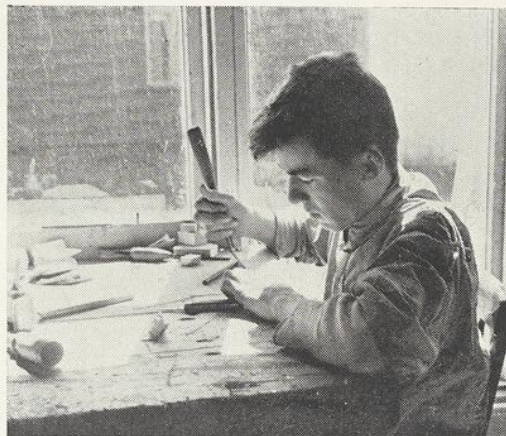


Photo Tavi, cliché Technique

● **Raymond Bourgault, fils de Médard, à son établi.**  
Il est âgé de 15 ans.

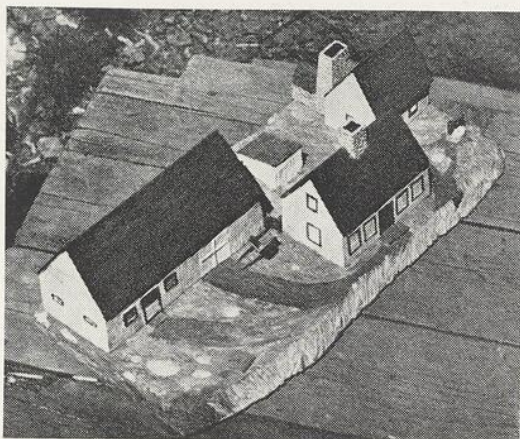


Photo Tavi, cliché Technique

● Ferme miniature, une des premières oeuvres de Raymond Bourgault.



Photo Tavi, Cliché Technique

- Médard Bourgault à "Son Rocher".



Photo Tavi, Cliché Technique

● Chaire de l'église de Saint-Jean-Port-Joli, oeuvre récente de Médard et de Jean-Julien Bourgault.

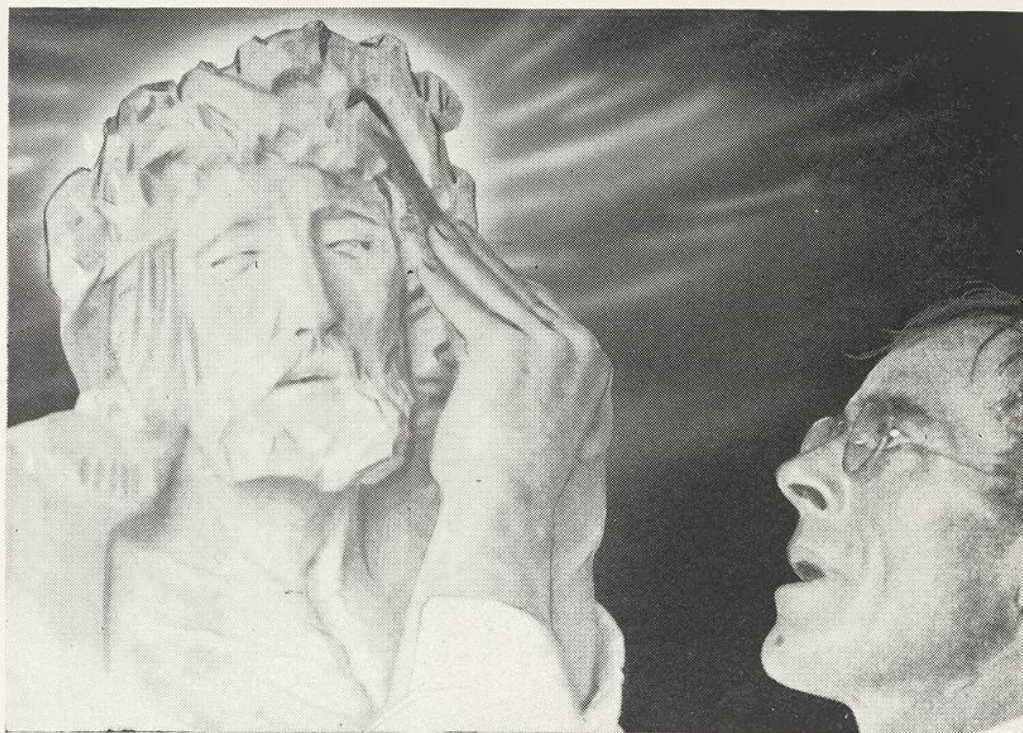


Photo Tavi, Le Mauricien, novembre 1937

● Lors d'un premier voyage à Saint-Jean-Port-Joli, l'artiste Tavi trouva Médard Bourgault en train de dégager le galbe d'un Christ grandeur nature . La photo nous montre le maître à l'oeuvre. Il est à noter : à cause de sa vue défectueuse, Médard Bourgault se réserve les grosses pièces.



Photo Tavi, cliché Technique

● Médard Bourgault et l'une de ses oeuvres. Ce Christ est placé dans la chapelle du Noviciat des Pères Blancs d'Afrique, à Saint-Martin-de-Laval, près de Montréal.



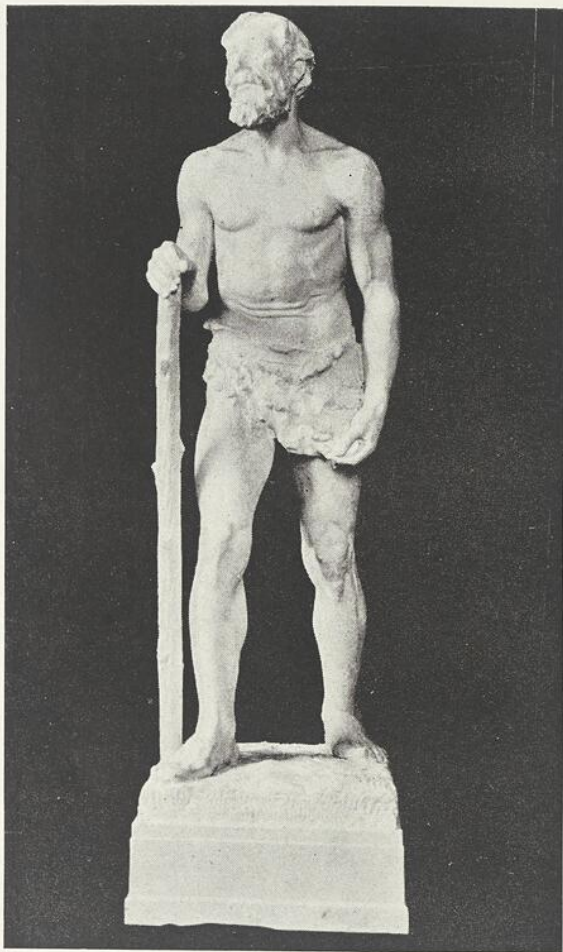
Photo Tavi, Cliché Technique

● Un coin du comptoir des Bourgault à Saint-Jean-Port-Joli, comté de l'Islet.



Photo C.P.R., Cliché Northern Electric

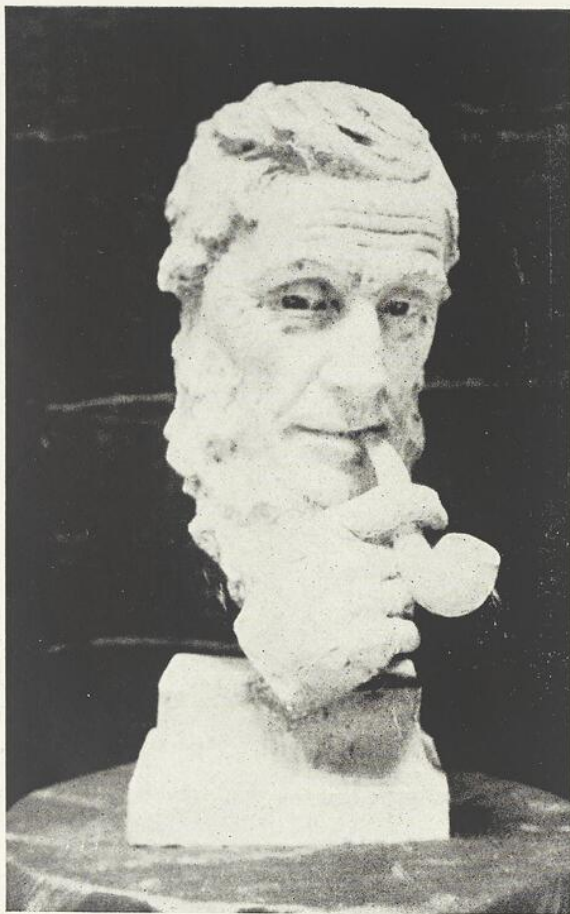
● **Jean-Julien Bourgault au travail à son atelier, à l'exposition de l'Île Sainte-Hélène (été 1939).  
Il est entouré de quelques-unes des sculptures qui ont rendu célèbre l'école des Bourgault.**



● La recherche anxieuse, composition d'Elzéar Soucy.



● Pierre Lemoyne d'Iberville par Elzéar Soucy. Cette statue orne la facade du Parlement provincial de Québec.



● "La pipe", composition d'Elzéar Soucy, éditée en bois et également en bronze.



● Saint Germain l'Auxerrois, bois sculpté d'Elzéar Soucy, au Musée provincial de Québec.



● Saint Paul apôtre. Bois sculpté d'Elzéar Soucy, au Musée provincial de Québec.



Photo Tavi

● Elzéar Soucy, professeur de sculpture sur bois et de modelage à l'Ecole du Meuble, et son élève, le jeune sculpteur sur bois de la Pointe-du-Lac, Léo Arbour.



Photo Tavi

- "La partie de dames", bois sculpté de Léo Arbour.

Marius Barbeau qui s'intéresse vivement à son travail et l'incite à cultiver son remarquable talent naturel. Il ne sera pas superflu de raconter ici les circonstances de la découverte de notre artisan par Marius Barbeau.

Médard Bourgault avait sculpté deux lions en médaillon qu'il avait placés à la porte de sa demeure; c'est ainsi que la curiosité de Marius Barbeau fut piquée et qu'une fois entré dans la maison, il découvrit Médard Bourgault, à qui il s'intéressa particulièrement avec M. Georges Bouchard, député de Kamouraska aux Communes, grand admirateur de tout ce qui touche à l'artisanat et l'âme rurale, et le lieutenant-colonel Wilfrid Bovey, à ce moment, président du "Canadian Handicrafts Guild", qui assura, dès les débuts, en 1927, d'importantes commandes à Médard Bourgault.

MM. Barbeau, Bouchard et Bovey contribuèrent les premiers à révéler Médard Bourgault à nos compatriotes et celui-ci ne manque pas de nous le signaler avec un accent de reconnaissance mérité. L'Honorable Adélard Godbout n'a jamais cessé non plus d'être le protecteur de Médard et de sa famille. De nombreuses sculptures offertes en trophées, dans les sociétés agricoles, ont été exécutées par Médard Bourgault. Une oeuvre de Médard orne la cheminée du Cabinet du premier ministre l'Hon. M. Godbout.

De 1927 à 1931, Médard travaille seul à créer les types de chez nous dont il excelle à traduire les attitudes avec un esprit d'observation étonnant quand on songe que cet artisan n'a jamais eu l'avantage d'aucune éducation technique ou artistique.

Ses violoneux, ses quêteux, ses vieux fumeurs, ses vieilles tricoteuses, ses bûcherons, ses scieurs de bois, ses laveuses, ses joueurs de dames, ses forgerons, ses menuisiers, ses scènes de

labour ou "d'essouchage", etc., ont contribué à le rendre très vite populaire à cause de la sincérité et de la vérité de mouvement des oeuvres de cet artisan du terroir qui jamais n'a eu d'autre enseignement que la contemplation des choses de la nature. Une phrase de saint Bernard, si nous avons bonne mémoire, trouve ici son application dans toute son ampleur, quand il dit que "les arbres et les pierres t'enseigneront ce que tu ne pourrais apprendre des maîtres".

En 1931, Médard invite son frère Jean-Julien, alors menuisier à Québec, à ouvrir avec lui un atelier de sculpture sur bois "pour aider à passer la crise". André, un autre frère qui naviguait encore à l'époque, vient les rejoindre l'année suivante.

Les débuts ne furent pas très prospères, mais leur art s'affermissait. Ils apprenaient tous ensemble et ils avaient plaisir à constater, de semaine en semaine, de mois en mois, les progrès de plus en plus marqués. André et Jean, qui étaient venus rejoindre leur frère "question de passer le temps", se laissent prendre par la persévérance, l'ambition bien comprise et la ténacité paysanne de Médard.

L'été suivant, le touriste est attiré par le petit atelier, en bordure de la route, flanqué de deux grandes sculptures polychromées, en guise d'enseigne, représentant des paysans de chez nous. Ils s'arrêtent nombreux, les Américains, regardent travailler ces artisans, achètent les statuettes, en commandent d'autres. Ce qui les attire dans les oeuvres de Médard et de Jean-Julien, c'est l'originalité, la variété d'oeuvres personnelles qui ne souffrent pas de la monotonie des articles fabriqués à la centaine.

En 1935, André, le troisième frère qui était venu les rejoindre, se sépare pour ouvrir son propre atelier à Saint-Jean-Port-Joli et où il se spécialise dans la confection de la statuette en série. Il reçoit d'importantes commandes de la Canadian

Handicrafts Guild" et, depuis quelques années, travaille presque exclusivement pour un nommé Henderson, de Bathurst, Nouveau-Brunswick, dont la clientèle s'étend autour de la péninsule gaspésienne. Voilà une des grandes lacunes, pour ne pas dire la grande pitié, du commerce de notre artisanat québécois: c'est un Anglais du Nouveau-Brunswick qui a compris qu'il y aurait, chez nous, un marché tout trouvé pour les sculptures d'André Bourgault.

Depuis 1935, l'atelier des Bourgault fonctionne à plein rendement, sous la direction immédiate de Médard et de Jean-Julien qui sont, tous deux, associés. Un petit comptoir attenant à la boutique a été aménagé avec sobriété. Sur les rayonnages s'alignent des centaines de statuettes et de reliefs. Des crucifix de toutes tailles pendent au mur et les grandes pièces sont bien mises en valeur. C'est la formule idéale du comptoir d'artisanat rural. Si le visiteur tient à voir les artisans à l'oeuvre, il n'a qu'à passer de la salle de vente à l'atelier où nos sculpteurs, qui en ont l'habitude, ne se laissent pas distraire inopportunément. Ils continuent à travailler, à tailler et à "figner" avec la même patience, en se laissant aller à l'inspiration, à la méditation, ou à la rêverie que suscite tout naturellement ce travail assidu.

Puisque nous avons intitulé cette étude "Médard Bourgault et l'École de sculpture de Saint-Jean-Port-Joli", il serait à propos de nous justifier. Les chefs de l'atelier sont les deux frères, Médard, l'aîné, l'initiateur du mouvement, et Jean-Julien. On a vu que déjà André, leur autre frère, les avait quittés pour travailler seul, à son compte, et qu'il gagne honorablement sa vie de son métier; il continue donc de son côté les traditions de l'atelier primitif de Médard.

André s'est adjoint comme collaborateur deux neveux: Antonio Bourgault, fils d'Alphonse, et Léon Toussaint.

Yvonne Bourgault, une de leurs soeurs, vient aussi régulièrement à l'atelier où elle s'est spécialisée dans l'exécution de petites pièces qui réclament des mains plus délicatement habiles, plus féminines. Elle se charge en particulier de la confection des coupe-papiers et des signets silhouettant presque à fleur de bois les types de chez nous: têtes de vieux et de vieilles qui sont ensuite polychromées d'une manière assez décorative.

Médard avait fait des essais plus ou moins heureux de polychromie sur ses premières sculptures. Nous avons particulièrement à l'esprit ses Christ ensanglantés du début où l'on avait l'impression qu'il les avait aspergés copieusement d'encre rouge. Sur les conseils de ses amis, il a vite compris qu'il fallait utiliser la couleur avec plus de discernement et de discrétion.

Car il ne faut pas donner l'impression que les sculptures de statuettes en bois sont des reproductions de plâtre coloré. Il importe, au contraire, de respecter la matière et de jouer avec la couleur juste assez pour rehausser les reliefs modelés par le sculpteur. A ce sujet, les Bourgault ont fait des progrès absolument remarquables, et si nous nous permettons ici des réserves, ce n'est pas pour le plaisir de critiquer, mais afin de souligner l'évolution et la marche toujours ascendante des frères sculpteurs de Saint-Jean-Port-Joli.

Deux autres artisans sont venus rejoindre leurs aînés à l'atelier. D'abord un neveu, Alphonse Toussaint, dont les oeuvres sont déjà marquantes et qui, au contact des oncles expérimentés, a fait de rapides progrès; puis le fils de Médard, Raymond Bourgault, âgé de 15 ans (1939), qui depuis plusieurs années déjà, taille du bois avec un couteau.

Nous reproduisons de lui une très intéressante photographie de ferme canadienne sculptée en miniature. Nous

retrouvons là les enseignements du père et des parents. Médard nous a raconté que, dans leur jeunesse, ses frères et lui avaient édifié, dans un coin de l'atelier de menuiserie paternel, tout un village avec lequel ils avaient la permission de s'amuser quand les corvées réglementaires étaient accomplies. Les frères Bourgault rêvaient, en s'amusant autour de leur oeuvre, aux projets communs à cet âge. Il est bien permis de présumer que c'est autour de ce "village" que se sont forgés ces liens familiaux qui font aujourd'hui leur force et qui leur permettent de regarder l'avenir avec confiance. Car se sont tous des jeunes qui forment aujourd'hui ce que nous appelons l'École de sculpture sur bois de Saint-Jean-Port-Joli.

Si enviable que puisse être la renommée de Médard, dont on a beaucoup parlé depuis dix ans, celui-ci n'a que 41 ans; Jean-Julien touche à peine 29 ans; Yvonne, qu'elle me pardonne de divulger qu'elle n'a que 24 ans et qu'elle est gracieuse et fort aimable; le neveu, Alphonse Toussaint, a 21 ans, et Raymond fils de Médard, 15 ans. Voilà, dans cette force qui s'appelle la jeunesse, de grands motifs d'espoir qui nous permettent d'envisager une féconde continuité pour l'École de Saint-Jean-Port-Joli. Toutes les écoles du genre n'ont pu survivre après quelques années. Les maîtres n'avaient pas assuré la formation des apprentis. Il ne reste plus rien des interprètes de l'École du Petit-Cap, plus rien de l'École de Quevillon de Saint-Vincent-de-Paul, plus rien, douze ans après sa mort (1928), de l'atelier du patriarche, célèbre sculpteur sur bois de la côte de Beaupré, que fut Louis Jobin. Personne n'a recueilli la succession de ce rude travailleur qui, pendant 60 ans, n'a jamais cessé de tailler les bûches qu'il savait si bien transformer en statues aux savants drapés, derniers vestiges de l'influence de la Renaissance au Canada, selon M. Marius Barbeau qui a particulièrement étudié l'oeuvre de cet artiste. Il est regrettable qu'un trop grand nombre de

ces statues aient été dédaignées par indifférence ou ignorance, pour donner place dans nos églises aux détestables plâtres colorés de la Place Saint-Sulpice à Paris, ou de la rue Notre-Dame à Montréal.

Les Bourgault, et Médard, leur chef, ont foi que nos autorités religieuses appuieront la croisade qu'ils poursuivent en faveur d'un art plus sincère et plus vrai. Il faut appuyer cette campagne salutaire: un art canadien-français à développer dans tous les milieux. Quel secteur s'y prête aussi bien que l'art liturgique, qui n'a fait que rétrograder chez nous depuis soixante-quinze ans.

Et, en parlant d'art religieux et liturgique, cela m'amène à mettre en évidence le plus intéressant côté de l'oeuvre de Médard Bourgault qui affirme avec raison: "J'ai toujours eu plutôt le goût de l'art religieux que celui des oeuvres paysannes."

Ses premières productions nous le prouvent avec évidence. Peu de visiteurs, j'en ai la conviction, ont eu le rare privilège de pénétrer dans le foyer de Médard Bourgault où s'ébat une famille d'une douzaine d'enfants. Dans la pièce commune d'entrée, et dans une petite salle attenante lui servant de cabinet de travail, il a groupé, sur les murs, ses premières sculptures qui sont toutes d'inspiration religieuse, toutes empreintes aussi de la naïveté touchante et de la gaucherie candide de l'artisan inexpérimenté d'alors. Ces premières sculptures, il s'en entoure parce qu'il les aime, parce qu'elles lui rappellent la ferveur et les combats du début.

On peut examiner à loisir une "Assomption de la Vierge", une "Résurrection du Christ", un petit calvaire primitif dans sa chapelle improvisée et fantaisiste à souhait; la "Dernière Cène" et le "Baptême du Christ". Tous ces sujets sont traités en

bas-relief. Dans un angle de la salle d'entrée, une oeuvre plus récente: une très grande armoire dont les portes dissimulent des lits, qui sont rabattus pour la nuit, et, au centre, toute une série de tiroirs et de compartiments étudiés certainement à la demande de madame Bourgault, pour les "commodités domestiques". Cette armoire d'un volume très imposant a ceci de particulier qu'elle est historiée dans toute sa surface! Bas-relief inspirés de notre vie campagnarde ou illustrant nos plus belles traditions religieuses. Ce sont des entrelacs de feuillages de la flore canadienne; ce sont aussi des animaux de notre faune qui tiennent lieu de tirants. Cette armoire de bois naturel fini à l'encaustique, est exécutée en bonne et honnête menuiserie où l'on sent la bienfaisante influence paternelle de Magloire Bourgault.

Pénétrons maintenant, comme en un sanctuaire, dans la pièce que Médard Bourgault s'est réservée à lui seul, pour lire, écrire à ses clients et s'occuper de ses affaires. Une table de travail en merisier avec des ornements pyrogravés "d'après son idée", avec des assemblages soigneusement exécutés: queues d'aronde, clavettes et mortaises. Un fauteuil d'inspiration moyenâgeuse. Deux armoires retiennent l'attention, l'une de couleur sombre acajou, exécutée en 1918, pièce par pièce, et déjà ornementée de sculpture; l'autre, en bois naturel, mérite une description particulière: armoire à deux corps dans les vantaux de laquelle notre artisan a dessiné et pyrogravé, d'après des documents qu'il possédait: dans le haut, Michel-Ange et Léonard de Vinci; dans le bas, saint Alphonse de Liguori et saint François d'Assise.

Voilà l'âme nue de Médard Bourgault, son grand amour des maîtres de l'Art, son admiration émue pour les grands mystiques de sa foi catholique. Les sceptiques feront des gorges chaudes de ce témoignage. Je connais assez Médard

Bourgault pour savoir qu'il n'y a, dans cette manifestation d'une belle âme, aucune arrière-pensée. Il est trop spontané, lorsqu'il vous a fait confiance et qu'il vous parle avec les sincères accents de son tempérament d'artiste religieux qu'il veut être !

Faites-moi la faveur de continuer à me suivre dans la visite de son petit coin de terre. Perché sous des feuillages, il y a, derrière la maison, un rocher sur lequel, dès 1927, Médard Bourgault, imitant le geste de nos découvreurs, a planté un grand crucifix sculpté, son oeuvre, surmonté d'un abri, à la façon des calvaires tyroliens. En 1931, il installa une Vierge à l'Enfant-Jésus, puis un peu plus tard un saint Jean-Baptiste, ces deux statues composées et sculptées par notre artisan. C'est cet ensemble que Médard appelle "mon Rocher", d'où il domine la grève et la mer et d'où, par temps clair, on peut contempler les capricieuses ondulations des montagnes de la rive nord. "On a tout l'air de la mer, dit-il, c'est beau surtout au temps des fleurs". Lorsque, après ses absorbantes journées de travail, Médard veut calmer sa lassitude, il monte à son rocher, y fait une prière, y fume sa pipe et s'y livre à ses jongleries. Il y passe ses dimanches dans la tranquillité sereine nécessaire à tout esprit créateur. La phrase de je ne me souviens plus quel écrivain reste toujours vraie: "La contemplation des choses de la nature a toujours été l'un des plus puissants facteurs du développement de la personnalité".

—"Mon rocher . . . je ne donnerais pas ce coin-là pour tout le restant!" C'est pendant ses colloques avec la mer ou la voûte étoilée qu'il reçut sans doute l'inspiration d'un nombre déjà important d'oeuvres religieuses, la plupart du temps ses propres créations. Il ne fait de la copie que sur demande.

Après avoir été l'un des premiers à orienter définitivement

Médard Bourgault vers la sculpture religieuse est pour l'auteur un motif de particulière satisfaction. A ma suggestion, le Directeur de l'École Moyenne d'Agriculture de Sainte-Martine, M. Nolasque April, avec l'approbation de l'honorable Adélarde Godbout, lui commandait, en 1932, deux statues pour la chapelle de l'École: un saint Jean-Baptiste et un saint Isidore, patron des Agriculteurs, qui demeure l'une des réalisations les plus expressives de son oeuvre.

Vers 1935, un ancien camarade de l'École des Beaux-Arts de Montréal, l'architecte J.-Eugène Perron, voulut bien me consulter sur le choix d'un sculpteur sur bois pour exécuter les travaux de l'église Sainte-Anastasia, de Lachute, qu'il était à construire. Je n'eus pas de mal à le convaincre de la bonne oeuvre qu'il ferait en permettant à Médard Bourgault de s'affirmer. Le soir même, tout d'un trait, Perron filait vers Saint-Jean-Port-Joli et il revint enchanté, avec l'assurance que Médard Bourgault et ses collaborateurs sauraient donner satisfaction à ses clients. Ce fut une réussite pour notre artisan qui put ainsi travailler presque un an à la confection du mobilier et des oeuvres suivantes: statues de sainte Anastasia, patronne de l'église, de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, les crucifix et les chandeliers du maître-autel et des autels latéraux, la chaire, les fonts baptismaux, le catafalque, des prie-Dieu et des fauteuils, la banquette, les bénitiers et les inscriptions du Chemin de la croix.

A la suite d'une visite à l'église Sainte-Anastasia de Lachute, M. Maurice Gagnon, critique d'art averti, appréciait ainsi ces oeuvres de Bourgault que nous ne connaissons malheureusement que par la photographie: "A Sainte-Anastasia de Lachute, les Bourgault se sont illustrés par de la grande sculpture. Leur début avait été tout autre."

"C'est la première fois qu'un tel ensemble leur a été

confié, et cela, comme nous le faisait remarquer M. le curé Labelle, sous l'instigation prévoyante du Directeur de l'École du Meuble."

"Des petits bonshommes qu'ils ont sculptés pendant si longtemps, à leur sainte Thérèse ou à leur sainte Anastasie, il y a une évolution qui va de l'artisanat à la sculpture monumentale. Nous avons là la preuve bien manifeste que ces artistes, je devrais dire cet artiste puisqu'il s'agit surtout de Médard Bourgault, sont parvenus à des créations typiquement modernes d'esprit et d'exécution. Il est vraiment émouvant de constater que ces sculpteurs de village par des recherches personnelles, la recherche d'une expression de plus en plus authentique, soient arrivés à des formes d'un si franc modernisme."

L'architecte Perron ne s'arrêta pas en si bonne voie. Il eut encore l'occasion, l'année suivante, de faire appel au talent de nos artisans. Il s'agissait, cette fois, de décorer la chapelle du Noviciat des révérends Père Blancs d'Afrique, à Saint-Martin-de-Laval. Il eut facilement gain de cause auprès du révérend Père provincial d'alors qui, par une coïncidence tout à fait heureuse, se trouvait notre cousin par alliance, le très révérend Père J.-R. Bissonnette.

Au cours de 1937, les associés de l'atelier de Saint-Jean-Port-Joli façonnent avec amour et ferveur, un Chemin de la croix, un crucifix, grandeur nature, des chandeliers de maître-autel et six statues dont deux de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus et deux de saint Joseph, une de la sainte Vierge et une de Notre-Dame-d'Afrique.

Viennent ensuite quelques commandes du même ordre : un grand crucifix pour le Monastère des révérends Pères Dominicains à Ottawa; un autre pour l'église Sainte-Anne-de-

Bellevue; un autre pour l'Abitibi, commandé par M. J.-E. Laforce, alors sous-ministre de la Colonisation; deux autres pour l'église indienne de Lorette et l'église de Saint-Aubert-de-l'Islet; un pour Saint-Damase-de-l'Islet; un pour Saint-Octave-de-l'Avenir avec une commande de chandeliers d'autel. On lui confie l'exécution d'un calvaire pour le cimetière de Saint-Jean-Port-Joli, un monument au Sacré-Coeur, à Saint-Germain-de-Kamouraska.

Enfin, c'est la consécration la plus significative pour lui, puisqu'il a le bonheur de sculpter la chaire de son église paroissiale, oeuvre qui voisinera désormais avec celles de son ancêtre Amable Charron, dont il a tant admiré le talent.

L'heure est venue de dire que Médard Bourgault n'est pas l'homme de la petite sculpture avec laquelle on veut trop l'identifier. C'est, au contraire, l'homme de la sculpture monumentale qui ne recherche pas les effets du virtuose mais la sincérité du paysan de chez nous dans tout son "Etre accordé", suivant la juste expression de l'auteur de "Menaud". C'est un artisan qui, sans recherche prétentieuse, s'élève tranquillement au grand art.

D'ailleurs, dans le domaine de l'art paysan, il sait qu'il aura maintenant des disciples pour continuer ce genre d'artisanat. Il voudrait de plus en plus s'adonner à cette formule de sculpture mystique qu'il a toujours entrevue dans ses rêves de jeunesse et il est permis d'affirmer qu'il est maintenant en pleine possession de ses moyens.

Quand on songe que Médard Bourgault et ses collaborateurs peuvent sculpter des statues, des crucifix, des Chemins de la Croix et tous les articles destinés au culte, pour à peu près le même prix que des articles similaires en affreux plâtre peinturluré, il nous semble qu'il n'y a aucune raison pour que

l'on continue d'ignorer des artisans de cette trempe, qui ne demandent qu'à vivre honnêtement du travail qu'ils exécutent avec toute leur âme.

Il ne leur arrive jamais de chômer, car le travail est leur "motto" et ils trouvent toujours à s'occuper. Nous désirons attirer ici l'attention des autorités religieuses afin qu'elles fassent plus souvent appel au talent de ces artisans de très grand mérite. Il est temps que même dans nos églises et nos chapelles, on préconise la sobriété dans la décoration, le respect des règles liturgiques. Dans nos villages il n'y a guère que les églises ou les chapelles pour former le goût de nos populations. Qu'on sache, soit dit avec tout le respect qui convient, ne pas déformer le goût de nos gens par tout les similis et la camelote à la confection desquels le saint Esprit n'a certainement pas présidé; on ne se préoccupe pas toujours assez d'encourager ceux qui, chez nous, déploient véritablement des efforts méritoires comme les artisans de l'Ecole de Saint-Jean-Port-Joli, dont la bienfaisante action devrait recevoir l'appui effectif de tous nos compatriotes.

Cette action bienfaisante, Médard Bourgault ne réalise peut-être pas jusqu'à quel point elle se fait sentir. Son exemple, leçon de ténacité et d'énergie, en a suscité bien d'autres. J'ai raconté ailleurs qu'il avait hanté, à son tour, Zénon Alary, un autre sculpteur qui ira loin s'il conserve les flammes qui l'animent présentement.

Le jeune sculpteur trifluvien Léo Arbour, est devenu l'ami des Bourgault qui l'ont accueilli chez eux et ne lui ont ménagé ni les conseils, ni les secrets du métier, ni les encouragements. Les Bourgault ne connaissent pas ce genre de mesquinerie qui consiste, chez certains artisans, à tout garder pour soi.

L'Ecole qu'a fondée et voulue Médard Bourgault s'irradie

et s'étend. L'histoire, beaucoup plus tard, dira quel rôle important son oeuvre a joué dans notre artisanat du XXe siècle.

Il est maintenant opportun d'apporter sur les frères Bourgault quelques précisions; les légendes se créent si facilement et l'on a écrit tant de choses fantaisistes sur leur compte !

C'est ainsi qu'on a prétendu que Magloire Bourgault, leur père, était aussi sculpteur. Des photographes, américains sans doute, ont fixé l'image du père Magloire tenant en mains une gouge et une statuette. Décédé à l'âge de soixante-quinze ans, en 1938, Magloire Bourgault a exercé jusqu'à la fin de ses jours son métier de menuisier-charpentier avec toute la science des vieux artisans de sa génération, traditions qui se perdent, hélas! comme tant d'autres !

Il n'a jamais sculpté. Il venait naturellement faire son tour à l'atelier de ses fils et, un jour, il s'aperçut qu'en cachette, on avait sculpté une statue fixant ses traits, en demi-grandeur. Il en subit un choc qui malgré lui l'empêcha de revenir "à la boutique" pendant huit jours. Le vieux Magloire n'aimait pas se faire photographier. Cette statue rend fidèlement les traits du patriarche, au témoignage de ceux qui l'ont connu.

Il y a, à Saint-Jean-Port-Joli, un autre Bourgault dont le nom s'est plus ou moins identifié à l'histoire de la sculpture sur bois. Son nom est Harmonie Bourgault, cousin, au cinquième degré, du père de nos artisans. Il existe encore à Saint-Pamphile-de-l'Islet un calvaire qui est son oeuvre et dont l'inspiration s'apparente étrangement avec les maîtres du Moyen Age. C'est un des plus curieux et des plus pittoresques ouvrages de sculpture ancienne qu'il nous a été donné d'étudier. Grâce à Médard Bourgault, le musée de l'Ecole du Meuble possède plusieurs outils de cet artisan d'une autre

époque, qui pratiqua surtout comme menuisier-charpentier, assurant ainsi la solide réputation de Saint-Jean-Port-Joli, où se sont recrutés, au siècle dernier, les meilleurs artisans de notre province, dans ce corps de métier.

Qu'on nous permette de clore ce chapitre en citant un entretien familial avec Médard Bourgault. Nous obtiendrons ainsi de savoureux renseignements.

—A part les rêves de votre jeunesse, quelqu'un vous a-t-il spécialement influencé dans la poursuite de votre idéal ?

—Oui, certainement. J'aimerais bien que vous signaliez parmi les premiers, mon vieil ami, Arthur Fournier, mort en 1935, à l'âge de soixante-huit ou soixante-dix ans.

— Arthur Fournier (je transcris ici textuellement la conversation de Médard Bourgault) était meublier et sculpteur au canif, de talent naturel, et fabricant d'épithaphes. Il menait une vie d'ermite en tant que meublier, sculpteur, collectionneur et un peu écrivain. Il y aurait toute une histoire à écrire sur cet homme qui est passé sur terre presque inaperçu et il y aurait de nombreuses oeuvres à collectionner de cet ermite.

"Il était bon extra sur le couteau, mais il n'était pas capable de faire de figures. Je trouvais cela tellement beau que ça me donnait le goût de la sculpture; Fournier travaillait vite au couteau, une affaire effrayante; il sortait des feuillages des cadres".

J'ai appris, par la suite, que Arthur Fournier avait été lui-même influencé par l'oeuvre d'un artisan de talent, Alphonse Leclair, de Montréal, père des révérends Pères Jésuites Guido Leclair, Recteur, et Jean Leclair, vicaire à l'Immaculée-Conception de Montréal, et aussi de M. Paul Leclair, ingénieur en chef du Port de Montréal. Henri d'Arles a consacré à l'oeuvre de M. Alphonse Leclair un ouvrage de

grand luxe édité en France et intitulé: "Arabesques". Le collège Saint-Ignace, dirigé par les révérends Pères Jésuites, à Montréal, 2019, rue de Bellechasse, conserve la plus importante partie des oeuvres de M. Leclaire qui devait exécuter, quelques années avant sa mort, la décoration sculptée de la chapelle de la Villa Manrèse, maison de retraites fermées des Pères Jésuites à Québec.

On trouve aussi dans le "Petit Sainte-Marie" de janvier-février 1926, pp. 15 et 16, publié au collège Sainte-Marie de Montréal, un article consacré à M. Leclaire. Ancien élève de cette institution, il eut comme professeur de dessin et de peinture, au collège, M. Napoléon Bourassa, en 1863 et 1864. On rapporte que le recteur d'alors, fondateur du collège, le Père Martin, était un architecte de talent. Il est donc permis de penser que M. Leclaire a subi l'influence de l'un ou de l'autre et même des deux.

L'une des manières de M. Alphonse Leclaire, qui n'a jamais pratiqué son art que par passe-temps, était précisément, comme le rappelle Médard Bourgault pour Arthur Fournier, "de sortir des feuillages des cadres". Ce sont des entrelacs de feuilles, de fleurs et de fruits, toujours poussés, dans leur exécution, à une très grande virtuosité. Mais chose assez bizarre dans toute cette influence, ni Alphonse Leclaire ni Arthur Fournier ne se sont jamais vus ni connus.

M. Leclaire avait à son emploi un nommé Joseph Ouellet qui, à l'occasion des vacances annuelles, revenait dans son patelin natal de Saint-Jean-Port-Joli. Il apportait avec lui des photographies des oeuvres de M. Leclaire; ce qui impressionnait fortement Arthur Fournier et son ami, Médard Bourgault, lorsque, par hasard, il se trouvait là.

Quelques cadres dus au ciseau d'Arthur Fournier, grâce à

la bienveillance de Médard Bourgault, font partie des collections d'artisanat du Musée de l'École du Meuble. On y sent une sûreté de main dans l'exécution qui atteste un artisan expérimenté. Sans qu'il nous l'ait confié, on devine aussi que les entretiens entre Médard Bourgault et Arthur Fournier ne se limitaient pas à la sculpture. Tous deux, avec leur penchant naturel vers le mysticisme, ont dû longuement échanger des propos dont Médard conserve le souvenir; il parle de son vieil ami, Arthur Fournier, avec tant d'émotion que la règle de vie de Médard a dû par la suite être fortement influencée par celui qu'il considère comme un de ses maîtres.

Nous lui demandons comment il procède pour la sculpture des pièces importantes et comment, pour les crucifix, par exemple, il arrive à respecter les règles anatomiques.

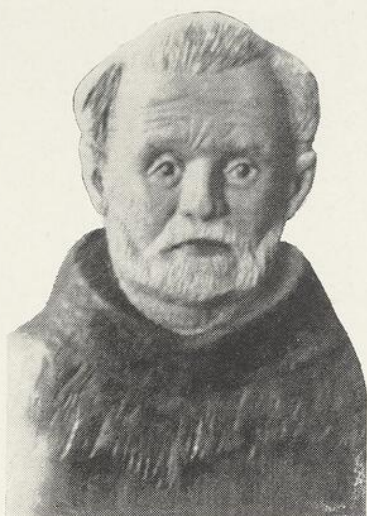
"Quand c'est nécessaire, je fais un modèle en terre glaise pour les pièces difficiles. Je fais mes modèles avec de la vase de grève. Pour les crucifix, j'ai posé moi-même dans un miroir". Puis, ne pouvant s'empêcher de sourire, il ajoute : "C'est sans doute pour ça qu'on m'a reproché parfois que mes Christs étaient maigres".

—Quelles sont vos heures de travail ?

—Le matin, nous travaillons à la boutique de 7h.30 jusqu'à 11h.30, heure du dîner. Puis nous reprenons le travail vers 1h.30 ou 2 heures jusqu'à 4h.30 ou 5 heures, suivant les saisons. Il est très difficile de travailler plus longtemps, car la sculpture nous arrache les yeux.

—Lisez-vous, vous documentez-vous, avez-vous des auteurs préférés ?

—Tous les écrits d'art que je rencontre, je les lis et je les conserve. Je reçois la revue "L'Artisan liturgique" de Belgique. J'ai fait mes premières études d'anatomie dans le



Technique, juillet 1937

● "Le bon Père Frédéric", première oeuvre de Léo Arbour.



Technique, juin 1937

● "Où est ma pipe?" groupe sculpté par Léo Arbour.  
de la Pointe-du-Lac.



Images de la Mauricie

● Tête de vieille paysanne canadienne. Une des premières sculptures de Léo Arbour, de la Pointe-du-Lac.

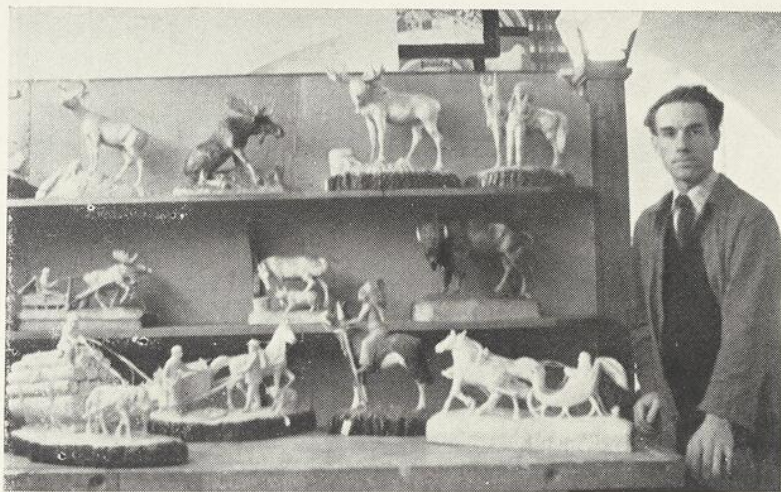


Photo E. Stucker

● Première exposition de l'Île Sainte-Hélène. Zénon Alary photographié avec quelques-unes de ses œuvres en bois sculpté.



Photo La Revue Populaire

● Eugène Leclerc, dans son atelier à Saint-Jean-Port-Joli.

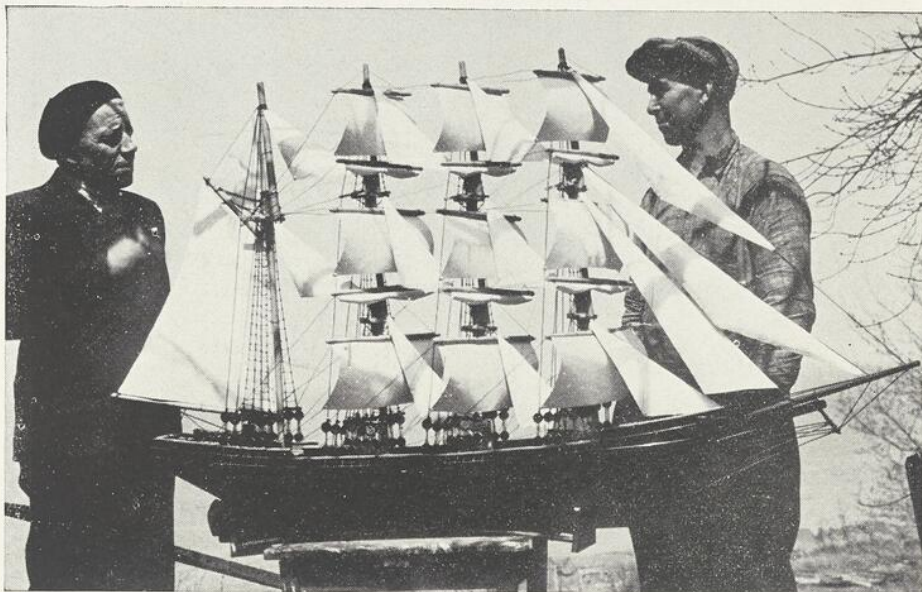
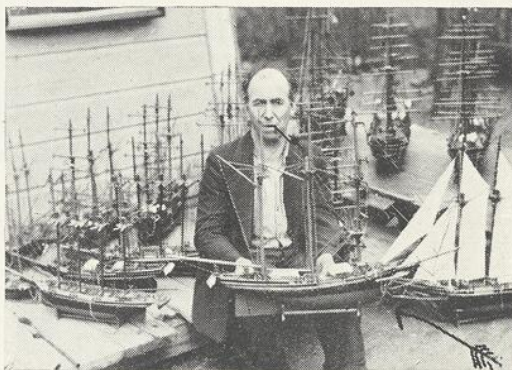


Photo Tavi

● Eugène Leclerc, de Saint-Jean-Port-Joli, fait admirer à M. Albert Olivier, propriétaire du comptoir d'artisanat à l'Araignée d'or, des Trois-Rivières, une des superbes goélettes qui ont fait sa réputation d'artisan du terroir.



● Eugène Leclerc et quelques-uns des petits navires qui ont créé une véritable industrie domestique.

Technique-juin 1937



Photo C.P.R.

● Première exposition de l'île Sainte-Hélène. Hugues Lebrun et un collaborateur à l'oeuvre dans les anciennes casernes restaurées.



Technique-juin 1937

● Table de communion: chapelle de la maison-mère des Filles de Jésus aux Trois-Rivières. Travail de ferronnerie d'art de la P'tite Forge des frères Lebrun.

“Traité d’Anatomie” du Dr Paul Richer. J’ai aussi beaucoup étudié et consulté le “Traité de sculpture sur bois”, par Poussart et Wagner et le “Traité de Peinture” par Camille Bellanger. C’est dans ces livres que j’ai fait les études artistiques dont les principes m’ont toujours guidé par la suite.

—Avez-vous d’autres membres de votre famille qui aient des aptitudes pour les travaux d’artisanat ?

—Il y a mon frère Antonio, qui est gardien du phare des piliers à Saint-Jean-Port-Joli et qui fabrique comme passe-temps de petites goëlettes avec des voiles taillées dans du cèdre, qu’il place à notre comptoir et que nous vendons facilement. Le plus vieux de mes frères, Alphonse, maintenant âgé de 50 ans, est assistant d’Antonio dans ses fonctions de gardien du phare et fabrique lui aussi de petits canots en cèdre.

Antonio est certainement très habile dans la confection des goëlettes. Nous avons à l’Ecole du Meuble un spécimen qui dénote chez cet artisan un sens averti de l’observation dans la façon dont il assemble les cordages de ses bateaux; le tout est exécuté avec un bon goût qu’on ne rencontre pas souvent.

—Quelles sont les essences que vous utilisez surtout dans la fabrication de vos sculptures ?

—Nous utilisons couramment le pin, le tilleul, l’érable et le merisier (bouleau jaune); nous employons aussi d’autres bois lorsque nos clients le désirent, tels que le noyer noir, l’acajou, etc. . . . Il nous est possible de sculpter tous les bois que l’on désire.

L’oeuvre et la vie de Médard Bourgault et de sa famille comportent de multiples leçons, avons-nous signalé au début. Il faut que son action s’irradie et s’étende, avons-nous ajouté.

C'est sans doute par déformation professionnelle que nous ne pouvons nous empêcher, à la fin de cette étude, de tirer encore une fois des conclusions qui s'imposent.

Pour que l'action de Médard Bourgault se déploie et rayonne, il faut à tout prix en assurer la permanence. Il faudra de plus en plus, dans l'avenir, tenir compte de l'artisanat et spécialement de l'artisanat masculin dans l'élaboration de nos programmes d'éducation. L'École des Bourgault est le plus bel exemple de développement d'artisanat régional que l'on puisse souhaiter. Il n'est pas donné à tout le monde d'avoir des aptitudes naturelles en sculpture sur bois, mais il se trouve un certain nombre de nos compatriotes du Québec qui pourraient bénéficier d'un enseignement précieux comme celui de Médard Bourgault.

Il nous semble que le moment est proche où, au lieu de bâtir des thèses, d'écrire des articles et de faire des conférences, il faudra coûte que coûte passer à l'exécution d'un programme d'action bien défini.

Au lieu d'attirer, dans nos écoles spécialisées des grandes villes, certains artisans ruraux possédant des aptitudes, il serait souhaitable d'organiser dans les petits centres des écoles d'artisanat attenant à un atelier déjà existant. Les élèves ne seraient plus, par cette formule, enclins à se déraciner au contact d'une façon de vivre et d'habitudes qui ne sont pas les leurs.

Il faudrait bien peu de frais pour permettre à Médard Bourgault de recevoir deux ou trois apprentis venant de diverses régions de la Province; de permettre à ces apprentis, par une allocation raisonnable, de subsister pendant les deux ou trois années de leur apprentissage et d'indemniser convenablement un maître comme Médard Bourgault qui pourrait accueillir ces élèves.

Médard Bourgault est digne de cette confiance; ce serait pour lui une consécration méritée, et pour l'artisanat canadien-français de grandes raisons d'espérer.

On construit des écoles, avec raison, pour apprendre à nos jeunes la science de l'agriculture, les métiers et trop souvent les opérations comptables et commerciales. Il nous semble possible d'espérer l'organisation prochaine de ces petits ateliers patronaux. Ces artisans retourneraient ensuite dans leur région respective; ils pourraient à leur tour se spécialiser dans la confection d'articles exclusifs et personnels où le touriste et même l'amateur de chez nous se laisseraient prendre à ce "something different" auquel M. Edouard Montpetit a fait allusion dans la Revue Trimestrielle canadienne de décembre 1939, au cours d'une magistrale étude sur le tourisme, intitulée: "Prends la route".

Ainsi se constitueraient à peu de frais, et pour le plus grand bien de notre population, ces maîtrises qui ont contribué au siècle dernier à l'épanouissement de nos arts décoratifs. Il nous semblerait un crime de dédaigner plus longtemps les talents et les aptitudes des nôtres. Les traditions populaires d'un peuple ne doivent pas mourir. Il est plus important de cultiver d'abord celles-ci; c'est indéniablement le plus sûr moyen d'arriver au grand art.

Il est bien entendu que dans l'hommage que nous avons rendu particulièrement au chef de file qu'est Médard Bourgault nous associons volontiers ses frères et les autres membres de sa famille qui, par leur entière collaboration et coopération, ont assuré le succès de cette entreprise artisanale.

Que Médard Bourgault, son frère associé, Jean-Julien, sa soeur, Yvonne, son neveu, Alphonse Toussaint, son fils, Raymond et même André et ses neveux, Antonio Bourgault et

Léon Toussaint, soient assurés de notre attachement à la belle oeuvre qu'ils poursuivent, de notre admiration sans borne et de l'expression des voeux que nous formons pour que, pendant de longues années encore, ils fassent honneur à l'artisanat canadien-français, le plus bel héritage que nous ont légué nos ancêtres avec l'amour du sol.

Terminons cette étude en citant, sans y rien changer, quelques phrases de Médard Bourgault, qui révéleront dans sa simplicité son âme empreinte d'une étonnante et sereine philosophie.

"Dès mon jeune âge, lorsque j'étais seul, je me prenais toujours à rêver des châteaux d'Espagne, tel que l'on dit en termes courants. Je voyais dans ces rêves des chefs-d'oeuvre dont je n'avais jamais entendu parler. Je voyageais en France, je me surprénais à contempler de beaux paysages, de beaux effets de lumière et d'autres que je n'ai pas encore vus dans ce monde malgré que j'aie beaucoup voyagé. Je grandis avec ces idées et ces rêves."

"Malgré que j'aimais beaucoup la vie de marin et l'aventure, toujours mes idées artistiques avaient le dessus sur d'autres. Que de beaux paysages ai-je vus sur mer ! Quelle beauté que de contempler cette solitude dans le temps calme, ce beau lever de soleil sur l'océan, dans le golfe, sur notre beau fleuve Saint-Laurent; cette belle aurore, le matin, contemplée dans la solitude marine sur les côtes terreneuviennes et du Labrador, ces beaux couchers de soleil !"

"Enfin, tout est beau, la tempête comme le calme, tout a ses beautés artistiques; toute oeuvre de la création n'est que beauté, il s'agit de contempler le tout avec les yeux du coeur, les yeux de l'âme; les yeux du corps ne voient rien, ils sont obscurcis par un voile très dense !"

## **ELZÉAR SOUCY**

### **SCULPTEUR SUR BOIS**

Ce n'est pas tant à Elzéar Soucy, artiste-statuaire, que nous voulons rendre hommage, dans ces pages consacrées à l'artisanat canadien-français, qu'à Elzéar Soucy, modeste sculpteur sur bois, dont le seul nom, évoque une époque florissante du beau et patient métier qu'il n'a cessé d'exercer avec ferveur depuis une quarantaine d'années.

Né à Saint-Onésime-de-Kamouraska en 1876, Elzéar Soucy, dès l'âge de neuf ans, suivit sa famille à Montréal où il a toujours demeuré depuis. Il fut l'élève des Clercs de Saint-Viateur et des Frères de la Doctrine chrétienne. Son père, par goût naturel, aimait travailler le bois et le jeune Elzéar se classait toujours bon premier en dessin à l'école du quartier. C'est pourquoi il eut très jeune l'idée de devenir peintre.

La sculpture, à l'époque, il ne savait pas ce que c'était; il ignorait tout de ce moyen d'expression. Il y fut initié bien vite car, en revenant de l'école, il s'arrêtait longuement à la fenêtre d'un sculpteur de la rue Saint-Thimothée et prenait plaisir à observer celui qui, avec tant d'habileté, donnait les coups de gouge, de burin ou de fermail, qui transformaient le bois en modelés agréables, vigoureux ou subtils.

Un ami de la famille, Arthur Vincent, sculpteur sur bois et modelleur, accueille le jeune Soucy à son atelier et l'entraîne pendant un an et demi au modelage qui, d'abord, dégoûte le jeune apprenti. Après quelques mois d'entraînement, son enthousiasme va si loin qu'il ne désire plus faire autre chose.

Son premier maître, Arthur Vincent, est l'auteur du baldaquin en cuivre repoussé de la basilique de Montréal. M. Soucy nous dit qu'il accepta ce travail pour cinq mille dollars. Vincent s'est ruiné à cette entreprise et il est mort très pauvre.

Après ses débuts avec Arthur Vincent, Elzéar Soucy passe à l'atelier de Lefrançois et Laperle, ce dernier, élève de Philippe Hébert. Laperle est l'auteur des statues de la tour extérieure de l'église Notre-Dame-du-Bon-Secours à Montréal. Soucy séjourna trois ans chez Lefrançois et Laperle, à titre d'apprenti.

Ses soirées, il les passe à suivre les cours du Conseil des Arts et Manufactures de Montréal, installé, à l'époque, rue Saint-Gabriel, au bout du Champ-de-Mars. La vieille bâtisse abritant ces ateliers a disparu vers 1895.

Arthur Vincent y était professeur de modelage et de sculpture sur bois, MM. Dyonnet et Joseph Saint-Charles, professeurs de dessin.

Ces cours furent remplacés par ceux du Monument National. Il fallait alors que les élèves du modelage, suivissent concurremment les cours de sculpture sur bois. Il y avait environ vingt élèves au dessin, cinq ou six au modelage et à la sculpture. J. O. Marchand, célèbre architecte, décédé il y a quelques années, était camarade d'Elzéar Soucy. Celui-ci veut bien faire revivre pour nous ses souvenirs lointains intéressants pour l'histoire de notre enseignement artistique et artisanal.

M. Soucy se rappelle qu'il y avait, rue Saint-Gabriel, une importante classe de menuiserie. Il se rappelle aussi que "l'abbé" Chabert y enseigna la peinture à Joseph Saint-Charles, à Franchère et à Charles Gill. Après un séjour de quatre ou cinq ans, rue Saint-Gabriel, Soucy devint élève du Monument National durant six ou sept ans, où Philippe Hébert et Olindo Gratton, qui vit encore à Sainte-Thérèse-de-Blainville, lui ont enseigné le modelage. Henri Hébert était inscrit comme élève à l'époque.

Y a-t-il encore beaucoup de jeunes gens qui de nos jours, auraient la persévérance de suivre pendant au delà de dix ans des cours de perfectionnement, le soir, souvent après de rudes journées de travail? M. Soucy est trop modeste pour nous poser la question. Nous tenons à souligner le fait et à dire que nous n'exagérons rien quand nous parlons de la persévérance de cet artisan qui, sans bruit, s'est élevé au grand art.

En quittant l'atelier de Laperle, Elzéar Soucy travaille dans deux ou trois ateliers différents où il rencontre les nombreux sculpteurs sur bois de l'époque; il fait aussi un bref séjour dans une manufacture de meubles. Il n'y avait point de meubles, si peu élaborés fussent-ils, qui ne réclamaient la main du sculpteur, il y a une quarantaine d'années. Les progrès de la civilisation ont inventé le carton pâte, la matrice à imprimer et c'est ainsi qu'un à un, est disparue toute une génération d'artisans dont plusieurs illustrèrent leur époque par leur raffinement, leur réelle culture, qui s'alliaient à un bon goût que nous ne trouvons plus dans les productions courantes.

Vers 1900, Elzéar Soucy entre à l'atelier de George W. Hill, rue Bleury, face au Gesù, atelier que désormais il ne quittera plus. Bien peu de passants ont remarqué au-dessus d'une ancienne porte cochère l'enseigne de notre sculpteur. Dans une cour, un atelier modeste quoique spacieux, dont

l'éclairage admirablement orienté donne tout de suite de l'atmosphère aux oeuvres nombreuses étalées aux murs ou posées sur les socles.

Hill était un anglo-canadien né à Richmond. Il a réalisé de nombreuses oeuvres auxquelles Elzéar Soucy apporta, pendant une dizaine d'années, une collaboration anonyme, en même temps qu'il continuait d'exercer la sculpture sur bois. (1)

Si M. Soucy fut le collaborateur de Geo. Hill pour un grand nombre de ses oeuvres, il le fut davantage pour les très importants travaux de sculpture sur bois dont il se plaît à nous donner une description fidèle en même temps qu'enthousiaste. Sa figure s'éclaire d'un large sourire de satisfaction lorsqu'il ressasse pour nous ces souvenirs.

Mais il s'attriste à constater comme la sculpture sur bois a rétrogradé depuis une cinquantaine d'années. Bien qu'il admette volontiers que la vie n'a pas toujours été rose, il reconnaît que son métier de modelleur l'a aidé. A regret, lorsqu'il ne pouvait faire accepter de belles sculptures, il lui fallait, pour satisfaire des exigences, se résigner à mouler des plâtres.

Au début du siècle, M. Soucy collabora à l'ornementation d'un nombre considérable de demeures fastueuses de Montréal dont on ignore, la plupart du temps, l'existence.

C'est ainsi, qu'aux environs de 1901 ou 1902, sous la direction de l'architecte Maxwell, trente à trente-cinq sculpteurs travaillèrent à la décoration intérieure de la résidence

---

(1) George W. Hill est l'auteur du "Stratchona Horse" de la Place Dominion, du monument aux Morts de la cité de Westmount, de celui de Lachute, d'un autre de Charlottetown, du monument d'Arcy McGee à Ottawa, d'un grand relief en marbre placé dans le Pavillon central du parlement d'Ottawa, à la mémoire des infirmières de l'Empire britannique et du monument Sir Georges-Etienne Cartier du Parc Jeanne-Mance à Montréal.

du Baron C. R. Hosmer. Presque tous ces sculpteurs étaient venus des Etats-Unis.

Cette décoration, conçue dans des styles différents, suivant les pièces, étaient des copies exactes des anciens styles.

C'est un véritable petit Versailles, affirme M. Soucy, en parlant de cette résidence qu'habite aujourd'hui le fils du baron Hosmer, M. Elwood B. Hosmer, 3530, rue Drummond.

Il y a, dans cette somptueuse demeure, un salon Louis XVI, une salle à manger Gothique, des boudoirs Louis XIV et Louis XV, où aucun menu détail n'a été laissé au hasard; l'authenticité du style fut rigoureusement respectée.

M. Soucy nous cite de mémoire plusieurs autres hôtels particuliers à l'ornementation desquels il a activement collaboré; entre autres: les résidences de J. H. L. Ross, rue Drummond, et celles de R. B. Angus, Forbes Angus, Sir William Hope, Edward Maxwell, architecte, W. S. Maxwell, ainsi que la résidence actuelle de M. Paul-E. Ostiguy, avenue McGregor.

Il exécuta seul la sculpture sur bois des bureaux du Dr Guertin, rue Sherbrooke ouest. Cette sculpture est, à son avis, une des plus fines qui soient à Montréal parce que son client tenait à ce qu'il en fût ainsi.

On nous fait remarquer que si la sculpture décorative n'est pas aussi poussée qu'elle devrait l'être, c'est parce que le client ou l'architecte s'en tient à un budget déterminé à l'avance. Le sculpteur est dans l'obligation d'accepter avec regret les conditions qu'on lui fait, en regrettant de ne pouvoir exprimer toutes les ressources de son art.

En 1912, M. Soucy acquiert l'atelier de Geo. W. Hill, et

dirige dix-huit à vingt sculpteurs sur bois et mouleurs; jusqu'à 1930 il a toujours eu au moins dix sculpteurs à son atelier.

Il a exécuté de nombreux travaux ignorés du grand public. On lui doit les sculptures sur bois de la Galerie des Arts, rue Sherbrooke ouest, et des bureaux de la Dominion Express, exécutés sous la direction de l'architecte Maxwell.

Il exécuta à son compte personnel les sculptures sur bois des immeubles suivants: Canada Steamship Lines, rue McGill, de la Chambre des Communes d'Ottawa à laquelle il travailla pendant cinq ans avec huit sculpteurs. (II)

Il est l'auteur des sculptures sur bois des résidences de Sir Vincent Meredith, avenue des Pins, de S. Samuel Bronfman, à Westmount, de la chapelle du séminaire de Saint-Hyacinthe, qui ne compte pas moins de vingt statues dues à son ciseau. Le buffet d'orgue de la basilique de Québec est son oeuvre. Il a également exécuté de nombreuses sculptures pour la maison Casavant frères, de Saint-Hyacinthe. Plusieurs oeuvres en bois d'Elzéar Soucy sont réparties dans la nombreuse clientèle de nos grands facteurs d'orgues canadiens-français tant au Canada et aux Etats-Unis qu'en France; l'église Saint Andrew & Saint Paul, de Montréal, contient une oeuvre très importante due au talent de notre sculpteur.

Le Musée de Québec a acquis, l'an dernier, deux statues en bois sculpté par Elzéar Soucy : saint Germain l'Auxerrois et saint Paul, apôtre.

---

(II) Il a exécuté le modelage ornemental de l'église Notre-Dame-des-Sept-Douleurs, de Verdun, Joseph Venne, architecte; de l'église de la Nativité, d'Hochelaga, des SS. Anges, de Lachine, Viau et Venne, architectes; de l'église Saint-Eusèbe, M. Caron, architecte; des immeubles du parlement de Régina, Maxwell, architecte. Il exécuta aussi les modèles de pierre, de plâtre et de bronze pour la Banque de Montréal de Calgary, sous la direction de l'architecte Kenneth Rea ; de la cathédrale de Gravelbourg, Joseph Fortin, architecte. Il travaille actuellement en collaboration avec M. Ernest Cormier, architecte, à la confection des modèles pour la décoration de l'Hôtel de la Cour Suprême à Ottawa.

Quoique nous présentions surtout Elzéar Soucy, sculpteur sur bois, il serait injuste de ne pas mentionner ici son oeuvre de statuaire qui est considérable. La carrière de ce rude travailleur prouve précisément qu'il est possible à un artisan, par ses patientes et constantes recherches et par la pratique de son métier, de s'élever au-dessus du niveau de la moyenne et de produire des oeuvres qui classent leur auteur au rang de véritables artistes. M. Soucy n'a jamais voulu admettre qu'il fût artiste !

Modeste et généreux, il fait volontiers l'éloge des gens de sa génération, de ses confrères. Au lieu de les critiquer, il souligne les qualités de leurs productions et essaie d'en profiter lui-même. Je n'ai jamais saisi sur ses lèvres autre chose que des louanges, même à l'égard de ceux qui furent ses compétiteurs, dans les nombreux concours auxquels il participa.

Il est l'auteur du monument élevé, aux Trois-Rivières, à la mémoire du grand évêque que fut Mgr Laflèche. Sa maquette fut choisie et classée première à l'occasion d'un concours international.

Il fit deux voyages prolongés en France et en Belgique, afin de mettre au point ses projets et de surveiller la fonte de ses oeuvres. Il en rapporta une documentation abondante qui n'a pas peu contribué, depuis, à donner à son oeuvre d'ensemble une grande puissance d'expression. (III)

---

(III) Parmi ses oeuvres citons aussi le monument de Pierre de Saint-Ours, à Saint-Ours, la statue d'Iberville qui orne la façade du parlement provincial de Québec, le grand mémorial en bronze du 85<sup>e</sup> régiment aux casernes de la rue Craig, un bas-relief pour le Palais de Justice de Québec, des médaillons du sénateur J. N. Belcourt et du Dr E. P. Lachapelle, de l'hôpital de la Miséricorde, à Montréal. Il a également modelé les bustes de M. J.-N. Ducharme, le fondateur de la compagnie d'assurance-vie "La Sauvegardé", de M. Olier, fondateur de la compagnie de saint Sulpice, des enfants de M. C.-E. Duquette, pharmacien, de Mgr Dubuc, curé de la paroisse Saint-Jean-Baptiste, de M. René Guénette, directeur de la revue "L'école canadienne", ami personnel de M. Soucy; il a exécuté avec amour le buste de sa fille, Jeanne, que la critique a beaucoup louangé.

Rappelons aussi qu'à l'occasion d'un concours international pour l'érection du monument de Son Eminence le Cardinal Taschereau, à Québec, il fut classé troisième avec une récompense de \$300.00; les deux premiers furent des sculpteurs français de grande réputation, MM. Vermare et Dubois.

Ses nombreuses contributions aux Salons annuels lui ont permis de créer de très intéressantes compositions; entre autres : "La pipe", inspirée de la meilleure tradition du terroir, dont M. Clément Morro écrivait l'appréciation suivante dans "La Revue Moderne illustrée des Arts et de la Vie", Paris, 15 octobre 1930 :

"La pipe" est un remarquable morceau une évocation singulièrement expressive du Canadien robuste, prudent, bon et volontiers malicieux." Le même auteur ajoute en appréciant l'oeuvre entière du sculpteur: "La simplicité de la ligne pure, la grâce d'un beau mouvement, l'harmonieux équilibre des volumes satisfont pleinement les aspirations d'Elzéar Soucy. Celui-ci y ajoute volontiers l'originalité du choix des matériaux. Et il aime assez employer le bois, et même, dans une seule statue deux sortes de bois comme dans cette sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus (chêne et bois blanc) qu'il a sculptée pour l'église Notre-Dame de Montréal et qui est une belle preuve de son talent".

Cette citation a révélé que c'est au talent de M. Soucy que fit appel Mgr Olivier Maurault, alors qu'étant curé à Notre-Dame de Montréal, il voulut restaurer l'église de la "paroisse" à l'occasion de son centenaire.

Une autre de ses compositions, intitulée "Prière", nous indique les grandes qualités de simplification et de stylisation du sculpteur.

Selon le témoignage d'un vieux sculpteur, M. Alphonse

Hogue, qui l'a confié à M. Soucy, de 1885 à 1890, il y avait à Montréal soixante-quinze à quatre-vingts sculpteurs qui vivaient honorablement de leur métier. En 1900, M. Soucy constate qu'il n'y en a plus qu'une quarantaine et qu'aujourd'hui on peut compter sur ses dix doigts ceux qui vivent de la sculpture sur bois. Il connaît deux sculpteurs qui ont dû accepter des situations de concierge pour ne pas mourir de faim.

Notre interlocuteur veut bien nous donner une idée du salaire des sculpteurs sur bois aux diverses étapes de sa fructueuse carrière.

Chez Geo. W. Hill vers 1900, il gagnait vingt-six sous l'heure, il était encore à l'époque de l'apprentissage et travaillait quarante-huit heures par semaine. Les bons artisans, les plus excellents de l'époque, pouvaient gagner un dollar l'heure.

Entre 1925 et 1930, à l'époque de la prospérité, on payait un sculpteur un dollar et vingt-cinq, l'heure.

M. Soucy a un frère, M. Cléophas Soucy, spécialisé dans la sculpture sur pierre et qui, depuis plusieurs années, a la direction des travaux du Parlement, à Ottawa. Ils ont appris leur métier ensemble et tous deux font honneur à l'artisanat et à l'art du Canada français.

Les frères Soucy, lors des travaux exécutés à la demeure du baron Hosmer, s'étaient initiés à bien des secrets du métier en observant les sculpteurs qu'on avait fait venir de Boston et de New-York. Il y avait parmi eux un certain Palowski, Polonais épatant, qui avait travaillé dans les meilleurs ateliers de Paris, un Allemand du nom de Daven, et un Américain nommé Roller. C'étaient les as de l'équipe, et ceux qui les ont côtoyés ont bénéficié d'une rare expérience. Avant leur venue au Canada, la sculpture, au témoignage de M. Soucy lui-même, était médiocre, en pleine décadence. Il y avait

d'autres ateliers en dehors de chez Geo. W. Hill, mais ils ne comptaient pas.

Depuis de nombreuses années, le gouvernement a reconnu l'oeuvre de cet artisan consciencieux en lui confiant les cours de modelage du Monument National. Il continue ainsi la tradition de ses premiers maîtres de la rue Saint-Gabriel, au Conseil des Arts et Manufactures.

Avons-nous besoin d'ajouter la joie que nous avons ressentie de nous adjoindre M. Elzéar Soucy comme collaborateur de l'Ecole du Meuble. Depuis bientôt deux ans, il est le titulaire des cours de modelage et de sculpture sur bois. Les élèves autant que le directeur et les professeurs apprécient fort le dévouement, l'érudition, la connaissance profonde du métier que prodigue sans compter celui que nous n'hésitons pas à citer comme un modèle d'artisan consciencieux, de parfait gentilhomme.

Il n'y a pas de plus grande joie ni de consolation plus appréciée de M. Soucy que de communiquer aux jeunes son savoir. Léo Arbour, qui pendant deux années fut l'élève de l'Ecole du Meuble, a bénéficié non seulement du savoir de son maître, mais aussi de sa générosité exprimée avec discrétion.

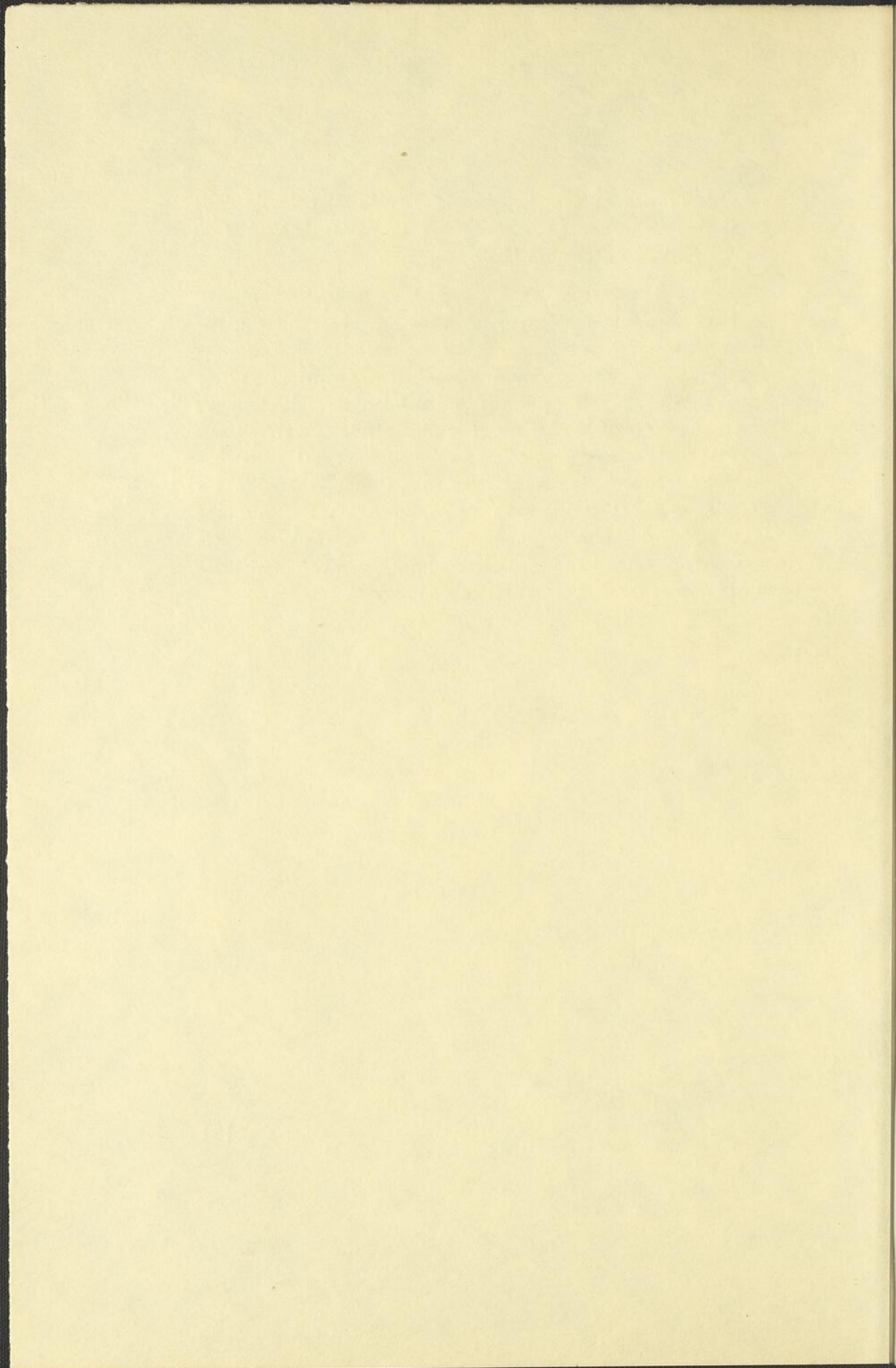
M. Soucy avoue, en terminant notre long entretien, qu'il n'aurait jamais traversé victorieusement les crises économiques périodiques, s'il n'eût été d'abord un artisan. "Ce qui m'a sauvé, c'est que j'ai fait un peu de tout: sculpture sur bois, sur pierre, modelage, modèles en plâtre, moulage. Pour être solidement armé dans la vie, il faut avoir plusieurs cordes à son arc et s'en servir à l'occasion."

Que les jeunes s'en souviennent et sachent profiter de ces sages avis !

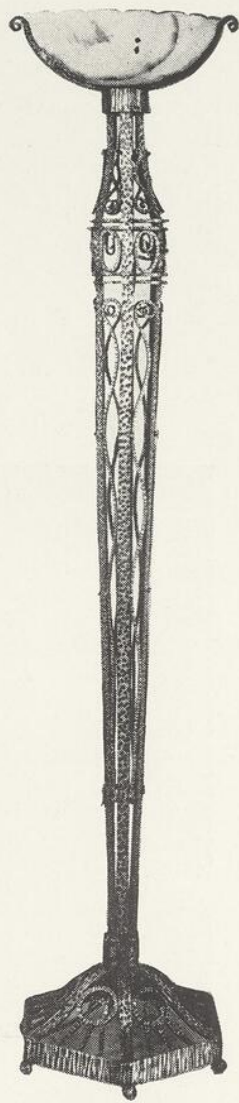
Terminons cette étude sur l'un des plus intéressants vété-

rans de l'artisanat canadien-français en citant ce qu'a écrit de son oeuvre le comte Châbrier dans "La Revue du Vrai et du Beau", Paris, 25 décembre 1930.

"Sa méthode consiste à chercher de nouvelles formules, tout en se gardant soigneusement de se laisser aller à des excentricités. Il se base plutôt sur le classique afin d'observer ses règles inviolables; mais il évolue lentement vers une facture plus libre, d'avantage indépendante, mais toujours empreinte du goût le plus sûr et le plus affiné. On voit que l'artiste a été à bonne école; mais il a su aussi rester franchement lui-même. Il appuie avec raison sa personnalité sur l'étude serrée et approfondie de la nature. Cette source inépuisable d'inspiration communique à sa manière cette puissance et cette force d'expressivité qui est la caractéristique si attachante du magistral "tailleur d'images".



● Une torchère  
exécutée par la  
P'tite Forge des  
frères Lebrun, aux  
Trois-Rivières.

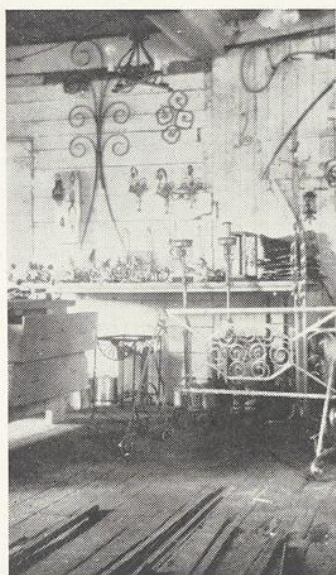


Technique-juin 1937

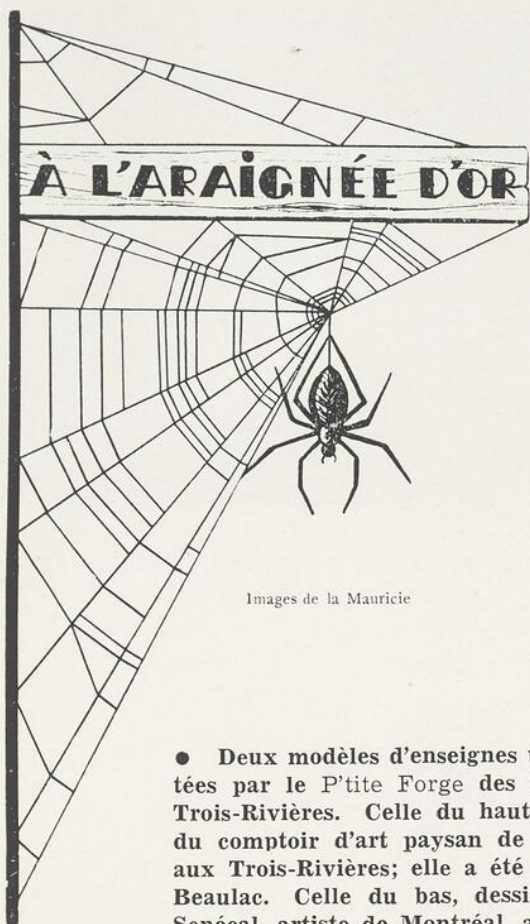


● Ci-haut: Quelques objets sortis des ateliers des frères Lebrun: un brûle-parfum, un cendrier et un bougeoir.

Images de la Mauricie



● Ci-contre : Un coin de la P'tite Forge des frères Lebrun, rue Niverville, aux Trois-Rivières.



Images de la Mauricie

● Deux modèles d'enseignes trifluviennes exécutées par le P'tite Forge des frères Lebrun, aux Trois-Rivières. Celle du haut orne la devanture du comptoir d'art paysan de M. Albert Olivier, aux Trois-Rivières; elle a été dessinée par Henri Beaulac. Celle du bas, dessinée par M. Ernest Senécal, artiste de Montréal, annonce les travaux de Mme Charles Dolbec, excellente ouvrière de Sainte-Anne-de-la-Pérade.



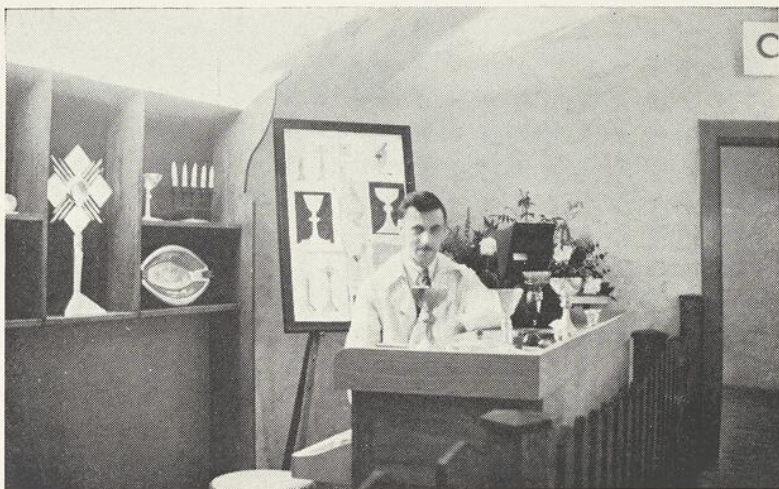


Photo E. Stucker

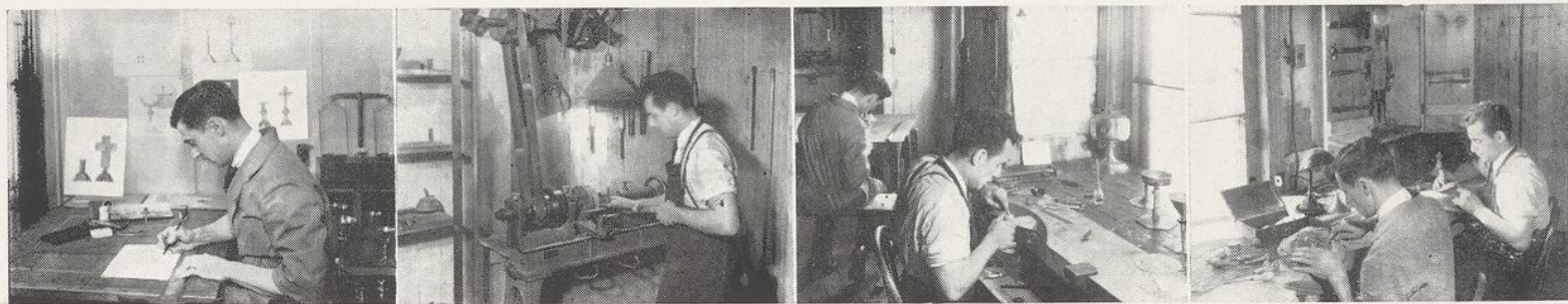
● Première exposition de l'Île Sainte-Hélène. Gilles Beaugrand à son banc d'orfèvre.

Le dessin

Le tournage

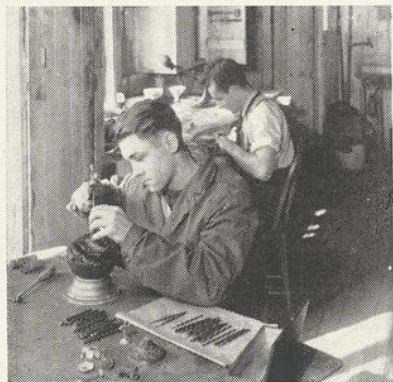
La finition

La gravure



● Principales étapes de la fabrication des pièces d'orfèvrerie à l'atelier Gilles Beugrand.

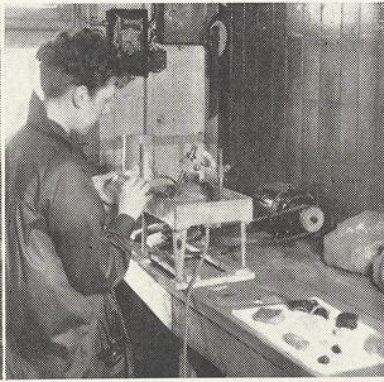
La ciselure



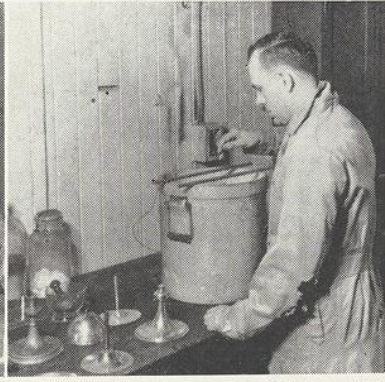
La sculpture de l'ivoire



La lapidairerie



La galvanoplastie



● Principales étapes de fabrication des pièces d'orfèvrerie à l'atelier Gilles Beaugrand.



● Gilles Beaugrand étudiant des projets d'orfèvrerie dans son atelier de l'avenue de l'Épée, à Montréal.



MM. Maurice Genevoix, et Jean-J. Crête

Photo Tavi, Horizons, juillet 1939

● La Mauricie, "Royaume du canot".

## **LÉO ARBOUR**

### **SCULPTEUR SUR BOIS**

#### **UN CAS TYPIQUE D'ORIENTATION PROFESSIONNELLE**

L'orientation professionnelle est une science admise par les éducateurs depuis quelques années. Il faut s'en réjouir. Dans la région de Montréal, des spécialistes comme le Dr Donat Voghel, le Dr Anselme Bois, M. l'abbé Irénée Lussier, le Dr Alexandre Marcotte, M. Louis Chatel, M. l'abbé Chaput, p.s.s. et plusieurs autres ne cessent de nous en faire comprendre l'importance.

Quel que soit le milieu auquel les enfants appartiennent, il est indispensable de les diriger selon leurs aptitudes. L'auteur se souvient encore des cours remarquables donnés il y a une dizaine d'années, sous les auspices de l'Institut Scientifique Franco-Canadien, par M. le chanoine Jeanjean, cours dont un grand nombre d'éducateurs ont su tirer parti. Cet enseignement, basé sur le bon sens et la logique, n'a cessé de nous inspirer depuis.

Le jeune sculpteur trifluvien, Léo Arbour, est un cas typique d'orientation professionnelle. Arbour a eu la chance exceptionnelle de rencontrer les bienfaiteurs qui l'ont poussé de

l'avant, lui permettant de se faire une carrière, suivant les dispositions naturelles, les aptitudes qu'il avait manifestées durant sa jeunesse.

Originaire de Pointe-du-Lac, il avait manifesté, dès l'école primaire, des goûts marqués pour le dessin. Il ne cessait de crayonner et d'exprimer ce qu'intérieurement il ressentait. Un jour, en s'amusant au bord de la grève, il a l'idée de modeler dans la vase des figures qui lui sont familières.

Ses compagnons de jeu crient presque au miracle quand ils reconnaissent la tête du curé de leur village que Léo, tout en s'amusant, avait fidèlement reproduite.

D'un tempérament extrêmement timide, Léo a tout de même le courage de se présenter aux bureaux du "Nouvelliste", aux Trois-Rivières, où on ne tarde pas à le diriger vers M. l'abbé Albert Tessier, qui est toujours aux postes et aux avant-postes du mouvement historique, artistique et littéraire de son coin de pays.

M. Tessier engage Arbour à s'adonner à la sculpture sur bois. D'après les documents qu'il lui passe, Arbour tente de donner à ses sculptures la ressemblance de ses modèles. Il n'a pour seul outil qu'un couteau de poche.

Sa première oeuvre, que nous reproduisons, est un portrait du bon Père Frédéric, franciscain mort en odeur de sainteté, aux Trois-Rivières, et dont la cause de canonisation est en instance à Rome.

Les traits du Père Frédéric rendus par Arbour sont d'une ressemblance fidèle.

Après ce début, l'abbé Tessier pousse fortement le jeune Arbour dans cette voie. Il le met en contact avec l'artiste Rodolphe Duguay qui donne de précieuses directives à ce débutant timide.

Puis, l'abbé Tessier offre à son protégé de lui payer des cours de dessin, de sculpture et de modelage chez le professeur trifluvien L. Cuvelier. Ces leçons portent des fruits. Léo Arbour se sent plus sûr de lui-même et il se lance dans des pièces d'exécution plus difficile.

Notre jeune apprenti traduit dans le bois, d'après des dessins de Massicotte, de Rodolphe Duguay et autres artistes canadiens, les scènes traditionnelles de la campagne. L'abbé Tessier, voyant les réelles dispositions de Léo Arbour, le dirige vers l'École du Meuble, qui à cette époque ouvrait un atelier de sculpture sur bois (1937). C'est avec empressement que nous avons reçu le protégé de notre ami. Celui-ci n'a cessé d'aider Arbour, moralement et matériellement pendant ses deux années de cours.

Arbour travailla d'abord avec M. Bernard Dagenais, puis avec M. Elzéar Soucy, devenu titulaire des cours de modelage et de sculpture sur bois. M. Soucy, non content de prodiguer son enseignement de l'école à un jeune si doué, l'accueille à son propre atelier. Arbour est initié, par l'expérience d'un artisan de grande classe, aux travaux de modelage, de moulage et de la sculpture sous toutes ses formes.

Il fut à l'École du Meuble un élève exemplaire à tous égards, soucieux de ne perdre aucun instant. En juin 1939, il obtenait avec distinction le premier certificat décerné par l'École du Meuble en sculpture sur bois.

Arbour en compagnie de son maître, M. Soucy, a participé à l'Exposition de l'Île Sainte-Hélène. Il eut ainsi l'opportunité de connaître des artisans plus expérimentés que lui et de bénéficier de leur savoir.

Léo Arbour est un timide, avons-nous dit. "Il fallait que

je passe par là" nous disait-il à sa sortie de l'école comme à la fin de l'Exposition.

Et quand Léo Arbour s'est exprimé ainsi, on comprend qu'il n'a rien perdu des conseils ni des enseignements reçus. En France, en termes d'atelier ou d'argot, on dirait de lui "qu'il pige" admirablement.

Il eut la joie, grâce toujours à la sollicitude de son bienfaiteur de la première heure, de passer quelques jours à Saint-Jean-Port-Joli, comme hôte de Médard et de Jean-Julien Bourgault. Ceux-ci lui firent un accueil fraternel et lui révélèrent généreusement bien des secrets du métier qui permettent de développer une technique efficace.

Léo Arbour a eu d'autres amis qui l'ont aidé. Nous nous en voudrions de ne point signaler M. Albert Olivier des Trois-Rivières, qui, durant toute une saison, l'accueillit à son comptoir d'artisanat domestique: "A l'Araignée d'Or", où Léo put se faire mieux connaître du public et se créer un marché facile pour ses oeuvres.

Il a surtout produit de petites statuettes qui ont bien leurs caractéristiques et qui ne s'apparentent en rien comme technique à celles des Bourgault, par exemple. Il a exécuté des commandes auxquelles il a toujours su donner un cachet personnel, original, d'un authentique terroir.

Le Musée de l'Ecole du Meuble possède plusieurs spécimens de son oeuvre déjà abondante. Léo Arbour projette de s'établir dans son village de Pointe-du-Lac et d'y ouvrir un atelier-salle de vente de la même formule que celui des sculpteurs de Saint-Jean-Port-Joli.

Notons que déjà une des soeurs de Léo Arbour manifeste des aptitudes pour la sculpture sur bois. Elle fabrique des petits articles de la même manière qu'Yvonne Bourgault à ses

débuts. Elle pourra bénéficier des conseils et de l'expérience de son frère qui peut maintenant voler de ses propres ailes; il est en pleine possession de ses moyens d'expression.

Voici donc, entre plusieurs, un cas typique d'orientation professionnelle qui fait ressortir la nécessité de saines directives. Si Léo Arbour n'avait pas eu la veine de rencontrer sur son chemin des éducateurs qui ont deviné son talent et ses ressources, il serait un de ces nombreux déclassés de la vie. Il en existe trop chez nous.

Nous ne pouvons résister, en terminant ce chapitre, à citer un autre cas démontrant combien est urgente l'organisation systématique de cette orientation.

Un jour se présente à l'Ecole du Meuble un jeune homme des environs de Montréal. A notre grande surprise, il étale sous nos yeux des panneaux de marquetterie exécutés de façon empirique, mais démontrant de remarquables aptitudes.

Marcel Vigeant est aujourd'hui élève finissant à l'Ecole du Meuble. Il y a fait quatre années d'études remarquables, si l'on tient compte de son âge plus avancé que la moyenne de ses camarades. Il est une preuve de plus que l'inventaire et l'orientation de nos aptitudes s'imposent, car c'est la mise en valeur des forces vives de la nation qui est en jeu.

The first part of the book is devoted to a general introduction to the subject of the history of the English language. It discusses the various influences that have shaped the language over the centuries, from Old English to Modern English.

The second part of the book is a detailed study of the development of the English language from the 11th to the 15th century. It covers the influence of Old Norse, Old French, and Latin on the language, and the emergence of Middle English. It also discusses the role of the Chaucer's *Canterbury Tales* in the development of the English language.

The third part of the book is a study of the development of the English language from the 16th to the 18th century. It covers the influence of Latin and French on the language, and the emergence of Modern English. It also discusses the role of the Shakespeare's plays in the development of the English language.

The fourth part of the book is a study of the development of the English language from the 19th to the 20th century. It covers the influence of American and Indian languages on the language, and the emergence of contemporary English. It also discusses the role of the modernist movement in the development of the English language.

The fifth part of the book is a study of the development of the English language from the 21st century to the present. It covers the influence of technology and globalization on the language, and the emergence of a new global English. It also discusses the role of the internet in the development of the English language.

The book concludes with a summary of the main findings of the study and a list of references. It is a comprehensive and accessible study of the history of the English language, suitable for students and scholars alike.

## ZÉNON ALARY

### SCULPTEUR-ANIMALIER

Qui n'a admiré les orignaux bien campés, les bisons trapus, les chevreuils gracieux, les chevaux tirant des attelages, et toutes les bêtes diverses étudiées avec exactitude, dans l'exécution desquelles se complaît le couteau habile de Zénon Alary ?

Zénon Alary n'a certainement pas été l'une des moins intéressantes figures d'artisans de la première Exposition de l'Île Sainte-Hélène. Son histoire, ses modestes débuts autant que les principes d'artisanat qu'il préconise méritent de faire l'objet d'une étude particulière. Alary, comme la plupart des modestes et des campagnards, est peu loquace. Son oeil vif saisit tout et il devine votre pensée avant même que vous ayez eu le temps d'achever votre phrase.

A l'exemple de beaucoup d'artisans de son espèce, qui ont forcé le succès grâce à une ambition bien comprise, il sait qu'il lui reste beaucoup à apprendre et il l'avoue sans restriction dès les premiers contacts.

Le lecteur nous permettra de transcrire ici, dans toute sa saveur, l'entretien à peu près textuel que nous avons eu avec lui, sur son beau métier d'artisan: la sculpture-sur-bois. Son

vocabulaire et ses expressions changent suivant qu'il nous parle de telle ou telle époque de sa vie; que le lecteur ne soit donc pas surpris si la rédaction subit des fluctuations.

"Je suis né dans les Laurentides, à Saint-Sauveur des Monts. A seize ans, j'ai quitté la maison pour les chantiers; j'ai maintenant quarante-cinq ans (notre entretien date du début de janvier 1940). "Pendant quatorze ans, j'ai fait la drave. Un hiver que je travaillais dans l'Ontario, j'avais observé un Polonais, compagnon de travail, qui avait sculpté une figure en dedans de son "bed". Je me suis dit: "si ce Polonais peut ainsi sculpter quelque chose qu'à mon avis je trouve beau, je dois être "aussi fin" et aussi capable que lui, il n'y a pas de raison pour que ce soit le contraire."

"L'idée de faire de la sculpture comme le Polonais m'a longtemps "travaillé". Un jour, alors que j'étais revenu dans la province de Québec, à l'emploi de la Compagnie Eddy pour laquelle je surveillais la drave, le travail allait bien, j'avais des loisirs; je décidai pour la première fois de tenter l'expérience de mon Polonais de l'Ontario. Je pris un bout de bois et, à l'aide de mon couteau de poche pour seul outil, j'ai sculpté une figure moi aussi. Une fois mon travail terminé, j'ai trouvé ça bien laid, mais ça m'a encouragé".

"J'ai toujours été, depuis ce premier travail, intéressé à tous les articles sur l'artisanat que je lisais dans les journaux et les revues, en particulier ceux dont était l'objet Médard Bourgault que je souhaitais bien rencontrer un jour ainsi qu'Elzéar Soucy."

"Vous voyez que je devais les rencontrer beaucoup plus tard. Mais je ne me suis jamais laissé décourager. J'écoutais les conseils de ceux qui voulaient bien s'intéresser à mon travail, d'amateur à l'époque, puisqu'en laissant les chantiers,

j'ai travaillé pour les compagnies de chemin de fer comme journalier."

"Il y a une dizaine d'année je suis arrivé à Montréal où j'ai trouvé de l'emploi tour à tour dans une manufacture de boîtes d'emballage et sur quelques gros chantiers de construction. Je me suis alors inscrit au cours de modelage du Monument National. C'est ainsi que j'eus l'avantage de suivre quelques leçons de MM. Elzéar Soucy et Alfred Laliberté."

"Les circonstances ne m'ont pas permis de pousser très très loin mes études de ce côté, mon travail ne me laissant pas assez de loisirs. Je n'ai pu profiter que durant deux mois des cours du Monument National, mais je n'ai jamais oublié les conseils qu'on m'y avait donnés."

"L'une des dernières constructions auxquelles j'ai travaillé fut celle de l'église Sainte-Philomène de Rosemont. Je faisais le dégrossissage de la sculpture sur pierre et je vous certifie que "j'étais pas méchant là-dedans". Quand vous passerez devant l'église, vous remarquerez les gros anges au-dessus du portique. Il y a de mon travail là-dedans, et j'en ai éprouvé une grande satisfaction."

"Après ma première sculpture dont je vous ai parlé, j'ai ensuite sculpté une corneille. Le premier original que j'ai sculpté a été acquis par M. le Sénateur Jules-Edouard Prévost de Saint-Jérôme. A ce moment là, je sculptais quand ça me le disait."

"Depuis 1931, j'en ai fait tout le temps. Les mauvaises années étaient venues. J'ai mangé tout l'argent que j'avais gagné. J'ai dû m'inscrire sur le "secours direct". Je vivais et j'apprenais avec l'ambition de me faire un avenir avec ma sculpture. Je continuais à me documenter dans les revues

qui me tombaient sous la main et chaque fois que je voyais quelque chose qui me plaisait, je me disais: "Bonguienne! je dois être capable de faire quelque chose moi aussi".

"J'avais à cette époque négligé mon couteau de poche pour une douzaine d'outils dont quelques-uns que j'avais moi-même fabriqués avec des vieilles limes. C'est ainsi qu'il me fut permis de sculpter "une team de boeufs qui labourent". J'ai pu vendre ça un bon prix. Ça, ça m'a encouragé!"

"A cette époque, je travaillais dans une cave rue Sainte-Catherine est, où je devais me plier pour arriver à mon établi. J'ai eu la chance de rencontrer M. Paul Pépin, libraire, qui m'a prodigué bien des conseils. Il m'a souvent encouragé à poursuivre mon idée; cela me stimulait et me faisait beaucoup de bien."

"Avant d'aller à l'Exposition de l'Île Sainte-Hélène, j'avais exposé, une fois, dans un magasin, rue Saint-Denis, une cariole que j'ai pu vendre tout de suite. Puis il y eut l'exposition de la Foire Jeanne-Mance où pour la première fois je pouvais prendre contact avec le grand public. J'eus la chance de vendre ainsi plusieurs pièces et de m'assurer quelques clients qui ne me font plus défaut, en particulier, M. Paul Guin qui m'a confié d'importantes commandes."

"Puis, grâce à M. Valmore Gratton de l'Office d'Initiative économique, j'ai eu la chance, inespérée pour moi, d'être choisi pour exposer à l'Île Sainte-Hélène. Ce fut avantageux à tous les points de vue. Mes sculptures se sont sans doute bien vendues. Je ne m'attendais pas à tant; ce que je veux signaler ici surtout c'est mon voisinage avec les frères Bourgault, de Saint-Jean Port-Joli, que j'admirais et que je désirais connaître depuis longtemps. Vous n'avez pas d'idée combien j'ai pu apprendre rien qu'à regarder faire les Bourgault et à causer avec

eux. Vous verrez combien ça m'a été profitable et les progrès que j'ai pu faire en six mois, grâce à l'Exposition de l'Île Sainte-Hélène et à mes aimables voisins d'alors".

"Depuis à peu près cinq ans, j'ai fait quelques piastres par semaine me permettant de vivre non pas d'une façon prospère, mais d'une façon honorable par mon travail comme je l'avais ambitionné. Aujourd'hui ça va beaucoup mieux et j'ai confiance en l'avenir."

"Il faut de l'ambition pour réussir, sans ça, ça marcherait pas. J'ai toujours pensé qu'il fallait écouter aussi tous les bons conseils; ça vaut un professeur d'après moi !"

Voici dans toute leur simplicité, et rédigées dès après, aussi fidèlement que possible, les réflexions drues et saines de Zénon Alary.

En me quittant, il me pria de ne pas divulguer qu'il avait déjà bénéficié de l'assistance-chômage. A mes protestations, il céda volontiers quand je lui assurai que je voulais précisément le citer en exemple. Quelle belle leçon de débrouillardise ne nous donne-t-il pas en effet? Quel tonifiant sujet de méditation pour plusieurs de ces pauvres malheureux éprouvés par de longues années d'inactivité et qui peut-être doutent d'eux-mêmes parce qu'ils n'ont ni le tempérament de Zénon Alary, ni les encouragements nécessaires.

Alary est un vivant exemple des multiples ressources, des aptitudes nombreuses qui dorment chez tant de Canadiens-français. Il s'agit de les découvrir, de les éveiller, de les mettre en jeu.

Il nous vient tout naturellement à l'idée une suggestion qui en vaut bien d'autres et qui mériterait une tentative suffisamment poussée. Pourquoi, dans les grands centres où le chômage se fait le plus sentir, ne procéderait-on pas à un

recensement d'aptitudes chez les chômeurs qui ont encore du coeur au ventre ? Pourquoi n'essaierait-on pas de développer telle ou telle petite industrie artisanale dont les profits pourraient être répartis sur une base coopérative ?

Ces artisans, cela va de soi, ne seraient pas privés, au début, de leurs allocations, qui seraient maintenues jusqu'au moment où ils pourraient véritablement vivre de leur travail.

Une organisation de ce type avait été mise sur pied, il y a quelque temps aux Trois-Rivières, sous le nom d'"Artisanat trifluvien". Grâce au dévouement de certaines gens, l'affaire semblait bien amorcée, mais elle n'a pas tenu. Nous n'avons pas ici à déterminer les causes de cet échec, mais il est bien permis de regretter qu'on n'ait pas donné suite à cette entreprise. La formule en valait la peine et même si elle n'eût rien rapporté, elle aurait eu du moins une valeur moralisatrice, ce qui n'est pas quantité négligeable dans les moments pénibles que nous vivons présentement. Esdras Minville nous révélait, dans une récente étude, que 80% des secourus à Montréal sont des sans-métier. La proportion de 20% mérite qu'on s'intéresse à elle.

Voilà, à notre humble avis, une formule d'aide à la jeunesse et aux désemparés, qui mérite de retenir sérieusement l'attention des autorités compétentes.

## EUGÈNE LECLERC (1)

### BATELIER-MINIATURISTE

En 1931, à Saint-Jean-Port-Joli, madame Eugène Leclerc, femme d'un modeste menuisier de l'endroit, faisait son grand ménage. Son mari, navigateur obligé à une retraite prématurée à la suite d'un accident, avait fabriqué comme passe-temps, un brick et une goëlette.

"Il ventait fort cette journée-là", nous dit madame Leclerc, "et j'ai pensé qu'en sortant les bateaux, ce serait la meilleure façon de les épousseter". Eugène Leclerc ajoute que les bateaux furent exposés à sa suggestion, parce qu'il avait une idée en tête: attirer l'attention des touristes.

Depuis qu'il avait été forcé de rentrer pour de bon, Leclerc pratiquait le métier de menuisier. Tous savent qu'à cette époque le travail était loin d'être abondant; Leclerc, qui avait déjà une nombreuse famille, était hanté par le souci de lui assurer au moins le pain quotidien.

Magloire Bourgault, père des sculpteurs, assistait à la

(1) Paul Gouin, dans une étude publiée dans "la Revue Moderne" de mars 1934, a déjà fait connaître le travail d'Eugène Leclerc. Cf. "Servir", pages 115 à 118. — Edition du Zodiaque. Chapitre XIV, "Il était un petit navire".

scène. Plusieurs artisans de Saint-Jean-Port-Joli avaient déjà essayé, sans succès, la fabrication de ce genre d'articles pour la clientèle des touristes.

M. Bourgault dit à Leclerc: "C'est inutile de penser de vendre ces saloperies-là aux touristes". Magloire Bourgault eut tort. C'est Eugène Leclerc qui avait raison et les faits continuent depuis neuf ans de justifier ses pronostics.

Le brick fut vendu la journée même au prix de trente-cinq dollars et la goëlette, vingt-cinq dollars, un peu plus tard, à l'étonnement de toute la maisonnée. Les mêmes clients, un Américain et un Ontarien, commandèrent d'autres navires à Leclerc qui prit plusieurs jours à se remettre de sa surprise. Malgré son optimisme, il n'avait jamais escompté un succès aussi rapide.

En 1932, il fabrique onze goëlettes pour un particulier de Kitchener, Ontario. En 1933, il vendit quatre-vingt navires de toutes tailles dont le prix variait entre trois dollars et cinquante et cinquante-cinq dollars. En 1934, il en fabrique plus de cent; l'année dernière, il a exécuté et vendu la flotte imposante de quatre cent cinquante navires dont environ deux cent vingt-cinq à trois dollars et cinquante.

Eugène Leclerc et sa famille vivent maintenant parfaitement heureux, à l'abri de la misère. Le souci du père est de garder tous ses enfants près de lui et de consolider cette industrie domestique qu'il a fondée presque par un effet du hasard.

Huit membres de cette famille de onze enfants travaillent à la fabrication de petites goëlettes qui, avec les statues et les personnages en bois des Bourgault, ont rendu Saint-Jean-Port-Joli célèbre à juste titre auprès des touristes.

M. Leclerc prépare le bois des gros navires; Antonio,

dix-huit ans, fabrique les petites goëlettes canadiennes; Bernadette, vingt ans, pose le gréement sur les mêmes goëlettes; Lucien, treize ans, tourne les guindeaux, les compas et les barils; il aide également Paul, onze ans, à percer les poulies à la lampe à gazoline et il coule les ancrs de plomb. Madame Leclerc est experte pour la finition, le vernissage des bateaux et la pose des gréements les plus importants.

Ce qu'il y a d'intéressant dans cette petite industrie familiale, c'est que Leclerc cherche à tout fabriquer à la maison. Il pourrait facilement se procurer, les petites ancrs, les poulies, etc . . . dans des manufactures spécialisées dans la fabrication de ces accessoires. Il préfère employer toute la main-d'oeuvre dont il dispose; il excelle à créer de l'émulation entre ses enfants et à leur faire aimer le travail.

Il a trouvé en Gaspésie et même à Saint-Jean-Port-Joli des imitateurs qui n'ont cependant pas encore atteint son succès.

Il lui vient beaucoup de commandes spéciales d'Américains désireux de faire reproduire tel ou tel modèle qui plaît davantage. Leclerc est expert dans ce genre de travail et il est toujours heureux de surmonter une difficulté quand il en rencontre une.

Antonio, le principal collaborateur de son père, est le type du jeune homme actif et débrouillard qui voudrait, sans s'affranchir de la tutelle paternelle, développer quelques modèles nouveaux et ne pas s'enliser dans une routine déformatrice.

Il a imaginé récemment de reproduire dans des cadres, rappelant des copies anciennes du même genre, des goëlettes montées avec leurs voiles, taillées habilement dans le cèdre. Ce genre d'articles connaîtra le succès autant que les goëlettes

qu'il désire fabriquer avec un mécanisme pour les faire se mouvoir et amuser les enfants.

Leclerc vend la plus grande partie de sa production aux touristes Américains qui sont attirés par son enseigne et son étalage. Il vend beaucoup à la maison Renfrew de Québec et à Robert Simpson de Toronto. Il eut également, il y a quelques années, la clientèle de la maison Eaton de Montréal.

L'Artisanat a donc prouvé une fois de plus qu'il peut faire vivre son homme et qu'un des marchés les plus sûrs pour l'écoulement de la production est celui des touristes. Il s'agit de leur présenter un article bien exécuté et d'un prix raisonnable. "Le coup de fusil" n'a jamais enrichi personne.

Quel ne fut pas notre étonnement en visitant l'un des pavillons de "New York World's Fair", l'automne dernier, de trouver une des goëlettes d'Eugène Leclerc qui garnissait l'un des intérieurs d'une maison modèle. Ce qui est bon pour nos voisins doit l'être aussi pour nous. Il s'agit de regarder, d'apprécier, et de poser les gestes qui comptent comme témoignage d'intérêt et d'approbation: acheter nous aussi les oeuvres de nos artisans !



Photo Tavi

● Départ d'une des courses de canots sur le Saint-Maurice (La Tuque — Trois-Rivières). Ces épreuves ont permis aux canots Cadorette de s'affirmer victorieusement.

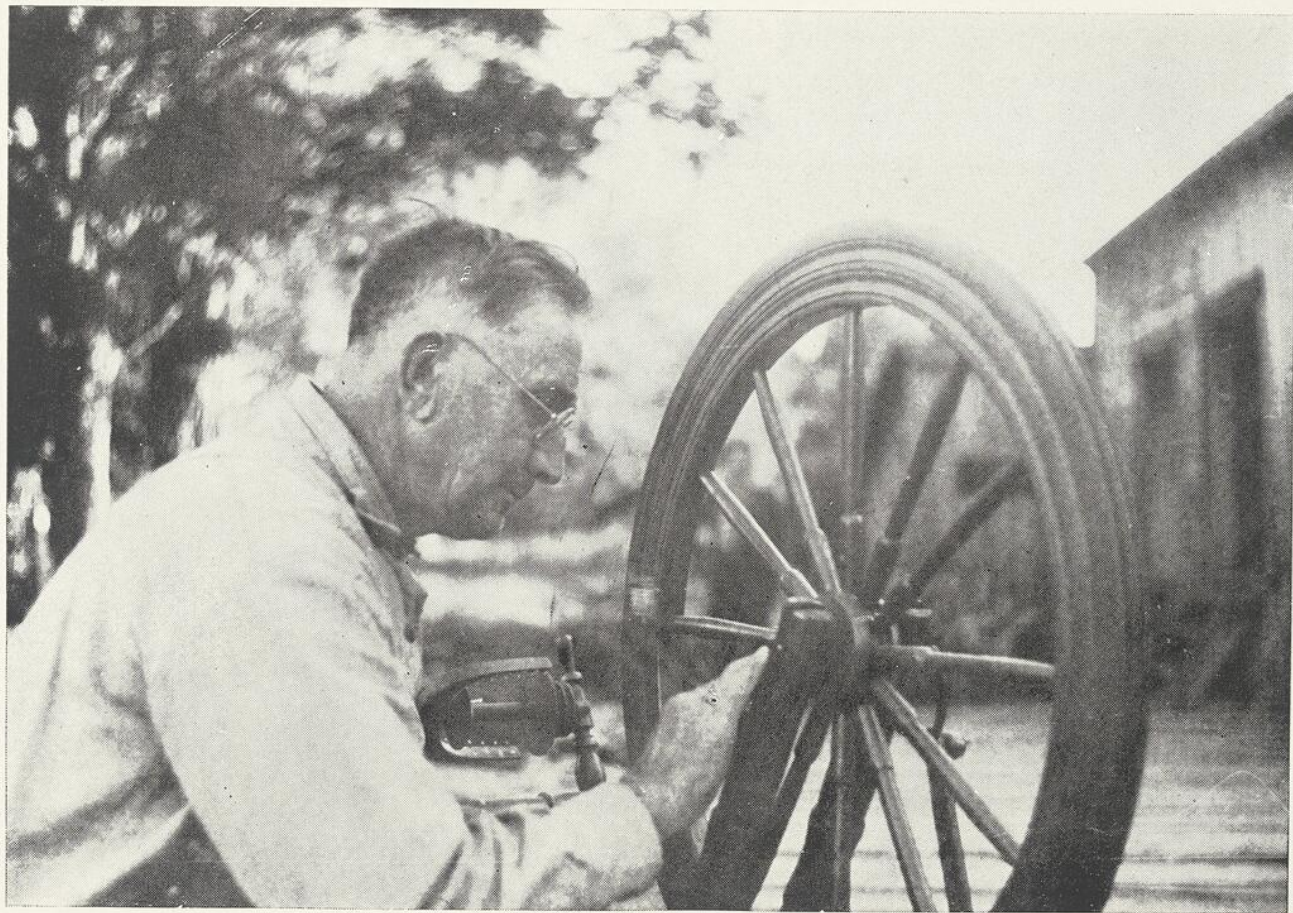


Photo Tavi : Horizons-juin 1939

● Un artisan de l'ancienne époque, M. Pantaléon Ouellet, fabricant de rouets à Saint-Roch-des-Aulnaies.



Photo Aimé Gagné Cliché Horizons

● Quelques spécimens de céramique exécutés dans les ateliers Larochelle de Shawinigan.

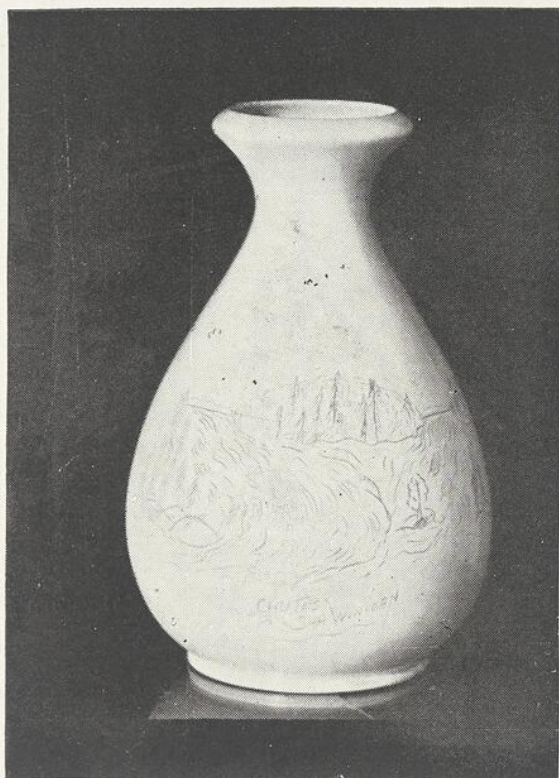


Photo Aimé Gagné, Cliché Horizons

● Céramique exécutée dans les ateliers Laroche de Shawinigan.



Photo E. Stucker

● Première exposition de l'Île Sainte-Hélène. M. Chochar, de l'École provinciale des Arts domestiques de Québec, qui a fort intéressé les visiteurs par ses démonstrations sur le tour du potier.



Cliché Northern Electric Co. 

● L'atelier de céramique à l'Exposition de l'île Sainte-Hélène. A gauche, l'un des jeunes collaborateurs de Louis Parent terminant une potiche. A droite William Hutchison. Sur la corniche et les rayons, quelques oeuvres de Louis Parent.



Photo P.-A. Normandeau

● Quelques oeuvres de Pierre-Aimé Normandeau, diplômé de l'Ecole Supérieure de céramique, Sèvres. Professeur à l'Ecole des Beaux-Arts de Montréal.

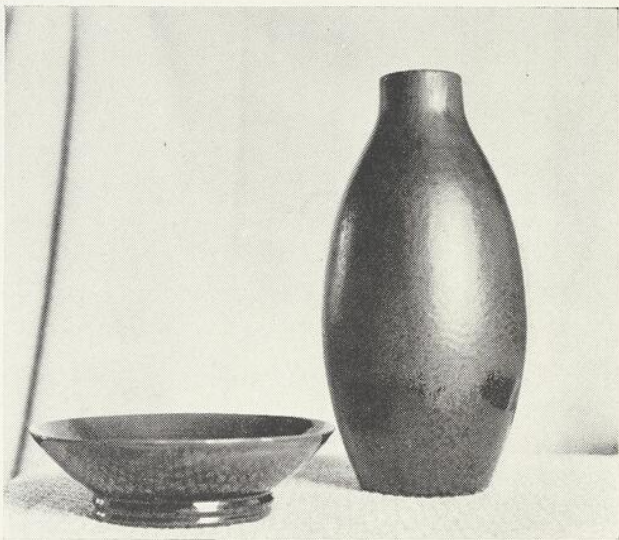


Photo P.-A. Normandeau

● **Céramique de Pierre-Aimé Normandeau, Montréal.**

## **"LA P'TITE FORGE" DES FRÈRES LEBRUN**

### **DES TROIS-RIVIERES**

Nos écoles techniques et nos écoles d'arts et métiers préparent des sujets éminemment aptes à l'artisanat. Par la culture générale donnée dans ces écoles, nos diplômés reçoivent les éléments voulus pour créer, suivant leurs dispositions et leurs aptitudes, de petites entreprises où ils pourraient servir l'art et le bon goût, tout en gagnant leur vie à leur propre compte, ce qui est une satisfaction enviable pour tout individu soucieux de son indépendance.

Mais, me direz-vous, faut-il, dans chacun de nos centres importants, multiplier les écoles spéciales afin de donner à ceux qui en ont les aptitudes l'entraînement qui leur manque ?

A cela je réponds affirmativement, afin d'assurer à chaque centre un peu important des écoles adaptées aux besoins locaux et aux particularités d'aptitudes et de matières premières. C'est d'ailleurs l'excellente politique préconisée par le Directeur général des Ecoles d'Arts et Métiers, M. Gabriel Rousseau. Celui-ci répond ainsi pleinement aux vues de l'honorable Henri Groulx, Secrétaire de la Province.

Mais j'ajoute que nos écoles ne peuvent pas donner toute la spécialisation qu'on semble réclamer d'elles. Est-ce que celui qui se destine à la carrière des "Lettres" s'entraîne spécia-

lement à tel ou tel genre de travail vers lequel il se sent particulièrement attiré durant ses études universitaires ? Est-ce qu'il apprend à faire du roman, de la nouvelle, de l'histoire ou du journalisme ? Non ; il approfondit tout simplement les auteurs, il se familiarise avec les différentes formes littéraires, nécessaires, indispensables à sa culture générale. Après ce stage de formation générale qui le mène à un diplôme, à une licence ou à un doctorat, il se spécialise. Il en est de même de l'étudiant en médecine qui, à sa sortie de l'université, n'est ni chirurgien, ni pédiatre, ni neurologue, ni oto-rhino-laryngologiste ; il le deviendra plus tard quand il aura approfondi par d'autres études et une pratique sérieuse la spécialité qui l'a particulièrement attiré.

Cette vérité toute simple et cependant fondamentale semble souvent mal comprise de plusieurs des finissants qui nous quittent chaque année. Mon expérience de l'enseignement me l'a souvent fait constater avec surprise. On attend tout de l'Ecole. Oh ! Remarquez bien que je suis prêt à assumer les responsabilités qui nous incombent, mais il ne faut pas demander plus que l'entraînement scolaire peut et doit donner. En général le diplôme signifie des aptitudes réveillées et orientées. Il ouvre des voies, mais il exige que l'on continue à s'entraîner et à se perfectionner.

Je verrais très bien, par exemple, un diplômé de l'Ecole du Meuble se spécialiser dans la fabrication du jouet de bois ; il a reçu chez nous une solide formation en menuiserie et en ébénisterie. Son goût affiné, mûri par une formation artistique appliquée à son métier, trouvera les voies et moyens qui lui permettront de réussir à créer et à exécuter des oeuvres originales dans le champ particulier qu'il aura choisi. Je verrais très bien un mécanicien diplômé de nos écoles techniques se spécialiser dans la fabrication du jouet mécanique, à

condition qu'il fasse preuve d'ingéniosité. Pourquoi pas ? Sommes-nous tellement dépourvus ? Je ne le crois pas. Je crois, au contraire, que nous possédons des possibilités merveilleuses. Il ne reste qu'à les développer méthodiquement et intensément.

Nous laissons tout en friche !

Puisque les Japonais transforment les vieilles boîtes de conserves que leur expédient nos regrattiers, comme nous le rappelait dans un récent article de "Paysana", Mme Françoise Gaudet-Smet, pourquoi, nous, par notre propre ingéniosité n'arriverions-nous pas aux mêmes résultats ? Qu'on ne vienne pas nous donner comme argument suprême que nous ne pourrions jamais concurrencer certaines mains-d'oeuvre étrangères et meilleur marché. Devenons compétents et travailleurs : le reste nous sera donné par surcroît.

Pour appuyer cette démonstration en faveur de notre enseignement technique, je ne sache pas qu'il y ait d'exemple plus éloquent que celui des Frères Lebrun, Hugues et Jean-Cyrille, deux diplômés de l'Ecole Technique des Trois-Rivières.

Dès leur sortie de l'école, suivant en cela les sages avis de leur directeur, M. Victor Baillaigé, et les enseignements du professeur Josaphat Alain, ils décidèrent de fonder une entreprise de ferronnerie d'art.

A la bonne façon des artisans de jadis, ces jeunes débutent modestement. Logé dans la cave, leur atelier est d'abord très rudimentaire. Ils se fabriquent eux-mêmes presque tout l'équipement nécessaire pour un début.

Patiemment, ils multiplient les expériences et les tentatives. Bien des secrets leur échappent : ils consultent des ouvrages de technique, fouillent les revues, procèdent à des

essais divers. Peu à peu, l'apprentissage se poursuit et la maîtrise devient de jour en jour plus assurée.

Ils parviennent assez vite à produire des bibelots intéressants; puis ils se risquent à des oeuvres plus compliquées, plus audacieuses.

L'opinion publique s'éveille; les clients viennent encourager ce bel effort.

De la cave étroite, l'atelier passe à un local plus vaste. L'entreprise prend de l'importance et les deux frères Lebrun doivent s'adjoindre des aides.

"La P'tite Forge" est devenue un atelier en règle, capable d'exécuter des contrats d'envergure.

Une des premières commandes de grande ferronnerie leur vint de la maison-mère des Filles de Jésus, aux Trois-Rivières. On leur confie l'exécution du baldaquin monumental de l'autel, de la table de communion, et de divers articles du mobilier liturgique. Ils se tirent avec honneur de cette première épreuve et les voilà lancés pour de bon.

Ils obtiennent ensuite un contrat pour la décoration de l'immeuble de la Commission scolaire aux Trois-Rivières. Ils ont également la délicatesse de fabriquer et d'offrir en témoignage de reconnaissance à leur Alma Mater, le séminaire des Trois-Rivières, un lustre qui orne le hall d'entrée.

Puis les commandes affluent en grand nombre pour la confection de grilles, de rampes, de lustres, de lampadaires. Leur clientèle est toute trouvée. Voilà des artisans qui, sans quitter leur milieu, ont ouvert une voie nouvelle où ils gagnent honorablement leur vie.

Ils se sont appliqués aussi à fabriquer divers objets d'artisanat, petits bibelots que nous sommes tentés d'acheter lorsque

nous sentons que la main de l'artisan a discipliné elle-même la matière, à sa fantaisie, à sa dextérité.

Les visiteurs de l'exposition de l'Île Sainte-Hélène ont admiré les oeuvres des frères Lebrun qui trouvèrent là une preuve supplémentaire de l'excellence de leur initiative.

Les frères Lebrun savent qu'ils n'ont pas encore réalisé les chefs-d'oeuvre qui font les grands artistes. Ils admettent aussi en toute simplicité qu'ils devront encore travailler dur pour maîtriser les ressources que l'admirable technique de la ferronnerie peut offrir.

Pour l'artisanat en général, comme pour le fer forgé, ce ne sont pas les formules toutes faites et routinières qui conduisent au succès. Il faut innover, créer du neuf, renouveler les thèmes et les formules.

La technique de ce métier d'art ne consiste pas simplement à assembler des bouts de fer de différentes longueurs côte à côte, soit par des rivets, ou de la soudure; l'art véritable, en ferronnerie, réside plutôt dans la façon de battre le métal, de l'étirer, de le travailler, de le modeler pour obtenir des formes où l'intelligence et le bon goût ont tenu plus de place que la force musculaire.

A de trop rares exceptions près, et à peu près dans tous les domaines, on semble s'être contenté de produire des articles sans relief et sans originalité. L'inspiration et les procédés doivent sans cesse se rajeunir, sans s'éloigner toutefois des règles fondamentales.

C'est pour cette raison, qu'à tour de rôle, les Lebrun font des stages, soit à Montréal, soit aux Etats-Unis, afin de perfectionner leur art.

Il est réconfortant de penser qu'ils s'adressent souvent au

jeune artiste trifluvien Henri Beulac et lui demandent des suggestions et des modèles. Ils viennent de s'adjoindre comme dessinateur permanent, M. Jacques Beaulieu, diplômé de l'Ecole du Meuble.

Nous souhaitons qu'un jour les frères Lebrun allient le fer à la céramique. Ils ont à leur porte l'expérience et les dons artistiques de Jean-Jacques Spénard qui pourrait créer d'intéressants articles et bibelots d'art que non seulement les Trifluviens, mais aussi tous les citoyens de cette province et de l'étranger seraient heureux d'acquérir pour mettre un peu de beauté et de fantaisie dans leur foyer.

Ne nous contentons pas d'applaudir; donnons-nous la joie de participer à la résurrection de l'artisanat. Nous réaliserons ainsi le voeu émis par l'honorable Henri Groulx, Secrétaire de la Province, dans un appel qu'il lançait à nos compatriotes à l'occasion de la Noël et du Jour de l'An :

"Ce que nous avons fait pour les artistes, un groupe a voulu également le faire pour les artisans, pour les petits métiers domestiques. On a voulu encourager l'art paysan, permettre à ceux qui peuvent encore travailler avec succès l'étoffe du pays, notamment, de trouver chez nous un marché capable d'absorber la production."

"Ce sont là les exemples qu'il fallait donner, je pense. Il fallait que le grand public comprît que c'est à lui qu'incombe en dernier ressort, le devoir de ne pas rendre vaines nos fondations diverses: bourses d'études, prix littéraires, écoles d'art. Nos artistes produisent. Achetons leurs oeuvres."

## **GILLES BEAUGRAND**

### **FERRONNIER D'ART ET ORFEVRE**

Il y a quinze ans Gilles Beaugrand était mon camarade à l'Ecole des Beaux-Arts de Montréal. Je me souviens encore de ses remarquables projets de compositions décoratives.

Déjà à cette époque il manifestait des aptitudes particulièrement brillantes pour l'art liturgique. Aussi n'eut-il aucune peine à obtenir une bourse d'études à Paris lorsque son directeur, M. Charles Maillard, le recommanda à l'honorable Athanase David, secrétaire de la Province.

A Paris, nous eûmes également l'occasion de nous revoir, d'échanger nos impressions sur nos apprentissages respectifs. Beaugrand comprit sans peine qu'il devait momentanément négliger les arts du dessin pour approfondir surtout la science de la technique, des techniques si diverses qui font un ferronnier et un orfèvre.

Il eut la chance d'entrer d'abord aux ateliers d'Edgar Brandt que l'histoire des arts décoratifs internationaux classera certainement au rang du plus grand maître de toutes les époques. Un artiste comme Brandt s'entoure de collaborateurs éminents, qui déjà ont une autorité artistique indiscutable. Beaugrand eut ainsi l'occasion de bénéficier de multi-

ples et précieux enseignements. Il n'eut pas peur de se plier à la rude discipline de l'apprentissage et d'apprendre le métier en commençant par la base.

Il n'eut pas cet amour-propre et ce respect humain de trop de jeunes, qui hésitent à fournir un effort musculaire ou à se salir les mains quand il le faut. Je me rappelle encore certains camarades "snobs" de la maison canadienne de Paris qui nous dédaignaient parce que nous nous donnions à l'apprentissage d'un métier "soi disant manuel". Ces étourdis étaient des exceptions, de ces exceptions comme il s'en rencontre malheureusement trop souvent parmi nos compatriotes. Cet état d'esprit résulte d'une déformation de préjugés qui ne sont pas encore complètement disparus.

Après un stage prolongé dans les ateliers de Brandt, Beaugrand a la veine d'entrer chez Desvallières, un autre très grand artiste des arts liturgiques contemporains. A son retour à Montréal, après quelques démarches infructueuses, — Beaugrand eut aimé faire de l'enseignement, — il se résoud à ouvrir un modeste atelier.

Ses premiers travaux furent surtout des oeuvres de ferronnerie d'art où se manifestent un sens averti de la composition, un équilibre et un raffinement qui attestent sa solide formation artistique. Toutes ses oeuvres sont soigneusement étudiées et dessinées; rien n'est laissé au hasard. Il a le souci du détail. Il allie volontiers le fer au bronze tourné ou ciselé. Sa technique, qui ne connaît pas les complications inutiles, est à la fois savante et honnête. Il met dans l'exécution de ses oeuvres une rare conscience professionnelle.

Depuis quelques années, Gilles Beaugrand tient atelier avenue de l'Épée, à Montréal. Dès qu'on pénètre chez lui on sent tout de suite l'atmosphère de ces petites boutiques d'arti-

sans européens. Son outillage est au point. Il n'y a rien de l'esprit du cabotin chez Beaugrand. Il ne cherche pas à épater ses visiteurs ou ses clients. Il préfère travailler dans le silence et montrer par ses oeuvres sa réelle valeur d'artiste et de technicien.

L'art liturgique est certainement celui qui peut sans effort rencontrer un marché favorable au Canada français. Et pourtant, depuis de nombreuses années la plus grande quantité des vases sacrés et des pièces d'orfèverie religieuse nous viennent de l'étranger.

Nous avons autrefois des orfèvres remarquables qui ont produit des oeuvres d'art merveilleuses, oeuvres qu'on a dédaignées et qu'on a vendues au hasard, pour les remplacer par des oeuvres étrangères.

Les publications et les expositions ont mis en valeur les travaux des orfèvres qui ont illustré toute une époque disparue de l'artisanat et des arts décoratifs canadiens-français. Parmi ces orfèvres, citons François Ranvozzé et Laurent Amiot, Sasseville, Salomon Marion, Pierre Huguet et plusieurs autres aussi dont les oeuvres sont très recherchées des collectionneurs, américains ou anglais.

Ces artisans ne fabriquaient pas seulement des calices, des ciboires, des ostensoirs, des encensoirs, des bénitiers, des navettes, des croix de processions, des candélabres ou des statues, mais aussi des articles très variés d'orfèverie civile dont la "Canadian Handicraft Guild" nous a fait apprécier de très artistiques spécimens à l'occasion d'une récente exposition.

Il faut se réjouir de l'inventaire de nos oeuvres d'art du Québec, entrepris il y a deux ans par le gouvernement de notre province, sous la direction de l'animateur qu'est Gérard Morisset. Cet inventaire contribuera à nous faire mieux

connaître et apprécier ce qui nous reste. Puisse-t-il nous décider enfin à bloquer la fuite inquiétante de pièces qui ont échappé aux collectionneurs étrangers.

C'est une tradition presque disparue que veut faire revivre Beaugrand. La guerre permettra peut-être à un certain nombre de nos compatriotes d'ouvrir les yeux: les importations et la fabrication étrangères se faisant plus difficiles. Les prix de Gilles Beaugrand peuvent se comparer avantageusement avec ceux de l'étranger.

Enfin, quand il le peut, il a l'ingéniosité d'utiliser nos pierres canadiennes pour incruster ou décorer ses oeuvres.

Voici comment il nous explique son travail: "L'orfèvre a souvent recours à l'emploi d'autres matières telles que les pierres précieuses, les bois rares, l'ivoire. Savez-vous que notre sol contient en quantité, de belles pierres précieuses et semi-précieuses, qui sont à peine exploitées? Que notre ivoire vient de l'Arctique canadien, défenses de morse et de narval, et qu'il n'est pas moins précieux que celui que transportaient autrefois les caravanes d'Orient?"

"Savez-vous que nous pouvons, en outre, utiliser de simples pierres des champs ayant une belle coloration, et qui représentent pour le religieux un souvenir du pays ou de la terre paternelle? Ces pierres communes, peuvent prendre au polissage, un lustre qui s'harmonise avec l'or ou l'argent."

"Tout ecclésiastique a, au moins une fois dans sa vie, à faire l'acquisition d'un calice ou d'une autre pièce d'orfèvrerie religieuse. Sans doute, le choix de pareille pièce est une affaire toute personnelle et de tempérament, mais, tout en accordant leur place aux préférences purement sentimentales, on peut, semble-t-il, éclairer et guider le choix par la descrip-

tion des matières précieuses que l'on utilise, et des procédés de leur mise en oeuvre."

"L'or a, de tout temps, fasciné par son éclat et par son inaltérabilité; les hommes les plus anciens le connaissent et le travaillaient de façon exquise, et l'orfèvre moderne, tout comme ces vieux maîtres, le cisèle, le burine, le martèle et en fait des pièces dignes des plus nobles usages."

"Cependant, le prix de l'or est si élevé que l'on peut rarement se permettre de l'employer seul. Généralement on recouvre l'argent d'une couche d'or; l'argent prend alors le nom de vermeil."

"Pour que l'argent soit assez dur pour être ouvré, on lui incorpore une certaine quantité de cuivre. Le "sterling" est l'alliage de la plus haute teneur en argent qui soit; il représente .950 d'argent fin et .050 de cuivre. Une pièce poinçonnée "sterling" est donc du premier titre d'argent."

"Mais, en orfèvrerie, la main d'oeuvre est aussi à considérer. L'on sait que le travail à la main a une valeur artistique incontestable et que le travail mécanique ne peut lui être comparé. Imaginez ce que représente de patience minutieuse et, nécessairement, d'inclination artistique, les fins décors de gravure, de ciselure, la taille des pierres, la sculpture de l'ivoire. Pour l'exécution d'une pièce d'orfèvrerie, il faut donc se confier à un artisan qui sache apporter un soin scrupuleux jusque dans les moindres détails de son ouvrage."

L'appel lancé par Gilles Beaugrand doit être entendu. Il a depuis deux ans la consolation d'être compris par toute une génération de jeunes ecclésiastiques qui apprécient son travail et lui font confiance. Beaugrand travaille avec quelques artisans. C'est une entreprise qui devrait prendre des proportions considérables si on en comprend bien toute l'importance.

Plus Gilles Beaugrand sera encouragé, plus nous contribuerons au développement de notre artisanat.

Car chacune des pièces qu'il fabrique, chacune des opérations, comme il nous l'explique plus haut, ne demande pas tant une action mécanique qu'un patient et consciencieux effort d'artisan, que ce soit pour la gravure, la ciselure, la galvanoplastie, la lapidairerie; travail d'artisan dans toute l'acception du mot car il faut non seulement une formation technique mais aussi artistique pour pratiquer avec succès l'orfèvrerie, une des plus nobles formes d'artisanat qui soient au monde.

L'art de Gilles Beaugrand, qui participa à l'exposition de l'Île Sainte-Hélène, a été pour la plupart des visiteurs une révélation. C'était la première fois que l'on voyait à l'oeuvre un orfèvre de talent donner sur son art des renseignements à la fois précis et instructifs. Voir les feuilles d'argent transformées en objets du culte, en plats somptueux, en élégantes bonbonnières, sertis de pierres de chez nous, en bijoux aux compositions simples et attrayantes, voilà autant de manifestations qui ont fait toucher du doigt que l'artisanat ne serait pas dans notre province un vain mot ni une chimère.

Nous ne sommes pas dans les secrets des dieux. Nous ignorons si jamais nous aurons dans notre province une véritable école d'arts appliqués où les élèves après avoir reçu la base de l'enseignement artistique indispensable, pourraient ensuite être repartis selon leurs aptitudes et leur goût dans des ateliers divers où ils pourraient se spécialiser et arriver à la maîtrise.

Il n'y aurait pas lieu, pour une telle organisation, de multiplier les ateliers dans nos écoles spéciales. Des ateliers du genre de Gilles Beaugrand pourraient à peu de frais assurer la formation de ces artisans. Ainsi se transmettraient les traditions d'artisanat si nécessaires à notre vie intellectuelle et artistique.

## L'INDUSTRIE DU CANOT

C'est une forme d'artisanat encore trop peu connue des nôtres et pour laquelle nous avons été souvent dépassés parce que nous ne nous donnions pas la peine de voir toutes les ressources que nous pourrions tirer de cet art. C'est un art véritable que de réussir à fabriquer ces embarcations à la fois légères et agréables de ligne.

Aux environs de Montréal, à Verchères, il y a une industrie de chaloupes: les Desmarais s'y sont spécialisés depuis plusieurs années. Ils ont même trouvé dans leur localité des concurrents qui ne se sont pas toujours donné la peine de produire un article de haute qualité: c'est ce qui rend moins populaires, peut-être, que dans le passé, les fameuses chaloupes Verchères qui sillonnent aujourd'hui à peu près tous les lacs accessibles de notre province et même de notre pays.

Le canot exige une autre technique, plus d'attention, plus d'art dans l'exécution. Les secrets de fabrication du canot d'écorce nous sont venus des Indiens. Les Français eurent tôt fait d'améliorer les techniques sauvages et très vite les canots des Blancs connurent une réputation enviable. De nos jours, le canot d'écorce n'est pas complètement disparu, mais il est supplanté par le canot de toile, plus régulier de lignes, plus souple, plus résistant.

La forme n'a pas changé de façon appréciable: mêmes lignes aériennes, même légèreté d'allure. La silhouette familière du canot s'harmonise bien avec nos paysages et avec tous les souvenirs qui s'attachent à notre pays. Le canot a tenu une grande place dans l'histoire canadienne. Ce fut le seul mode de transport des ancêtres. On le trouve mêlé à tous les faits et gestes de "Ceux qui firent notre pays". (1)

MM. les abbés Lionel Groulx et Albert Tessier n'ont jamais manqué une occasion de lui accorder une place d'honneur dans leurs études historiques. Notre littérature et nos légendes anciennes associent le canot aux principales manifestations de notre vie.

De nos jours le canot sert encore aux passionnés de la chasse ou de la pêche, aux travailleurs de la forêt, aux missionnaires qui ne cessent d'aller enseigner l'Évangile dans les missions les plus difficiles qui soient au monde.

Il sert aussi à un nombre considérable d'amateurs du tourisme nautique et aux fervents du sport passionnant que sont les excursions ou les courses en canot, comme celles organisées chaque année sur le Saint-Maurice par le club Radisson.

L'industrie du canot vient de renaître dans la Mauricie, grâce à l'entregent d'un homme actif et plein de ressources. Nous voudrions tout simplement, dans ce chapitre, laisser la parole à celui qui a bien voulu nous raconter les débuts de son entreprise.

Ses commentaires, dépouillés de toute recherche d'art, disent exactement ce qu'ils veulent exprimer. On juge les

---

(1) "Ceux qui firent notre pays", titre d'un remarquable ouvrage de vulgarisation sur l'histoire du Canada, dû au talent, à la plume alerte de M. l'abbé Albert Tessier. Editions du Zodiaque.

hommes à leurs actes et ceux qui ont vu à l'oeuvre Paul Cadorette, de Saint-Jean-des-Piles, savent qu'il n'a pas l'habitude de parler pour ne rien dire.

"En 1935, alors que je travaillais à Shawinigan, pour la Saint-Maurice River Boom, comme mesureur de bois, je ne travaillais que cinq heures par jour. Mon père était un habile constructeur de yachts, mais qui, lui aussi, travaillait pour la Saint-Maurice River Boom. Il me parlait souvent de canots, c'est-à-dire, chaque fois qu'il en voyait un, ou moi, nous nous posions la question: "Comment s'y prend-on pour faire un canot ?"

"Mon père me disait que sur un modèle, ou forme, ça devrait bien se faire et que c'était la seule manière de les bien faire. Profitant des heures de chômage, je me fis un modèle. Au bout de huit jours, j'étais prêt à commencer un canot. Je le fis de peine et misère. J'ai mis cent quatre heures d'ouvrage. J'étais assez fier de mon canot, mais il me coûtait cher. Ceci était dû à ce que je n'en avais jamais vu faire et que je n'avais jamais causé avec qui que ce soit qui connaissait cette branche."

"En 1936, j'abandonnai mon emploi et je fis trente-deux canots, à une moyenne de soixante-quatorze heures par canot. En 1937, j'en fis soixante-six, à soixante heures par canot, avec un travail beaucoup plus soigné que les années précédentes. En 1938, j'en confectionnai quatre-vingt-deux à soixante-six heures par canot."

"Actuellement, nous sommes cinq hommes qui travaillons aux canots, chaloupes, rames et avirons. L'obstacle à la progression rapide de notre industrie, c'est le manque de mains compétentes à un prix me permettant de concurrencer les autres fabricants (Peterboro et Chesnut)."

"Ce n'est pas le manque de débouchés comme plusieurs seraient portés à le croire. Avant de me lancer sur le grand marché je tiens à avoir une marchandise qui peut être comparable sur tous les points avec les marchandises étrangères. Actuellement, je travaille à soigner l'apparence extérieure et je suis convaincu que dans quelques années Saint-Jean-des-Piles sera le "Peterboro" de la province de Québec."

"Il me fait plaisir de vous communiquer l'évolution de mon modèle de canot de course: en 1936, j'avais un canot dans la grande course de la Tuque aux Trois-Rivières; il s'est classé troisième parmi les Peterboro et les Chesnut; en 1937, j'avais quatre canots sur douze canots qui prenaient part à la course internationale. Classement: première et deuxième position, quatrième position et un a abandonné la course. En 1938, sur treize canots qui prenaient part à la course, douze venaient de chez moi et un de Peterboro qui a abandonné la course après vingt-cinq milles seulement."

"Dans cette dernière course, il y avait une équipe qui avait concouru trois fois avec différents canots. Cette année ils ont parcouru mille milles de distance. Ils sont passés à la porte d'une manufacture établie depuis soixante ans et évaluée à quelque cinq cent mille dollars, pour venir en acheter chez moi. Ils se sont classés troisième avec quelques secondes d'intervalle de la deuxième position."

"Si les autres compagnies qui avaient des canots dans la course avaient obtenu le succès que j'ai obtenu, je vous assure que les couvertures des catalogues en publieraient des photos de la course en canots".

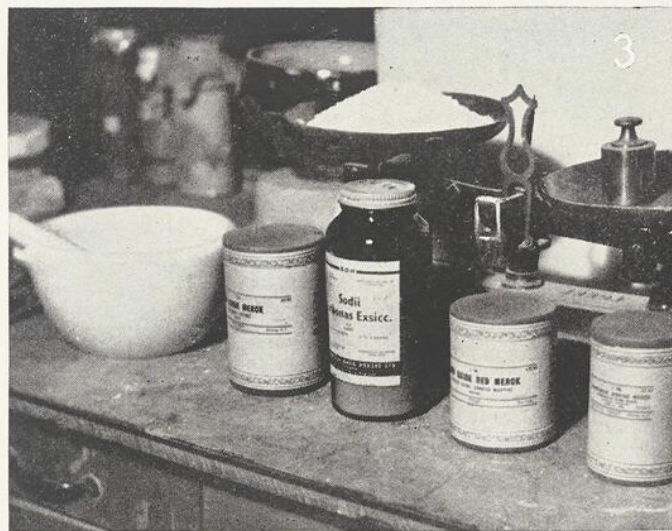
"Tout le bois qui entre dans la construction de ces canots est pris dans la région."

"Je ne sais comment vous remercier pour le travail que

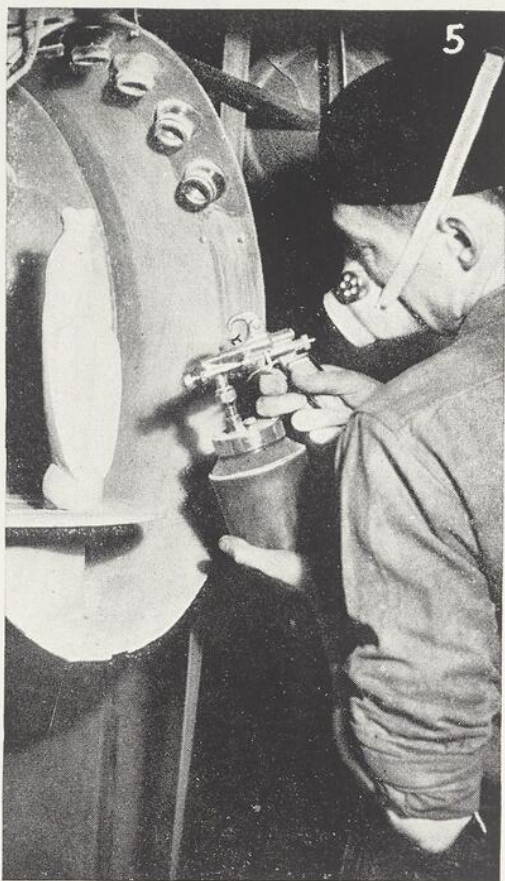


Photo Armour Landry  
Cliché La Revue Populaire

● **Atelier Jean-Jacques Spénard, Trois-Rivières.** Pour la fabrication des pièces en série, le céramiste fabrique des moules en plâtre dans lesquels il coule la glaise qui épouse les formes de la pièce projetée.



● Atelier Jean-Jacques Spénard, Trois-Rivières. Matière première nécessaire à la fabrication de la poterie. Sur la photo de droite on voit le four dans lequel sont introduites les pièces pour solidifier la matière et fixer les glaçures.



● **Atelier Jean-Jacques Spénard, Trois-Rivières. Jean-Jacques Spénard applique au "fusil" l'émail qui décorera l'une de ses statuettes : "Notre-Dame du Cap".**

Photo Armour Landry  
Cliché La Revue Populaire



Photo Armour Landry  
Cliché La Revue Populaire

● **Atelier Jean-Jacques Spénard, Trois-Rivières. Jean-Jacques Spénard peignant un vase de sa création.**



Photo Armour Landry  
Cliché La Revue Populaire

● **Atelier Jean-Jacques Spénard, Trois-Rivières.**  
**Statuette de "Kateri Tékakwitha", oeuvre de Jean-**  
**Jacques Spénard.**

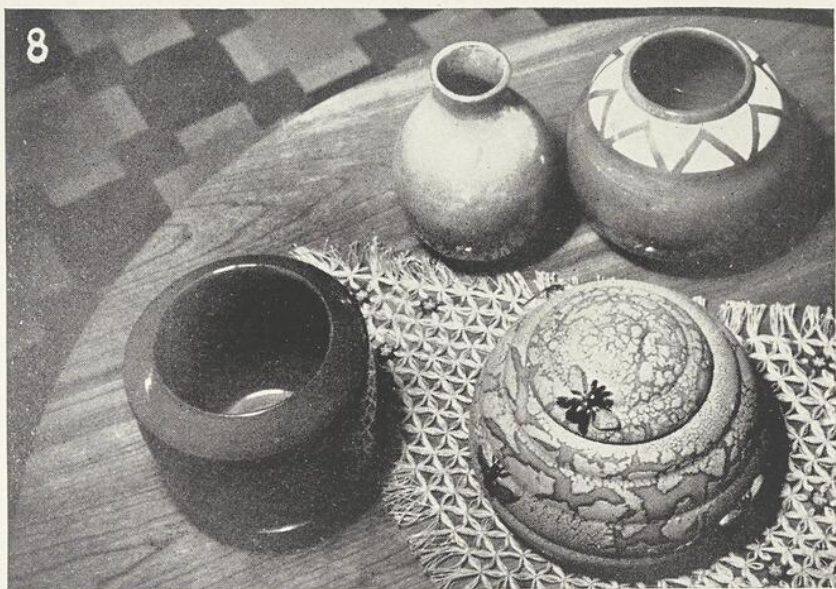


Photo Armour Landry  
Cliché La Revue Populaire

● Atelier Jean-Jacques Spénard, Trois-Rivières. Quelques pièces de céramique dues au talent de Jean-Jacques Spénard.



Photo Armour Landry  
Cliché La Revue Populaire

● **Atelier Jean-Jacques Spénard, Trois-Rivières. Vase  
décoratif, illustrant la vie de l'homme des bois.**

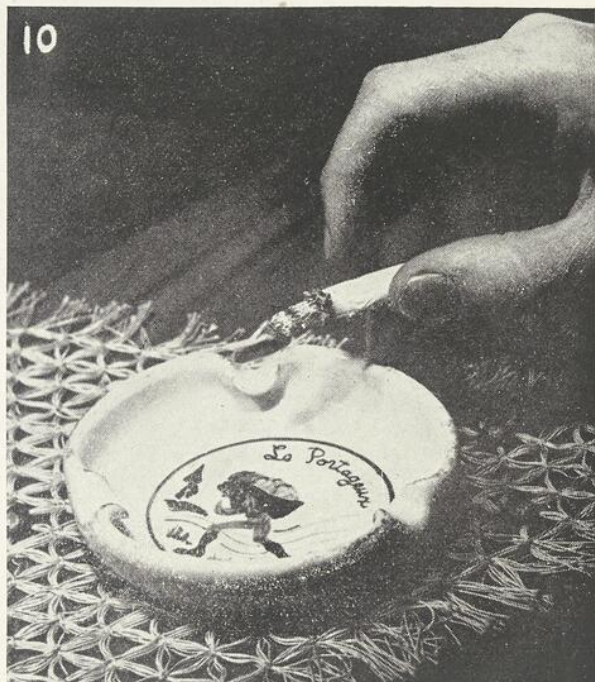


Photo Armour Landry  
Cliché La Revue Populaire

- Atelier Jean-Jacques Spénard, Trois-Rivières.  
Cendrier, composition de J.-J. Spénard.

vous faites en développant les talents canadiens, principalement ceux de l'industrie du bois. Dites à vos élèves que si j'avais passé par les écoles techniques, je n'aurais pas dépensé la moitié de mon temps et de mon argent à faire des expériences coûteuses. Aujourd'hui, je serais deux fois plus avancé (deux fois plus riche aussi) en ayant profité de l'expérience des autres et ce, tout en étant assis sur un banc à écouter les professeurs."

C'est un des plus beaux témoignages en faveur de l'enseignement technique et artisanal. Tous les renseignements qui nous sont donnés dans cette lettre sont rigoureusement exacts.

J'ai sous les yeux le simple et attrayant catalogue que vient d'éditer monsieur Paul Cadorette. Il publie avec une évidente satisfaction le témoignage de l'incomparable et dynamique propagandiste de la région trifluvienne, le précieux collaborateur à la cause de l'artisanat, M. l'abbé Albert Tessier, qui stipule que, grâce à l'ambition persévérante et à la fierté des frères Cadorette "la Mauricie redevient le royaume du canot".

"Dès le milieu du XVIIIe siècle, la région du Saint-Maurice et des Trois-Rivières s'affirma comme la terre idéale du canot."

"Non seulement les Trifluviens avaient la réputation d'être les meilleurs canotiers du pays, mais ils s'étaient également révélés les meilleurs constructeurs de canots. En 1751, l'ingénieur Franquet écrivait: "C'est en cette ville des Trois-Rivières où l'on fabrique le mieux les canots d'écorce." En 1777, John Long signale à son tour que "les canots d'écorce des Trois-Rivières sont supérieurs aux autres" et qu'on les achète pour les grandes courses de traite vers les Pays d'en haut. Les témoignages de ce ton abondent dans tous les

récits des hommes mêlés aux courses aventureuses à travers le continent."

"La réputation trifluvienne avait connu une baisse facile à expliquer avec la transformation des moyens de transport. Mais le canot reprend de la vogue et notre région a retrouvé ses ambitions d'autrefois."

"Les Cadorette, de Saint-Jean-des-Piles, sur le Saint-Maurice, sont en train de redonner à notre région une place d'honneur dans la fabrication du canot. En peu d'années ils ont mis sur pieds une industrie qui connaît déjà une réputation méritée. Soucieux d'arriver à la perfection, ils ont multiplié les expériences et ils ont rapidement amélioré leur technique. Aujourd'hui ils peuvent, sans présomption, affronter le grand public et prendre place à la tête des constructeurs de grand style."

"Ce succès est un motif de fierté pour toute la province !"

## NOS CÉRAMISTES

La céramique est une forme d'artisanat qui renaît dans notre province. Il y avait autrefois des centres importants de céramique à Baie Saint-Paul, à Pont-Rouge, à Saint-Jean-d'Iberville et à Laprairie.

Le séminaire diocésain de Saint-Jean, incendié l'automne dernier, était précisément installé dans une ancienne fabrique de céramique.

Cette renaissance de la céramique remonte à une dizaine d'années. Le "Shawinigan Technical Institute" a été le lieu des premières tentatives. Un professeur, belge d'origine, M. Miège, avait fait avec les argiles des environs des essais auxquels s'était particulièrement intéressé M. Oscar Bériau, directeur de l'École provinciale des Arts domestiques. M. Miège n'a pu poursuivre longtemps ses recherches puisqu'une maladie contagieuse (la scarlatine) l'emporta en quelques jours.

Des disciples recueillirent du moins son expérience. MM. Jolivet et Lockwell, tous deux professeurs au "Shawinigan Technical Institute" continuèrent à s'intéresser à cette question. En amateurs, et plutôt à titre de passe-temps, ils ont tourné et décoré des pièces fort attrayantes qui nous font regretter qu'ils ne puissent se livrer entièrement à cet art pittoresque.

L'École des arts domestiques a poursuivi de son côté des recherches sur nos argiles, sous la direction de M. Chochard, excellent technicien, qui a intéressé les visiteurs de l'Île Sainte-Hélène, par ses habiles leçons de démonstration sur le tour du potier.

Rien de plus captivant et instructif que d'observer l'artisan pétrir la glaise et discipliner la matière en des formes fantaisistes. Toutes nos argiles qui ont du liant, que ce soient celles des bassins du Richelieu, du Lac Saint-Jean, du Saint-Laurent ou de l'Abitibi, se prêtent à la céramique et dans la plupart des cas avec des colorations intéressantes.

L'École provinciale des Arts domestiques, si nous sommes bien informé, a fait des recherches sur toutes les argiles qu'on a bien voulu lui soumettre.

Shawinigan qui avait été le théâtre des premiers essais vit bientôt se développer une industrie intéressante, celle de M. L. M. Larochelle, sur qui "Horizons" de novembre 1938 nous apporta quelques précisions sous la signature de M. J.-J.-Wilfrid Grenier, professeur à l'institut technique de Shawinigan.

Vers 1934, une recherche expérimentale et scientifique fut tentée le long du Saint-Maurice, près de Shawinigan, où l'on trouva une quantité abondante d'argile propice à la poterie.

"M. L.-M. Larochelle, fondateur des ateliers Larochelle, de Shawinigan, saisit vite toute le parti que l'on pourrait tirer de cette excellente glaise dans l'industrie de la terre cuite. Avec des moyens rudimentaires, il se mit aussitôt à l'oeuvre et réussit à tourner d'intéressantes potiches qui allèrent orner les foyers mauriciens."

"M. Larochelle voulait créer un art de la poterie qui

s'inspirât du fait canadien-français, tout en gardant des attaches avec les maîtres-potiers français. A force d'audace et d'expérimentations, il parvint en effet à produire une poterie au caractère bien canadien-français, aujourd'hui très appréciée des connaisseurs de toute la province."

Nous publions quelques-unes des oeuvres de cet initiateur et nous souhaitons vivement qu'il trouve de nombreux imitateurs qui ne manqueraient pas de connaître les mêmes succès.

La céramique, surtout quand on trouve la matière première à proximité, prête à une infinité d'utilisations non seulement artistiques mais aussi bien utilitaires.

Les peuples les plus primitifs, dans les pays les moins pénétrés de civilisation, ont tous eu leurs potiers. C'est une forme d'artisanat indispensable pour la fabrication d'articles nécessaires aux besoins les plus usuels de notre existence. Pourquoi, au lieu d'acheter les potiches italiennes, mexicaines ou japonaises, ne pourrions-nous produire tous ces articles sur place ?

C'est à l'initiative et à la clairvoyance de l'honorable Athanase David que l'on doit la fondation d'une section de céramique à l'École des Beaux-Arts de Montréal. Le premier titulaire de ces cours est M. Pierre-Aimé Normandeau, jeune artiste canadien d'un très grand talent.

Après avoir obtenu son diplôme de professeur de dessin à l'École des Beaux-Arts, comme il manifestait des dons remarquables de sculpteur et de décorateur, il obtint une bourse d'études du gouvernement provincial qui lui permit d'aller étudier à Sèvres, à l'École Nationale Supérieure de céramique, où il reçut le premier diplôme décerné en cette matière à un Canadien-français. Avant de revenir au pays, à l'exemple des compagnons des anciennes corporations, il tient à faire son tour

de France et d'Italie et à visiter les principaux centres de céramique, afin d'avoir une vue d'ensemble lui permettant de faire les adaptations nécessaires à son enseignement.

Il a épousé une ancienne élève des plus distinguées de l'École de Sèvres. Madame Normandeau est une céramiste spécialisée dans l'analyse des terres et des émaux; elle devient ainsi une collaboratrice précieuse pour son mari.

Nous connaissons déjà, avant son départ pour la France, quelques-unes des oeuvres de Normandeau. Il est l'auteur de la médaille de l'École des Beaux-Arts, de trophées nombreux pour le festival de musique de Montréal, de bustes où l'on sent la solide formation, le beau sentiment artistique qu'il sait communiquer à ses élèves. Ses trois expositions successives des travaux de fin d'année à l'École des Beaux-Arts nous ont permis de suivre la marche ascendante d'une maîtrise à la fois artistique et technique.

Les statuettes, les vases, les tuiles, les mascarons, ou les compositions d'objets plus utilitaires, tels les services à thé, par exemple, tout l'ensemble de ces oeuvres dénote que l'enseignement de Normandeau est prometteur pour l'avenir.

Parmi ses créations récentes en céramique signalons deux vases, une coupe et une plaquette en terre cuite de Pasteur, commandés par M. Henri Groulx, devenu depuis l'honorable Secrétaire de la Province. Ces articles portent tous la marque d'une personnalité subtile et raffinée qui sait répondre aux desiderata de ses clients, tout en respectant les règles de la technique et de l'esthétique.

Après quelques années d'enseignement, Pierre-Aimé Normandeau a déjà recueilli les consolations du dévouement et du talent consacrés au service de ses élèves.

Quelques-uns ont obtenu le diplôme de la section de céra-

mique de l'École des Beaux-Arts. Parmi ceux-là, Jean-Jacques Spénard, des Trois-Rivières, est certainement celui qui se place au premier rang par les succès remarquables qu'il a obtenus.

C'est à la fois un hommage au maître autant qu'à l'élève que nous désirons rendre, en parlant de Jean-Jacques Spénard. Ce dernier montra, dès son enfance, des dispositions très marquées pour le dessin. Après ses études à l'Académie De La Salle et au Séminaire des Trois-Rivières, ainsi qu'au collège Jean-de-Brébeuf de Montréal, Spénard entre à l'École des Beaux-Arts où il révèle les remarquables aptitudes de son tempérament d'artiste. Après quatre années d'études il obtient son diplôme de professeur de dessin.

Le directeur, M. Maillard, cherche à ce moment d'excellents élèves pour l'atelier de céramique nouvellement organisé. Il n'a aucun mal à convaincre Spénard d'y entrer. Après deux années d'études, celui-ci remporte, en 1938, le plus haut honneur de l'École, le prix du Ministre.

Jean-Jacques Spénard revient aux Trois-Rivières, où il installe un atelier, pourvu de tout l'outillage nécessaire, et répondant aux exigences de son art.

Un de ses camarades de Montréal, William Hutchison, qui a connu les mêmes succès que Spénard, travaille d'abord avec lui, puis, se décide d'ouvrir lui-même un atelier à son compte.

Spénard, resté seul, fait de la recherche. Ses premières oeuvres, simples, élégantes, bien étudiées, sont une révélation pour les Trifluviens, ses concitoyens, et pour un nombre restreint de clients de l'extérieur.

L'art de Spénard consiste à donner à ses créations le cachet local, ce cachet du terroir dont on parle tant. Il nous

présente d'abord une fantaisie de trois têtes stylisées rappelant son lieu d'origine. Puis toute une série de petits vases ornés du coloris automnal des feuilles d'érable; des compotiers couverts de glaçures ingénieuses; des pots à tabac rappelant l'ancienne céramique, mais avec une touche personnelle bien moderne d'inspiration.

Signalons aussi sa statuette sobre, élégante et émouvante à la fois de Kateri Tékakwitha, la jeune vierge indienne des bords de la Mohawk, puis celle de Notre-Dame-du-Cap, que les pèlerins trouveront avantage à se procurer de préférence à la camelotte ordinaire qu'on nous offre, hélas! trop souvent.

Mais parmi toutes ces oeuvres intéressantes Spénard nous permettra bien de lui dire combien est heureuse sa trouvaille de petits vases historiés qu'il a imaginés et qui nous rappellent l'influence des hiéroglyphes.

Disposant sa décoration en bandes horizontales successives, du haut en bas de ses potiches, l'artisan nous raconte les étapes de la vie de l'homme des bois dans des dessins tracés d'une main alerte et d'un esprit très personnel; un autre vase nous rappelle la vie des Indiens du Canada. Quand on sait que Trois-Rivières et ses environs ont été témoins de la vie de nos premiers découvreurs, hommes des bois, trappeurs en relations constantes avec les Indiens, il y a lieu de féliciter Spénard de son régionalisme de bon aloi.

Il y a aux Trois-Rivières plusieurs artisans qui n'ont pas eu la chance de recevoir la formation technique et artistique de Spénard. Il ne manquera pas d'exercer sur eux une heureuse influence. Nous souhaiterions voir la "P'tite Forge" des frères Lebrun collaborer avec lui et produire des articles où entrerait simultanément une combinaison de fer forgé et de céramique, à la condition que les artisans coopèrent et qu'ils sachent reconnaître au céramiste la supériorité de sa formation artistique.

Nous devons, au talent de M. Armour Landry, gérant du Syndicat d'Initiative de la Mauricie, le très beau reportage photographique de l'atelier de Jean-Jacques Spénard que nous reproduisons en hors-texte. C'est la première fois, croyons-nous, que les lecteurs pourront suivre par l'image les étapes successives de fabrication d'une pièce de céramique canadienne. La matière de base utilisée par Spénard dans la plupart de ses céramiques est de la glaise du Québec, spécialement des terres environnantes de Shawinigan et de Deschambault.

Nous souhaitons à Jean-Jacques Spénard de continuer à produire des oeuvres originales. Il a trouvé la formule. Par la qualité de ses oeuvres trop peu connues, il se classe déjà au rang de vedette parmi tous nos artisans de la province de Québec.

Les frères Hutchison de Montréal oeuvrent, depuis qu'ils ont quitté l'École, dans leur atelier de la rue Mentana, à Montréal. Ils sont souvent paralysés dans leurs créations, par la nécessité de répondre à toutes les commandes. L'Exposition de l'Île Sainte-Hélène nous a fait apprécier les oeuvres de William Hutchison qui n'a pas craint, même avec des moyens rudimentaires, de créer de toutes pièces une organisation qui lui fait le plus grand honneur. Il est une leçon pour les autres camarades, leçon d'énergie et de modestie bien comprise. Des jeunes de cette trempe connaîtront infailliblement le succès.

Nous connaissons aussi le beau talent de Louis Archambault et de MM. Girard et Melançon et Bertrand Vanasse récemment sortis de l'École, qui ne manqueront pas, bientôt nous l'espérons, de nous donner des preuves de leur culture artistique et de leurs aptitudes à la débrouillardise.

L'École du Meuble avait l'avantage, à l'occasion de son

Salon annuel (1938), de faire connaître les oeuvres très artistiques d'un céramiste d'une autre école, mais non moins intéressant: Louis Parent.

De solides études à l'École des Beaux-Arts de Montréal lui valurent le diplôme de professeur de dessin; Parent obtint peu après une situation de professeur de dessin à la Commission des écoles catholiques de Montréal. Il enseigne la même matière, le soir, au Monument National.

Après avoir obtenu un congé, il a l'idée d'aller étudier la céramique au "Applied Arts Institute" du Musée de Philadelphie. Il ne tarda pas à gagner la confiance de ses maîtres qui apprécièrent ses aptitudes.

L'Exposition de l'École du Meuble nous a révélé les ressources décoratives de Louis Parent; ses oeuvres d'une grande subtilité ont un sens des formes et de la couleur, soigneusement étudiées, qui leur donnent une rare distinction. Il ne cesse de développer ses connaissances en chimie à l'École des Hautes Etudes commerciales. L'Office provincial des recherches scientifiques reconnaissant son patient labeur lui accordait, l'année dernière, une bourse d'études afin de poursuivre ses travaux sur la céramique et l'utilisation de nos terres.

L'été dernier, grâce aux démarches d'amis dévoués parmi lesquels il faut citer M. Gabriel Rousseau, directeur général des Ecoles d'Arts et Métiers, il obtenait une bourse pour étudier aux Etats-Unis dans un célèbre centre de céramique.

Il a installé à ses frais un atelier très au point. Les visiteurs de l'exposition de l'Île Sainte-Hélène où, avec son outillage complet, il voulut bien faire de la démonstration, furent étonnés de son désintéressement. Ses oeuvres n'étaient pas offertes en vente. Pour Louis Parent, toutes ses productions

du passé ne sont que des essais. Il cherche patiemment. Il consentira à vendre ses oeuvres quand il sera sûr de tous ses moyens. Nous ne saurions blâmer cette louable prudence. Nous souhaitons vivement que bientôt il nous fasse apprécier d'une manière plus pratique le fruit de son labeur et de son art si longuement éprouvés.

Louis Parent a fondé avec quelques amis une société qui s'appelle "La Maîtrise d'Art". Ce sont d'anciens camarades de Beaux-Arts: Rémi Arbour, Constantineau, Filion et M. Vincelle qui, avec Louis Parent, collaborent, cherchent, étudient en commun.

C'est "La Maîtrise d'Art" qui assure depuis plusieurs années le montage des chars allégoriques du défilé de notre fête nationale: la Saint-Jean-Baptiste. Plusieurs de ces chars sont admirés, chaque année. C'est le fruit d'un travail dû à quelques jeunes artistes dont le mérite est anonyme. Ils savent rendre avec beaucoup d'à-propos et de vérité les thèmes qui sont dessinés par le vétérane qui n'a cessé d'ouvrir nos yeux à la beauté, notre maître, J.-B. Lagacé. Félicitons la vaillante équipe qui, chaque année, assure le succès de cette entreprise.

Tous ces céramistes, dont nous avons esquissé l'oeuvre, ceux de Shawinigan et des Trois-Rivières, Normandeau et ses élèves, M. Chochard de Québec, Louis Parent, etc., . . . travaillent chacun de leur côté.

Plusieurs de ces artistes et de ces techniciens se complètent. Pourquoi ne pas se rencontrer, échanger mutuellement des idées sur leurs essais, leurs recherches; il naîtrait ainsi une collaboration efficace pour le développement d'une céramique expressivement canadienne.

Faint, illegible text, likely bleed-through from the reverse side of the page. The text is arranged in several paragraphs, but the characters are too light and blurry to transcribe accurately.

## GUERRE AUX GÂCHEURS !

L'auteur, en touchant au terme de son manuscrit, constate combien vaste était la tâche qu'il s'était assignée. Il regrette de n'avoir pu faire davantage, avec ses modestes moyens. Puisse-t-il au moins avoir donné quelques aperçus convaincants en faveur de notre artisanat, avoir montré aussi l'urgence de son organisation systématique et l'importance d'une orientation de notre jeunesse vers les carrières artisanales.

Nous voudrions insister aussi en terminant, sur la nécessité de poursuivre l'entraînement systématique de nos artisans, région par région, s'il est impossible d'accorder tout de suite les crédits suffisants pour couvrir du coup une province grande comme cinq pays d'Europe.

Au cours de nos conversations avec de nombreux agronomes, — les gens les mieux placés pour connaître nos besoins dans ce domaine, soit dit en passant, — nous en sommes venus à la conclusion qu'il faut préconiser l'idée de professeurs permanents. Les cours saisonniers durent peu et ne reviennent pas toujours assez régulièrement. Une fois les conférenciers partis, les ouvrières se sentent souvent désemparées devant les complications imprévues.

L'organisation de la vente s'impose aussi. Doit-on attendre cette initiative de la part de l'Etat ? On attend tout

de nos gouvernements. C'est un mauvais principe. Il tue l'initiative privée. Pourquoi des gens entreprenants et débrouillards n'organisent-ils pas un comptoir coopératif de vente et d'achat comme cela se pratique dans tous les pays du monde ?

Cet organisme assurerait l'achat des matières premières à meilleur compte. Il donnerait des directives et des suggestions quant au genre d'articles à fabriquer; il découvrirait ce que réclame la clientèle et poursuivrait une campagne de publicité et de propagande; il assurerait de plus l'indispensable sélection des produits, établirait les cotes en conséquence.

Actuellement, dans un trop grand nombre de cas, nos ouvrières, notamment, sont exploitées et sur l'achat de leurs matières premières qu'elles paient trop cher et sur la vente de leurs produits pour lesquels elles ne trouvent pas toujours un prix équitable. Il est urgent qu'on s'organise à ce point de vue, si l'on veut réellement encourager l'artisanat et ceux qui le pratiquent.

On vient de nommer un Conseil du tourisme québécois. L'artisanat devra retenir son attention, car il y a là une riche mine à exploiter pour intensifier le caractère typique de notre province. Le Conseil du tourisme devra mener campagne pour une meilleure tenue de nos comptoirs et de nos étalages de produits domestiques. M. Clarence Gagnon suggérait récemment d'utiliser les écoles du rang pour la durée des vacances. Embellies à l'extérieur et transformées un peu à l'intérieur, elles constitueraient un élément pittoresque si on y groupait quelques pièces d'art et d'artisanat. A tour de rôle les fermières pourraient y travailler, filer la laine ou le lin, offrir en vente les articles produits dans la région.

Cela nous reposerait des installations de fortune qui sont

trop souvent humiliantes et disgracieuses. Inutile d'insister et de fournir des détails: je suis sûr d'avoir été compris.

Nos hôtels et nos auberges de la campagne devraient enfin se lancer hardiment et intelligemment dans une transformation d'atmosphère ! Qu'on ne craigne pas d'intensifier le cachet canadien, avec une note régionale bien marquée. Qu'on fasse appel aux artisans des alentours. Ceux qui ont adopté cette formule ne regrettent pas leur attitude ni les frais qu'elle a entraînés ! Plus nous donnerons une ambiance québécoise plus le touriste sera conquis, plus il désirera revenir et s'attarder dans le Québec.

Nous possédons tous les éléments voulus pour mettre au point un vaste programme d'action, programme qui ne peut s'accomplir par des efforts isolés.

Avec de la coordination, la collaboration de toutes les bonnes volontés capables de s'entendre sur les données essentielles, il devrait y avoir moyen de réaliser une oeuvre d'envergure. Les divergences de détail ne doivent plus compter, et surtout elles ne doivent pas neutraliser les énergies et les efforts de ceux qui sont animés du désir sincère de servir.

L'auteur, en publiant cet ouvrage, sans aucune prétention littéraire de sa part, n'a pas eu d'autre ambition, précisément, que de servir sa province et ses compatriotes.

Péguy, dans une de ses vigoureuses études des "Cahiers de la Quinzaine", a laissé des pages admirables. Nous livrons à la méditation des artisans le court passage suivant sur la nécessité de l'amour du bel ouvrage.

Faisant allusion à l'esprit, à la conscience professionnelle qui animait les corporations médiévales il écrit:

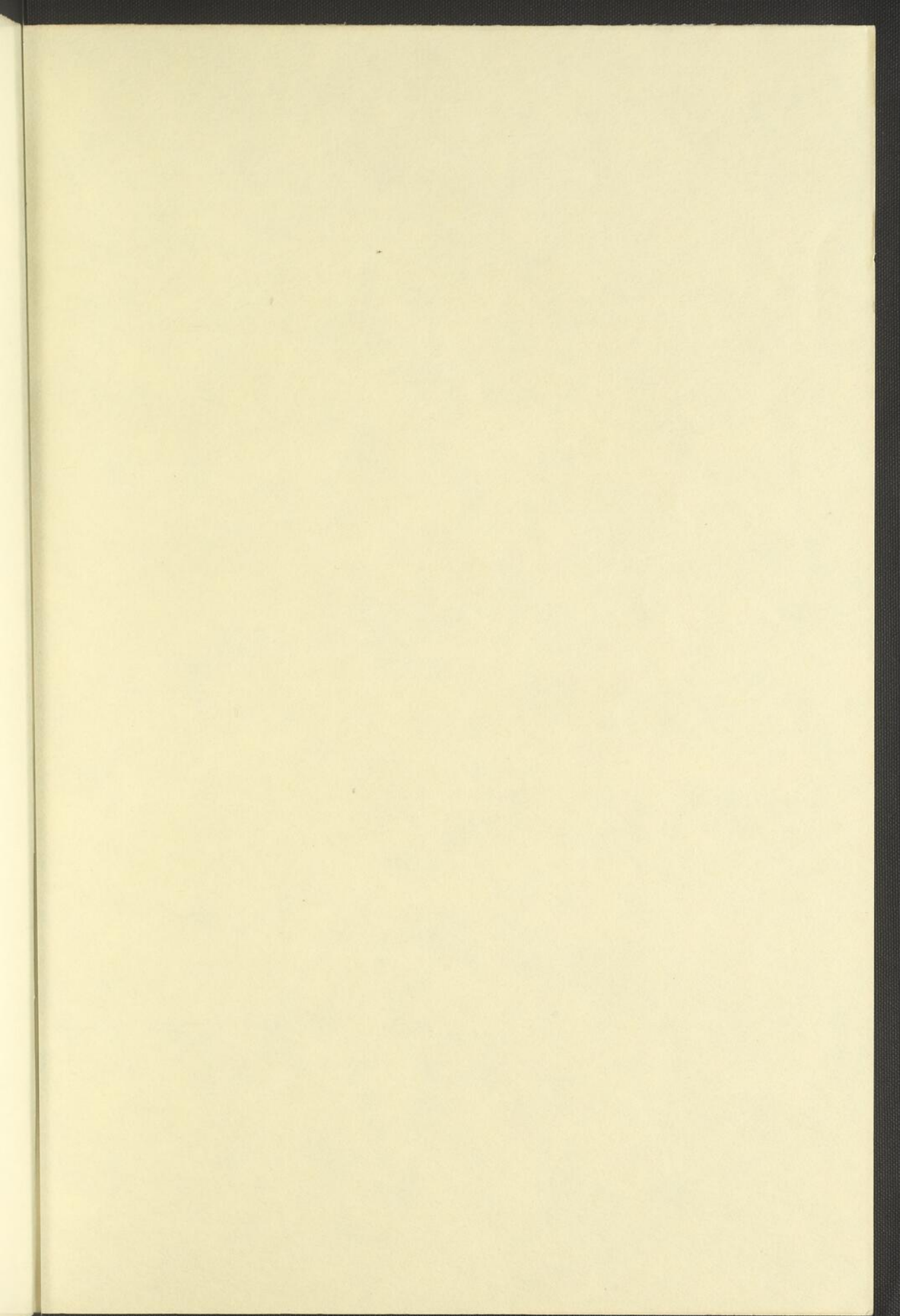
"Il ne s'agissait pas d'être vu ou pas vu. C'était l'être même du travail qui devait être bien fait.

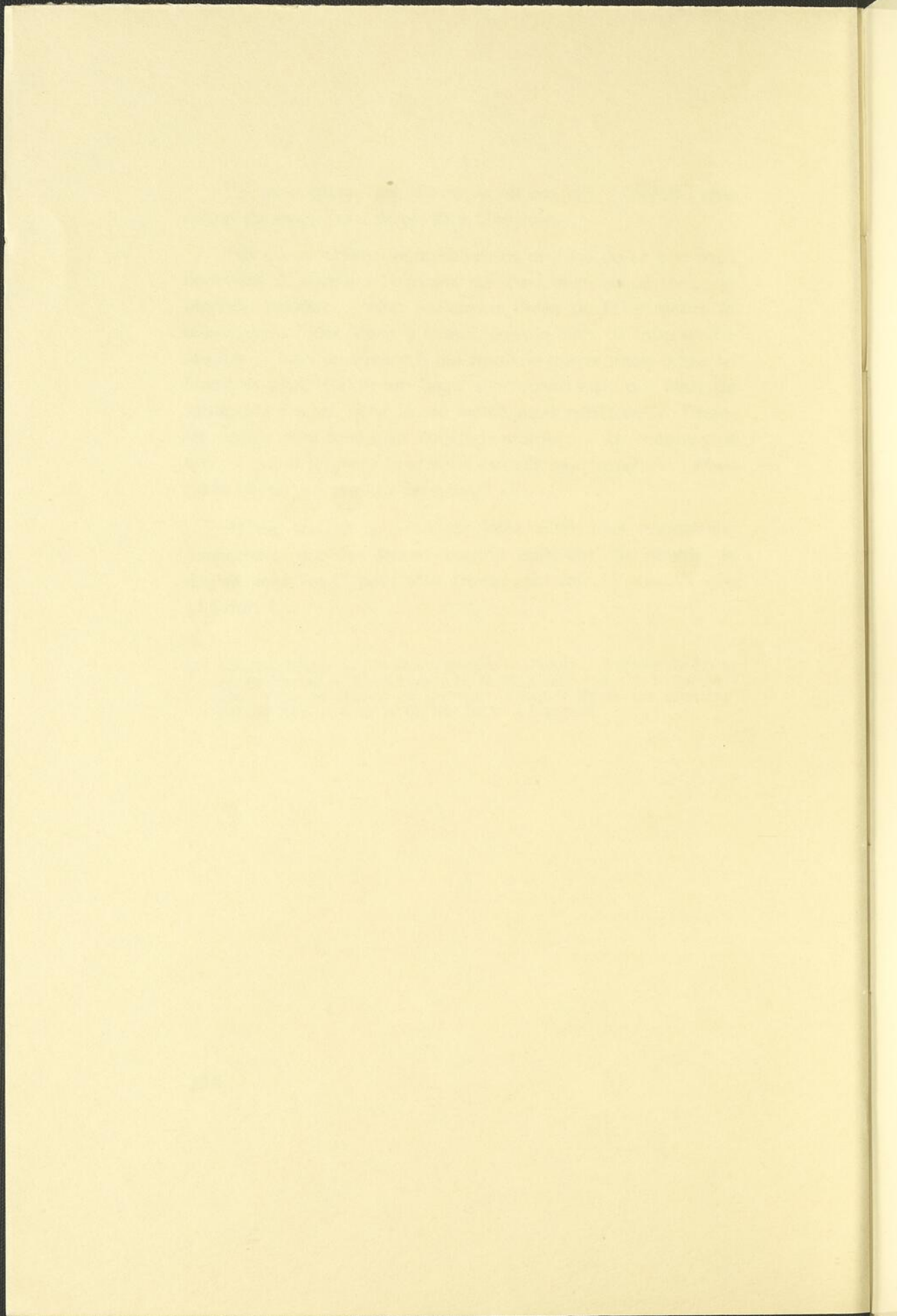
"Et un sentiment incroyablement profond de ce que nous nommons aujourd'hui l'honneur du sport, mais en ce temps-là répandu partout. Non seulement l'idée de faire rendre le mieux, mais l'idée, dans le mieux, dans le bien, de faire rendre le plus. Non seulement à qui ferait le mieux, mais à qui en ferait le plus, c'était un beau sport continu, qui était de toutes les heures, dont la vie même était pénétrée. Tissée. Un dégoût sans fond pour l'ouvrage mal fait. Un mépris plus que de grand seigneur pour celui qui eût mal travaillé. Mais l'idée ne leur en venait même pas." (1)

Il ne saurait y avoir de conclusion plus appropriée. Souhaitons, que les jeunes surtout cultivent "**le mépris, le dégoût sans fond**" pour tout travail mal fait ! Guerre aux gâcheurs !

---

(1) Charles Péguy — Morceaux choisis — Prose — Préface de Lucas de Peslouant — 21e édition; N. R. F., Gallimard. Cf. Pages 98 à 105. "Sur le travail et sur deux époques de la vie ouvrière" Cahier XIV — 6 du 16 février 1913 — L'argent.





## INDEX DES NOMS CITÉS

- A. C. J. C., 36.  
Alain Josaphat, 187.  
Alary Zénon, 12', 132, 167, 172.  
Allard Mgr J. C., 67, 69.  
Amiot Laurent, 193.  
April Nolasque, 121.  
A l'Araignée d'Or, 92, 134, 155, 164.  
Arbour Léo, 111, 112, 124, 129, 130, 131, 150, 161 à 165.  
Archambault Louis, 217.  
Artisanat trifluvien, 172.  
Arts féminins, 27, 56, 57, 58, 59.  
Baillargé Victor, 187.  
Barbeau Marius, 10, 96, 113, 117.  
Beaulac Henri, 155, 190.  
Beaudoin Philippe, 30, 35, 46.  
Beaugrand Gilles, 156 à 159, 191 à 196.  
Beaulieu Jacques, 190.  
Beaupré Mme, (Saint-Valérien), 88.  
"Beaux-Arts" Paris, 15.  
Benoît Aurore, 51.  
Bergeron Alcide, 73, 89.  
Bériaux Oscar, 35, 45, 211.  
Bienjonetti Mme, 45.  
Birks Mrs. Gerald W., 24, 37, 42.  
Bois Anselme, 161.  
Bouchard Georges, 113.  
Bourassa Napoléon, 127.  
Bourgault Alphonse, 137.  
Bourgault André, 74, 114, 139.  
Bourgault Antonio, aîné, 137.  
Bourgault Antonio, fils d'Alphonse, 115, 139.  
Bourgault Harmonie, 125.  
Bourgault Jean-Julien, 74, 80, 101, 105, 114, 115, 139, 164, 170.  
Bourgault Magloire, 94, 117, 125, 173, 174.  
Bourgault Médard, 74 à 80, 93 à 140, 164, 168, 170.  
Bourgault Raymond, 98, 99, 116, 139.  
Bourgault Léonard, 59.  
Bourgault Yvonne, 80, 116, 139, 164.  
Borduas P. E., 55.  
Bovey Wilfrid, 88, 113.  
Brandt Edgar, 191, 192.  
Bureau Monique, 72.  
Cadorette Paul, 177, 197 à 210.  
Canada Steamship Lines, 92.  
Canadian Handicrafts Guild, 23, 24, 36, 37, 88, 91, 113, 114, 193.  
Casavant Frères, 146.  
Casgrain Mme P. F., 8.  
Chabrier, le comte, 151.  
Chabert "abbé", 143.  
Chaput abbé P. S. S., 161.  
Charbonneau Mariette, 32, 46, 47, 49.  
Charron Amable, 94, 123.  
Chatel Louis, 161.  
Chauvin Jean, 8.  
Chochard, céramiste, 181, 212, 219.  
Clercs de Saint-Viateur, 141.  
C. N. R., 17, 18.  
C. P. R., 27, 28, 29, 135.  
Collège Jean-de-Brébeuf, 215.  
Collège Saint-Ignace, 127.  
Collège Sainte-Marie, 127.  
Comité catholique de l'Instruction publique, 72.  
Commission IIIe Centenaire de Montréal, 36, 37.  
Congrégation Notre-Dame, 46, 59.  
Conseil du Tourisme, 222.  
Conseil des Arts et Manufactures, 142, 150.

- Constantineau Fleurimont, 219.  
 Couture G.-E., 55.  
 Crête Jean-J., 160.  
 Cullen Maurice, 84.  
 Cuvelier Léonce, 163.  
 Dagenais Bernard, 163.  
 D'Arles Henri, 126.  
 David Hon. Athanase, 35, 191, 213.  
 Desjardins Mlle Berthe, 88.  
 Desmarais famille, Verchères, 197.  
 Desilets Alphonse, 66, 72.  
 Déry Mme Hector, 26, 57.  
 Dionne Milles, Saint-Arsène, 88.  
 Dolbec Mme Charles, 55, 86, 155.  
 Douville Raymond, 8.  
 Duguay Rodolphe, 162, 163.  
 Dupuis Frères, 36.  
 Drummond Helen, 42.  
 Durivage A., 55.  
 Durnford A.-T.-G., 37, 42.  
 Dyonnet, 142.  
 Eaton T., 176.  
 Ecole des Arts domestiques, 21, 22, 35, 45, 181.  
 Ecole des Arts et Métiers, 12, 35, 218.  
 Ecole des Beaux-Arts de Montréal, 26, 35, 57, 88, 183, 191, 213, 214, 215, 218, 219.  
 Ecole des Beaux-Arts de Québec, 35.  
 Ecole des Hautes Etudes commerciales, 47, 218.  
 Ecole du Meuble, 14, 29, 33, 35, 46, 55, 56, 86, 111, 122, 125, 128, 137, 150, 163, 164, 165, 186, 190, 217, 218.  
 Ecole Moyenne d'Agriculture de Sainte-Martine, 11, 68, 121.  
 Ecole Moyenne d'Agriculture de Rimouski, 12.  
 Ecoles Ménagères, 35, 63 à 81.  
 Ecole ménagère de Saint-Jacques de Montcalm, 69 à 80.  
 Ecole ménagère de Sainte-Martine, 68.  
 Ecole ménagère de Saint-Pascal, 67.  
 Ecole ménagère de Roberval, 65.  
 Ecole Supérieure des Arts et Métiers C. N. D., 32, 46.  
 Ecole Technique de Montréal, 30, 35, 46.  
 Ecole Technique des Trois-Rivières, 187.  
 Exposition de l'Île Sainte-Hélène, 14, 21 à 32, 35 à 43, 49 à 51, 45 à 61, 86, 132, 135, 156, 163, 170, 181, 182, 189, 196, 212, 217, 218.  
 Filion, peintre, 219.  
 Filles de Jésus, 136.  
 Forest Louis, 46.  
 Fournier Arthur, 126, 127, 128.  
 Franchère, artiste-peintre, 143.  
 Frères de la doctrine chrétienne, 141.  
 Frédéric Rév. P., 129.  
 Gagné Aimé, 179, 180.  
 Gagnon Clarence, R. C. A., 31, 42, 71, 84, 85, 86, 222.  
 Gagnon Maurice, 8, 121.  
 Gaudet-Smet Françoise, 47, 58, 88, 187.  
 Gauthier Emile, 45.  
 Genevoix Maurice, 160.  
 Gill Charles, 143.  
 Girard, céramiste, 217.  
 Gobelins, 86.  
 Godbout Hon. Adélar, 11, 113, 121.  
 Gouin Paul, 170, 173.  
 Gratton Olindo, 143.  
 Gratton Valmore, 36, 170.  
 Grenier, J.-J. Wilfrid, 212.  
 Groulx Hon. Henri, 185, 190, 214.  
 Groulx abbé Lionel, 10, 198.  
 Hébert Henri, 143.  
 Hébert Philippe, 142, 143.  
 Hill G. W., 143, 144.  
 Hogue Alphonse, 148.  
 Horizons, 8, 76, 160, 178, 179, 180.  
 Huguet Pierre, 193.

- Hutchison William, 182, 215, 217.  
 Jeanjean Chanoine, 161.  
 Jésuites Rév. Pères, 127.  
 Jobin Louis, 117.  
 Jolivet, céramiste, 211.  
 Laforce J.-E., 123.  
 Lafortune J.-P., 55.  
 Lagacé Jean-Baptiste, 219.  
 Lambert Mlle Franchette, 47.  
 La Maîtrise d'Art, 219.  
 Landry Armour, 201 à 208, 217.  
 Laplante Mlle Léonie, 27, 57.  
 La P'tite Forge, 136, 153, 154,  
 155, 185 à 190, 216.  
 La Revue Populaire, 8, 133, 201  
 à 208.  
 Larochelle L.-M., 179, 180, 212.  
 Larose Roger, 26, 57.  
 Lebrun Hugues et J.-Cyrille,  
 135, 136, 153, 154, 155, 185  
 à 190.  
 Leclair Alphonse, 126, 127.  
 Leclerc Antonio, 174.  
 Leclerc Bernadette, 175.  
 Leclerc Eugène, 133, 134, 173 à  
 176.  
 Lecours Mlle, 89, 92.  
 Lecours M. l'abbé ptre. curé,  
 20, 50, 89 à 92.  
 Lefrançois et Laperle, 142.  
 Le Mauricien, 19, 52, 53, 54, 56,  
 80, 97, 102.  
 Lemieux Mlle Marguerite, 24,  
 58.  
 Les Rouets qui chantent, 26, 57.  
 Lockwell, céramiste, 211.  
 Lussier abbé Irénée, 161.  
 Maillard Charles, 191, 215.  
 Marchand Clément, 8.  
 Marchand J.-O., 142.  
 Marcotte Dr Alexandre, 161.  
 Marion Salomon, 193.  
 Martin Rév. Père, s. j., 127.  
 Massicotte Edmond-J., 163.  
 Maurault Mgr Olivier, 148.  
 Matte Mlle Anne-Marie, 28, 58.  
 Melançon, céramiste, 217.  
 Mère Marie-Aimé, s.s.a. 72.  
 Miège, céramiste, 211.  
 Milette René, 29.  
 Minville Esdras, 172.  
 Montpetit Edouard, 139.  
 Monument National, cours du,  
 142, 143, 150, 169, 218.  
 Morgan Henry, 87.  
 Morisset Gérard, 10, 193.  
 Morro Clément, 148.  
 Moutard-Uldry Renée, 15.  
 Normandeu Pierre-Aimé, 183,  
 184, 213, 214, 219.  
 Northern Electric Co., 8, 182.  
 Office d'Initiative Economique  
 de Montréal, 36, 170.  
 Office provincial des Recherches  
 scientifiques, 218.  
 Olivier Albert, 134, 155, 164.  
 Ostiguy Paul-E., 42, 145.  
 Ouellet Pantaléon, 178.  
 Palardy Jean, 87.  
 Papineau S. E. Mgr J.-A., 69.  
 Parent Louis, 182, 218, 219.  
 Parizeau Marcel, 42.  
 Paysana, 47, 58, 187.  
 Péguy Charles, 223, 224.  
 Pépin Paul, 170.  
 Perreault Gérard, 46.  
 Pères Blancs d'Afrique, 122.  
 Pères Dominicains, 122.  
 Perron J.-Eugène, 121.  
 Perron Hon. J. L., 35.  
 Peters Miss Eileen, 42.  
 Piché P.-E., 31, 42.  
 Plasse M. et Mme Jacques,  
 15, 16.  
 Pourrat Henri, 87.  
 Prévost Mlle Berthe, 58.  
 Prévost Hon. J.-E., 169.  
 Quevillon (maîtrise), 94.  
 Radisson club, 198.  
 Ranvozyé François, 193.  
 Raymond Maurice, 88.  
 Régor, 57.  
 Renfrew Holt, 176.  
 Richard Gilles, 55.  
 Rouilllard Raymond, 29.  
 Rousseau Gabriel, 185, 218.

- Saint-Charles Joseph, 142, 143.  
 Saint-Jacques Alphonse, 56.  
 Saint Raphaël Rév. Mère, ursuline, 65.  
 Sasseville, orfèvres, 193.  
 Savard Félix-Antoine, 69, 123.  
 Secrétariat de la Province, 72.  
 Séminaire des Trois-Rivières, 188, 215.  
 Sénécal Ernest, 155.  
 Simpson The Robert, 176.  
 Shawinigan Technical Institute, 211.  
 Société Saint Jean-Baptiste, 36.  
 S.-Marie Jeanne-de-France, s. s. a., 72.  
 Soeurs de Sainte-Anne, 69, 71.  
 Soucy Elzéar, 106 à 111, 141 à 151, 163, 168, 169.  
 Soucy Cléophas, 149.  
 Spénard Jean-Jacques, 190, 201 à 208, 215, 216, 217.  
 Stucker E., 8, 24, 26, 30, 31, 32, 132, 156, 181.  
 Tanguay Laurent, 55.  
 Tavi, 21, 22, 23, 25, 46, 49, 51, 77, 78, 80, 97, 98, 99, 100, 101, 102, 103, 104, 111, 112, 134, 160, 177, 178.  
 "Technique", 8, 74, 75, 77, 78, 98, 99, 100, 101, 103, 104, 129, 134, 136, 153.  
 Tessier Albert abbé, 8, 63, 66, 72, 96, 162, 163, 198, 209.  
 Tremblay M. et Mme G.-E., 73, 89.  
 Toussaint Alphonse, 116, 139.  
 Toussaint Léon, 115, 139.  
 Trépanier Léon, 8, 31, 36, 37, 40, 42.  
 Université McGill, 46.  
 Vaillancourt Emile, 10.  
 Vanasse Bertrand, 217.  
 Vigeant Marcel, 165.  
 Vincelette, peintre, 219.  
 Vincent Arthur, 142.  
 Voghel Dr Donat, 161.  
 Walker Horatio, 59, 84.  
 Wilson Rév. P., 42.  
 Zimmerman Mme Jehanne Patenaude, 31, 41.

---

**Note:**— Le tapis de l'ensemble présenté à la page 56 est de madame Cécile Désilets-Lamy, diplômée de l'Ecole Ménagère de Sainte-Martine.

---

Page 23 — Lire "une démonstration".

Page 49 — Au lieu de "montage à tisser", lire: "montage du métier à tisser les tweeds".

## TABLE DES MATIÈRES

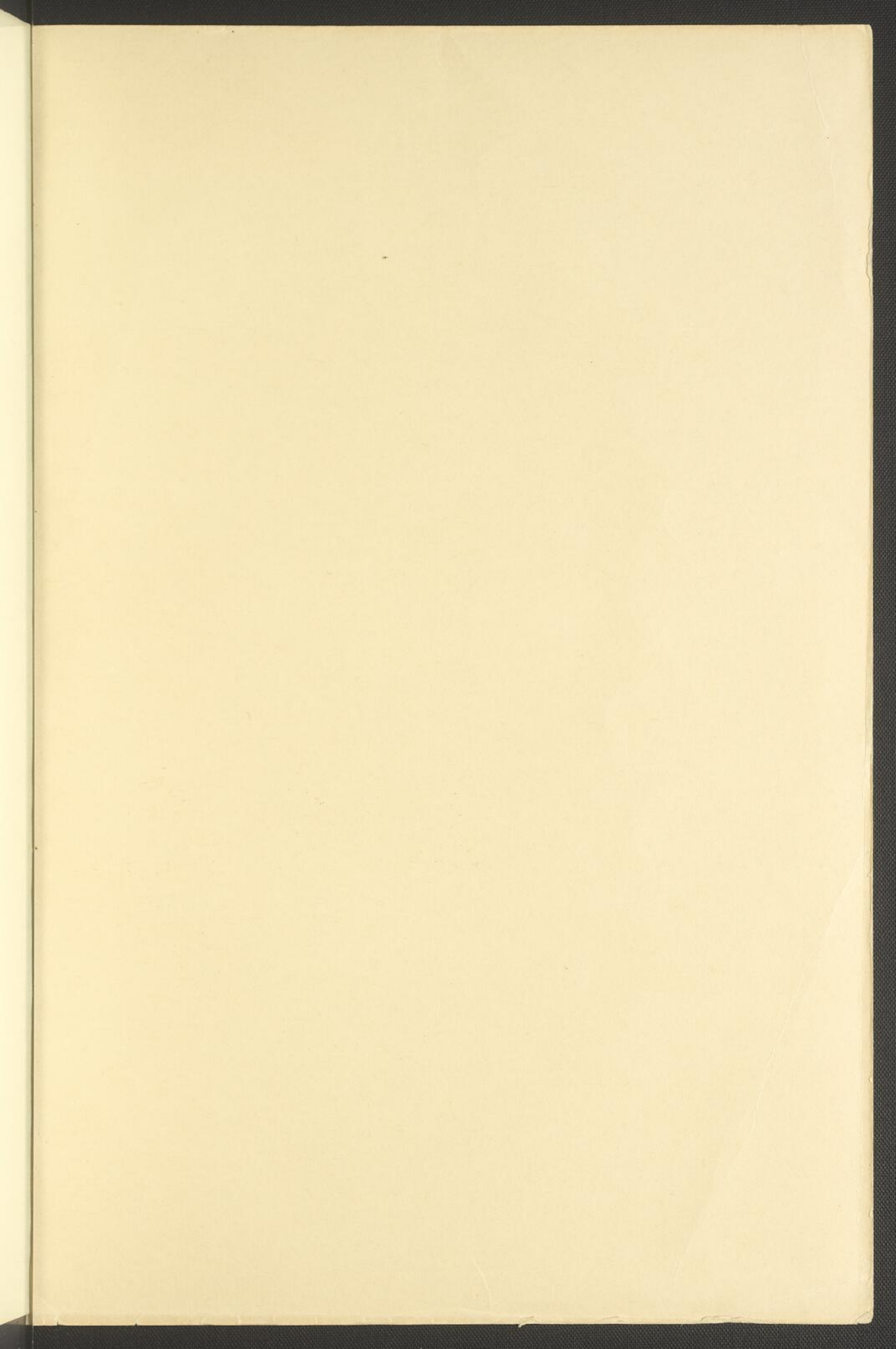


	Pages
Dédicace .....	7
Simple propos sur l'artisanat .....	9
L'exposition de l'île Sainte-Hélène .....	19
Silhouettes d'artisans .....	29
La formation ménagère, pépinière d'artisanat féminin .....	39
Tapis à vendre .....	51
Médard Bourgault, sculpteur sur bois .....	93
Elzéar Soucy, " " " .....	141
Léo Arbour, " " " .....	161
Zénon Alary, " " " .....	167
Eugène Leclerc, batelier-miniaturiste .....	173
La P'tite Forge des Frères Lebrun .....	185
Gilles Beaugrand, orfèvre et ferronnier d'art .....	191
La fabrication des canots .....	197
Nos céramistes .....	211
Guerre aux gâcheurs ! .....	221
Index des noms cités dans le texte.....	227

---

ACHEVÉ D'IMPRIMER LE  
19 AVRIL 1940, SUR LES  
PRESSES DE L'IMPRIMERIE  
DU BIEN PUBLIC, RUE  
ROYALE, TROIS-RIVIÈRES,  
CANADA.

---



BNQ



C 000 289 854